LA PATHOLOGIE DE L'ISLAM

ET

LES MOYENS DE LE DÉTRUIRE

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

Daniel KIMON

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, 196, Rue de Rivoli
Et chez les principaux Libraires de France et de l'Etranger

1897

DU MEME AUTEUR

LA POLITIQUE ISRAÉLITE
ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

I. Les Politiciens. – II. Les Journalistes. — III. L Banquiers. — IV. Les Juifs dans les partis politique — V. Action combinée des Juifs et des Allemands contre la France.

1 vol. in-18 Jésus, broché, prix : 3 fr. 50.

En préparation :

L'ART DE GOUVERNER LA FRANCE

LA PSYCHOLOGIE DE LA BIBLE
Israël : Haine. — Crime. — Mensonge.

L'ART DE VAINCRE LES JUIFS

Sous presse :

L'art de corrompre les Députés et les hommes d'État

AVIS AU LECTEUR

Des raisons particulières ont engagé l'auteur à supprimer l'ordre de l'ouvrage par chapitres ainsi que la table des matières. — Ce travail demande à être lu page par page, en commençant par la première.

I

Définition des Sociétés aryennes et des sociétés sémitiques.

S'il existe dans le monde une entreprise difficile entre toutes, c'est celle de vouloir faire connaître à la France la composition de l'Islam, Mahomet, la religion musulmane et la politique des Turcs. C'est une œuvre herculéenne devant laquelle on recule à première vue ; c'est la description d'un chaos mobile où s'agitent des légendes pour toutes les controverses, où, à chaque pas, tout change et se transforme, comme si l'on regardait des formes étourdissantes dans un gigantesque kaléidoscope.

Cette immense difficulté, cette confusion inextricable, cette hésitation à présenter, au public français, l'esquisse psychologique d'un peuple asiatique, doivent être attribuées à l'éducation moderne des Français, au système de l'instruction publique en France, à l'empoisonnement par les romanciers de l'époque, aux multiples erreurs des historiens, des théologiens, des littérateurs qui ont enveloppé l'Islam et Mahomet dans des récits et des tableaux d'une séduction étrange et les ont présentés au monde comme s'ils étaient des événements providentiels et bienfaisants ou des flambeaux d'une civilisation inappréciable.

Pour qu'un individu puisse se faire une idée exacte de la composition morale et constitutive d'un peuple étranger, d'une nation différente de la sienne, il faut qu'il possède, lui-même, à un très haut degré, le « *connais-toi toi-même* » c'est-à-dire, qu'il ait la conscience absolue du type psychologique auquel il appartient ; il faut qu'il ait vivant, pour ainsi dire, le sentiment de l'origine et de la raison d'être de sa nationalité, de sa race, de sa religion, des lois fondamentales qui régissent la société dont il fait partie, ses intérêts sociaux et individuels, sa famille, etc.

Si, en contemplant un monde qui n'est pas le sien, cet individu perd un moment ce sentiment ; si au lieu de suivre la voie que lui ont tracée ses traditions nationales, au lieu d'obéir aux lois constitutives de son type psychologique, il se laissait circonvenir et guider par ses ennemis séculaires qui ne manqueront, indubitablement pas, de l'engager dans des voies différentes et inconnues, il résulterait sans qu'il s'en doute, un ébranlement subit dans son organisme mental ; on le verrait travestir la vérité de son passé historique, s'approprier, avec une sorte d'ardeur, les outrages de ses ennemis, pour les déverser sur ses ancêtres, dénoncer les gloires de sa patrie comme des erreurs et des mensonges, et travailler, sous la direction de ses mortels ennemis, maîtres de lui, à la désorganisation de la société laquelle il appartient, à la dissolution de sa race, à la destruction de son propre pays, livrer enfin ses enfants à l'esclavage et à la honte et se résigner à la perte de ses biens et de son foyer.

Ce n'est que le jour où tout, autour de lui, sera bouleversé et ruiné, lorsqu'il sera plongé dans les angoisses les plus rigoureuses, qu'il se réveillera pour embrasser du regard l'immensité de la perfidie de ses conducteurs et l'égarement dans lequel il s'est stupidement laissé aller. Heureux, s'il lui restait encore des forces pour briser les chaînes qu'il s'est laissé river aux mains, réagir avec vigueur et frapper

cruellement ses exploiteurs et ses bourreaux. En tous cas, il ne sortira pas de cette lutte affreuse sans avoir reçu d'horribles blessures.

II

Deux peuples, les plus intelligents de l'univers, deux nations, perdent, à certaines périodes de leur existence, la conscience nationale ou si l'on veut, le sentiment de leur type psychologique, s'écartent de leur orbite, s'éloignent de leur voie et se laissent, comme s'ils étaient ivres, piloter par leurs mortels ennemis. L'un de ces peuples est le peuple grec ; l'autre, le peuple français.

Ces deux nations, ou ces deux sociétés, à raison de leur composition morale, gouvernées qu'elles sont par des idées, subissent des variations continuelles. Elles n'ont pas, comme les sociétés sémitiques, gouvernées par des INSTINCTS, la stabilité animale.

La nation française, telle qu'elle est, reste condamnée, par des lois rigides, à évoluer sans relâche, tantôt par une marche régulière, tantôt par des bonds et des sauts hardis, dans la sphère des progrès de la civilisation, à se perfectionner sans cesse par des conceptions toujours renaissantes, puisées dans le réservoir de ses propres traditions, dans les profondeurs de ses principes, à la source, pour parler ainsi, de son type psychologique.

Si par inadvertance, elle s'écartait de son orbite pour évoluer dans une sphère différente de la sienne ; si elle abandonnait le réservoir de son type psychologique pour s'alimenter des principes dans le réservoir du type psychologique de ses ennemis séculaires ; si, au lieu d'absorber les autres peuples, elle se laissait absorber par eux, elle subirait fatalement le sort des peuples de l'antiquité, disparus de la carte du globe et de l'histoire.

Voilà la raison d'être de l'inscription célèbre sur le fronton du temple de Delphes, en latin « *nosce te ipsum* », « *connais-toi toi-même* », que les Grecs et les Romains n'ont voulu ni méditer, ni approfondir et dont ils n'ont tiré aucun profit dans les moments critiques de leur décadence.

III

Pour expliquer à un Français l'Islam et l'Islamisme, pour lui rendre tangible l'action dissolvante des peuples sémitiques et notamment du peuple Israélite, il faut que ce Français ait la conscience absolue de sa nationalité, de sa race et, pour parler ainsi, qu'il soit capable de se regarder à tout moment, dans le miroir de son type psychologique.

On peut définir le type psychologique de la nation française de différentes manières ; nous choisissons la suivante :

Demande. — Qu'est-ce que la France ?

Réponse. — La France est une nation gouvernée par des idées philosophiques. Elle est le produit du Christianisme catholique, qui dérive lui-même, en droite ligne, de l'esprit philosophique, artistique et militaire de la Grèce et de la Rome antiques.

D. — Qu'est-ce que le Christianisme ?

R. — Le Christianisme est une religion, c'est-à-dire un facteur de continuité dans l'existence d'un peuple, un centre intellectuel et moral, un réservoir psychologique où l'espèce et l'individu vont continuellement se retremper, retrouver les inspirations fondamentales du type psychologique.

D. — La religion chrétienne ne serait-elle pas primitive ? Ne serait-elle pas créée de toutes pièces par les Pères de l'Église ?

R. — Non, parce que si le Christianisme eût été l'œuvre d'un seul homme ou de quelques hommes, il serait destructible comme l'est l'Islamisme. Mais le christianisme est indestructible, parce qu'il dérive d'un ensemble d'idées de justice, de charité, de travail, de vertus, de bonnes mœurs ; que ces idées avaient subi, pour s'agrandir et se fortifier, des évolutions successives à travers les périodes antérieures, des transformations incessantes, suivant la richesse des facultés de tel ou tel peuple ; en un mot le christianisme est le résultat, ou pour mieux dire, l'édifice d'une longue élaboration de l'intelligence, de l'esprit humain, que créa le type aryen.

Pour bien saisir mon idée, j'ajouterai qu'une religion dérivée peut, sans inconvénient, être comparée à un art dérivé, par exemple, à l'architecture ou à la musique ; ou bien à une science dérivée, par exemple, les mathématiques.

L'architecture moderne dérive en droite ligne de l'architecture grecque qui est la mère de toutes les architectures : romaine, byzantine, gothique, flamande, renaissance, etc. Mais l'architecture grecque, pour atteindre la perfection du style, pour devenir ce qu'elle est, l'œuvre sublime de l'intelligence d'une portion d'hommes, a dû subir, depuis l'habitation primitive de l'homme, depuis la première idée que l'homme avait conçue pour s'abriter, par exemple les menhirs, des améliorations successives, des transformations incessantes. L'architecture grecque est donc le produit d'un immense travail de l'intelligence philosophique : elle est par conséquent impérissable.

Est-il possible aujourd'hui, à un homme ou à plusieurs hommes, quel que puissant que soit leur génie, de constituer de toutes pièces une science comparable à celle des mathématiques ? Il est donc

impossible de retrouver la première goutte du premier jet de l'idée qui a formé une religion dérivée, comme il est impossible de retrouver le premier ruisseau qui a été le point de départ de la formation d'un grand fleuve.

Le Christianisme catholique est une totalité composée de diverses idées philosophiques, morales, pratiques ; idées sociales par exemple de la nécessité pour l'homme de se diriger, de se faire une idée arrêtée de sa place et de sa destinée dans le monde, de se mettre en communication avec une force essentielle, de contempler sa propre conscience, son type psychologique dans une image agrandie, de se relier étroitement aux autres hommes par l'unité de conceptions sur l'univers et sur l'humanité.

Le Christianisme dérive d'une évolution, de la civilisation aryenne, qui eut pour dernière étape l'apogée de la philosophie hellénique, du paganisme grec dans sa forme morale et élevée, de l'art, de la science, de la stratégie, de la navigation, des vertus grecques et romaines, du culte des idées abstraites anthropomorphosées, etc.

D. — Quel est le but de la philosophie hellénique ?

R. — La philosophie hellénique a pour but d'organiser des masses d'individus, plus ou moins considérables : familles, villages, cités, royaumes, empires, et de les relier étroitement par l'unité de conceptions. Dans ces masses, chaque individu, indistinctement, est tenu de produire un travail quelconque, manuel ou intellectuel, pour subvenir à sa propre existence et à l'existence de la communauté, de se rendre utile à ses semblables, et de protéger le faible et le petit. Cette idée philosophique est définie aujourd'hui par le mot : **Patrie**. Dès que ces masses sont organisées dans un ensemble harmonique, elles sont appelées : sociétés laborieuses et productives.

A peine ces sociétés productives se sont-elles développées, qu'une multitude de sociétés parasitaires les entourent, les attaquent, les exploitent. Souvent ces dernières grandissent au milieu d'elles jusqu'à les dominer, les épuiser, les détruire.

D. — Quelles sont les sociétés parasitaires ?

R. — La nomenclature en est vaste, je ne citerai que les principales, celles qui intéressent la France et les sociétés européennes.

1° La société israélite, ou plus exactement l'armée d'Israël : parasite dissolvant, décomposant, destructeur par la ruse et par la perfidie, dominateur mortel. Toute société laborieuse, attaquée par le Judaïsme, sans se défendre contre lui, est appelée à disparaître.

2° L'Islam : parasite violent, absorbant, dévastateur sanguinaire. Toute société laborieuse qui est attaquée par l'Islam perd graduellement les idées du labeur et par conséquent de la production. L'Islam ne peut exister que dans une région très fertile et très riche. Il ne peut s'implanter en Norvège, en Poméranie, en Belgique, en Irlande.

« Cette puissance — la philosophie — dit le Père Didon, dans son remarquable travail sur les origines de Jésus qui, dans la vie humaine, le mouvement des opinions et la direction des esprits, tient un rôle si prépondérant, a pris naissance en plein monde hellénique, six ou sept siècles avant Jésus-Christ, sur les rives et dans les îles de la Méditerranée, à Milet, à Smyrne, à Ephèse, à Lampsaque, à Clazomène, à Syros, à Appolonie, à Samos, à Agrigente, à Elie, à Abdire, à Athènes, à Cyrène, à Stagyre, à Elis, à Citium, qui revendiquent l'honneur d'avoir donné le jour à quelqu'un des maîtres des grandes écoles philosophiques.

Tous les systèmes que peut construire la raison de l'homme, dans sa recherche inquiète, laborieuse et souvent vaine, de la vérité, — le dogmatisme et le scepticisme, le matérialisme et l'idéalisme, le sensualisme et le spiritualisme, le panthéisme et le dualisme, le naturalisme et le fatalisme, l'optimisme et le pessimisme, le nihilisme même, — tous ont trouvé dans cette terre de Grèce leur expression définitive.

La Grèce, en philosophie comme dans les lettres, la poésie et les arts, a donné les formes typiques et réalisé l'Idéal. On peut égaler ses maîtres, mais non les dépasser, Empédocle et Pythagore, Socrate, Aristote et Platon.

Zénon et Epicure, en leur genre, sont aussi achevés que Praxitèles et Phidias, Homère ou Pindare, Euripide ou Sophocle, Eschycle ou Démosthène. Quiconque, après cet âge créateur, a voulu philosopher, c'est-à-dire résoudre le problème de la valeur de la raison, du principe des choses, *de la destinée de l'homme et de la conduite de la vie*, a dû reconnaître un aïeul et un maître chez les Ioniens ou les Italiques, chez les Eléates ou les Sophistes, dans le Portique ou l'Académie.

Durant cette période active, si tourmentée, mais si féconde, les systèmes succèdent aux systèmes, les écoles renversent les écoles ; le dynamisme de Thalis et de Phérécyde fait place à l'atomisme de Démocrite ; le positivisme de Parménide aux abstractions de Pythagore ; le dogmatisme se voit partout battu en brèche par le nihilisme des Sophistes tels que Protagoras et Gorgias ; Socrate triomphe des sophistes et prépare le règne de Platon et d'Aristote ; enfin Pyrrhon renaît et Epicure et Zénon se disputent l'empire des consciences. Pas une erreur qui n'ait ses apôtres, pas une vérité rationnelle qui n'ait ses fidèles.

En émigrant à Rome, la philosophie hellénique subit, comme toutes choses, l'influence du milieu. Le génie positif de la race conquérante, fille de Cérès et de Mars, agricole et guerrière, ne se perd pas en vaines spéculations, il se contente de reproduire dans un langage éloquent et dans d'immortels poèmes les plus grands systèmes des maîtres. Cicéron, Lucrèce, Varron, Horace et Virgile n'inventent rien, ils répètent les doctrines des Grecs. Plus préoccupés de moraliser que de dogmatiser, de vivre et d'agir que de rêver et de contempler, ils s'attaquent au problème qui domine toute la vie : En quoi consiste le bonheur et le souverain bien ? Quel chemin peut nous y conduire ? »

Dans ces admirables vérités, le Père Didon, ne soupçonne aucunement les évolutions de l'intelligence et la formation du Christianisme, la lutte ou plutôt les défaites et les victoires des IDÉES aryennes sur les INSTINCTS sémitiques.

> « Ce sera l'honneur de la raison, reprend l'éminent théologue catholique, d'avoir du moins soulevé ces nobles problèmes, négligés par les cultes (asiatiques), et d'avoir parlé souvent à l'homme le fier langage du devoir et de la vertu. Elle est loin de toucher les solutions, elle mêle à des préceptes sublimes des erreurs graves et nombreuses ; *mais il serait injuste de méconnaître les efforts qu'elle a tentés et les succès qui ont plus d'une fois récompensé sa persévérance.* »

Je souligne cette dernière phrase, pour faire ressortir le discret reproche du Père Didon à regard de l'Eglise qui, malgré l'évidence historique, persiste à se bercer dans cette immense erreur, à savoir que le Christianisme aryen serait une continuation du Judaïsme sémitique ; qu'il serait l'opposite de la philosophie hellénique, que les Juifs qui ont crucifié le Christ, c'est-à-dire la Vertu, étaient inspirés de la philosophie grecque, tandis que, au contraire, ils en étaient les ennemis implacables.

L'exposé du Père Didon est transparent de vérité ; on y voit que le christianisme est une évolution de la philosophie hellénique et le résultat de la grande lutte contre le judaïsme. L'Evangile aryen est donc une réaction de la Bible sémitique, et la Bible hébraïque est une réaction violente de la philosophie hellénique. C'est la lutte des espèces, si l'on veut, suivant Darwin.

IV

Grâce à sa configuration géographique, la France est, aujourd'hui, la nation la mieux imprégnée, la mieux alimentée de philosophie, d'esprit, d'histoire, d'art, de sciences, de stratégie, d'exemples, de systèmes, d'antiques vertus, de conceptions, de lois, de religion, de gouvernement, de l'antiquité hellénique ou gréco-romaine, soit sous la forme directe, soit sous la forme chrétienne catholique. Elle est devenue par cela la nation la plus civilisée, la plus laborieuse, la plus productive matériellement et intellectuellement, et par conséquent elle est la plus riche. Elle attire donc à elle tous les parasites.

Pour se développer et se compléter, les sociétés productives ont, en général, besoin d'avoir, à leur tête, un gouvernement hiérarchique, à l'instar de celui de la papauté, choisi parmi les hommes qui représentent le mieux le type psychologique de chacune des sociétés respectives.

Pour expliquer mieux cette idée, je présenterai des exemples des sociétés spirituelles.

1° L'Eglise catholique a pour fondement : la charité, le travail et le sacrifice. Son représentant, le Pape, doit être d'une charité incommensurable, voué à un labeur incessant et mort aux plaisirs du monde.

2° L'Israélitisme a pour bases la cupidité, la haine, la vengeance, le libertinage. Son représentant, le grand rabbin ou le grand financier, doit être d'une cupidité dévorante et insatiable, d'une atrocité inexorable, d'une cruauté vivante pour ne pas s'attendrir sur le sort des petits enfants que la ruine de leurs père et mère voue à la misère ou à la mort, d'une lubricité cynique dans le sens du mot grec : chien, afin de propager autour de lui la prostitution et l'immoralité.

3° L'Islamisme a pour bases : la violence, la destruction et la polygamie. Son représentant, le Cheik-ul-Islam ou le Sultan, doit être l'organisateur habile de la destruction de tout ce qui s'oppose à sa domination, le capitaine des exécutions sanglantes, le jouisseur incomparable et le possesseur du plus grand nombre de femmes sur la terre.

Chacun de ces chefs spirituels doit être le centre moral, la concentration des principes de la société dont il est le représentant, l'incarnation, la force suprême, où tous ses sujets, iront continuellement recevoir les inspirations et les ordres pour l'action commune, afin d'atteindre le but poursuivi par la société de tel ou tel type psychologique.

Je pourrai également donner comme exemple d'une société temporelle, la France.

Le Gouvernement nécessaire de la France doit personnifier l'âme de la nation française. Le chef de l'Etat doit incarner le type psychologique de cette nation, par le caractère, l'autorité, la sagesse, les mœurs, l'héroïsme, le labeur ; il doit posséder, au plus haut degré, le discernement pour choisir ses auxiliaires, ses ministres, dans ce que la nation a de plus intime, d'une maturité de jugement hors ligne, pour former ensemble, pour ainsi parler, la gamme gouvernementale dont chaque touche doit chercher à produire la note la plus juste, le son le plus pur, en vue de l'heureuse exécution de la symphonie orchestrale.

En effet, le vrai gouvernement d'une société laborieuse et productive doit toujours ressembler à un orchestre, comportant plus ou moins d'instruments, pour exécuter des symphonies plus ou moins compliquées.

Chaque ministre indistinctement, c'est-à-dire chaque guide d'un instrument social doit, dans sa sphère d'action, se préoccuper du développement et de la protection de la production du travail collectif. Il doit aussi chercher dans des prodiges d'efforts à augmenter l'écoulement du produit par l'accroissement régulier de la richesse publique et nationale.

Par exemple : le ministre de l'agriculture doit, d'une part, former des agriculteurs d'un savoir faire sans égal, développer l'agriculture par des améliorations sans cesse renouvelées et, d'autre part, empêcher par des mesures perpétuelles, le travail agricole de tomber sous le coup d'artifices subtils, dans les mains des spéculateurs ou des parasites.

Tous les efforts du ministre de la guerre doivent tendre à la formation de militaires d'une habileté et d'une bravoure extraordinaires. L'armée française doit former l'organisme militaire le plus achevé, le plus parfait de l'univers. La stratégie française, doit s'élever, par la pratique et par l'effort intellectuel, à des hauteurs inaccessibles pour les autres peuples.

Le ministre de l'instruction publique doit savoir grouper les vrais savants, ceux qui personnifient le plus exactement l'intelligence française, l'intelligence philosophique et empêcher la médiocrité littéraire d'usurper, par des intrigues et des cabales, la royauté scientifique.

Le ministre des beaux-arts doit diriger et encourager la production artistique, dans le sens de l'esthétique du pays, maintenir l'art français au premier rang et prendre des mesures contre tout ce qui constitue une obscénité, une dépravation du sens moral.

Le ministre des finances doit, par des combinaisons heureuses et grâce à des leviers puissants et redoutables, organiser les finances de l'État. Il doit faire que la fortune publique soit dévolue suivant les lois de l'inégalité naturelle et suivant les règles de collectivité harmonique. Inversement, son rôle est de ne pas permettre qu'un financier ou un industriel, un spéculateur ou un homme influent, acquière à lui seul, par des artifices frauduleux et par des manœuvres d'accaparement, toute la fortune publique et immobilise les ressorts de la société jusqu'à l'empêcher d'évoluer et de se développer.

V

Le devoir du Gouvernement de la nation française, comme de toute société productive, est :

1° De se préoccuper du développement régulier de la production ;

2° De prendre continuellement des mesures toujours nouvelles, pour soustraire le travail national aux attaques des parasites ;

3° De refouler, sans relâche, toute association et tout élément parasitaires, français ou étrangers et de les mettre dans l'impuissance absolue de porter atteinte à la production et à la richesse nationales ;

4° D'avoir pour objectif d'attirer les masses environnantes à l'effet de leur assimiler les principes fondamentaux, les idées du système philosophiques et de répandre, par la persuasion ou par la force, les vertus immuables de la société productive et laborieuse.

Par la misé en exécution des idées philosophiques de l'antiquité et du christianisme catholique, dans leur forme la plus élevée, la France aspirerait à devenir un soleil de civilisation.

Si, au contraire, le gouvernement hiérarchique de la France, au lieu de persécuter et d'anéantir ces parasites exotiques, qui décomposent et démoralisent la France, s'associait à eux et, avec tous les artifices de la politique sémitique, coopérait, au profit de ces mêmes parasites, à l'exploitation de la production et du travail de la nation ; si, au lieu de faire des lois contre les sociétés parasitaires, il en faisait de favorables à celles-ci et de préjudiciables à la population productive ; si, au lieu de confier la direction des affaires administratives aux hommes du type psychologique de la nation, il les confiait aux membres des sociétés parasitaires ; si enfin, au lieu de faire absorber les éléments étrangers dans les principes et les habitudes nationales, il tolérait l'introduction des principes et des habitudes contraires,

opposées, mais favorables aux sociétés parasitaires, ce gouvernement aurait, certainement, perdu totalement le sens national, la conscience du type psychologique de la nation ; il ne serait plus qu'un gouvernement ennemi, dominant la nation productive et laborieuse, et travaillant, consciemment ou inconsciemment, à l'anéantissement de la France et à sa suppression progressive de la carte du globe.

Les gouvernements impolitiques de la royauté de 1830, de la République de 1848, de l'Empire avec Napoléon III, de la République de Gambetta ont été la cause de la domination actuelle de la France par les éléments parasitaires, notamment par l'israélitisme ; par les œuvres parasitaires, telles que : traité de Francfort, endettement effroyable (32 milliards), perte de deux provinces, perte de la prépondérance dans la Méditerranée, ruine économique, dissolution des mœurs et de la famille, division intérieure et luttes intestines, empoisonnement alcoolique, corruption, impôts écrasants, etc. Ce sont eux aussi (ces gouvernements) qui ont été cause des erreurs politiques telles que : création de l'unité italienne, consentement à l'unité allemande, expansion coloniale de l'Angleterre, progrès inquiétants de l'islam, constitution de l'empire financier Israélite, universelle domination de l'armée d'Israël, etc.

Les prétendants actuels à la couronne de France, hommes ou partis, alliés ou serviteurs des financiers israélites, imbus des principes parasites, le duc d'Orléans comme le prince Victor, les radicaux comme les socialistes internationaux ou collectivistes, n'aspirent qu'à exploiter la nation laborieuse et productive.

L'opposition politique au gouvernement actuel est artificielle ; il ne peut exister entre eux que de la rivalité, mais non la préoccupation d'un ordre nouveau, compatible avec les lois fondamentales, les besoins de la nation philosophique. En tous cas, si, par quelques subterfuges, ils réussissaient à s'emparer du pouvoir, leur domination ne serait que de courte durée.

VI

L'Islamisme.

Le type psychologique de l'Islam ou de l'islamisme est diamétralement opposé à celui de la France et du Christianisme. Pour expliquer cette différence, il me suffirait de faire la comparaison suivante.

La France est regardée dans le monde comme le chef-d'œuvre du Christianisme, d'où le titre de fille aînée de l'Église. En d'autres termes, la France est la nation qui a le mieux mis en pratique les idées-mères de la philosophie antique, qui a évolué, constamment, durant quarante siècles, dans l'orbite de la civilisation ; c'est elle quia le plus travaillé, le plus produit, le plus lutté, le plus bâti, le plus orné, le plus perfectionné, etc.

Avec ses villes remplies de monuments et d'œuvres d'art de toutes les époques, de toutes les proportions ; avec ses villages, ses châteaux, routes, canaux, communications, chemins de fer, télégraphes, ponts, ports de mer, son sol en continuelle production et labouré d'une extrémité à l'autre

du territoire ; enfin avec ses usines, ses manufactures, foyers industriels, foyers intellectuels, la France est bien le résultat des idées philosophiques de l'antiquité et du christianisme.

Le christianisme, ou si l'on veut le système philosophique, forme l'individu à produire un travail sur la surface de la terre, sur la mer et même dans les airs ; à surmonter toutes les difficultés, à parcourir les déserts les plus noirs et les plus brûlants, les pôles les plus inhospitaliers ; à dominer les éléments et les animaux ; à soulever des montagnes ; à creuser ou à combler des mers ; à pénétrer les forces physiques et les secrets de l'immensité.

Et chose curieuse ! cette intelligence philosophique, si vaste, si élastique, si supérieure, se laisse aveuglément dominer par ce qu'il y a de plus grossier et de plus bas, de plus abject, de plus faux et de plus traître : l'Israélitisme et l'islamisme.

VII

L'Islam.

L'Islam ne peut produire aucun travail, ni bâtir aucune ville, ni labourer la terre, ni creuser un canal, ni naviguer, ni créer une industrie, ni élever un monument, ni étudier une science, ni porter secours à ses semblables, ni soigner un malade, ni combattre une épidémie, ni embellir une portion de terre, ni faire des routes, ni former des individus laborieux, ni organiser une société, ni constituer une famille, ni faire rien d'utile. Tout son génie se résume en trois mots : **dominer, exploiter, détruire**.

Le principe fondamental de l'islam consiste à s'emparer violemment de tout ce qu'il trouve sur son passage, à le subjuguer, hommes ou choses, et à remplacer les noms et les dénominations de ces choses et de ces hommes par des noms et des dénominations de sa fantaisie.

Fait non moins étrange ! L'Islam a une puissance de décoloration extraordinaire, au point que tout homme ou toute chose qui tomberait sous sa dépendance ou sous son influence perdrait jusqu'à la dernière teinte de son origine, jusqu'aux traits caractéristiques de la physionomie.

Par exemple : l'Islam a pris des églises chrétiennes, bâties par des chrétiens, et en a fait des mosquées. Il a changé le culte, la dénomination et a rendu l'édifice méconnaissable.

L'Islam a contraint des individus laborieux et productifs à embrasser l'islamisme ? Il a changé leurs noms, désagrégé leurs familles, altéré leurs facultés cérébrales, jusqu'à les faire douter qu'ils fussent jamais d'une autre origine.

L'Islam exerce dans le cerveau humain l'action d'un poison narcotique qui atrophierait, avec une surprenante rapidité, les cases de la mémoire, comme un corrosif qui brûlerait certains lobes cérébraux

qui en désorganiserait le mécanisme naturel, jusqu'à effacer le passé héréditaire de l'individu, et à le faire rétrograder vers une espèce particulière de bêtes fauves.

VIII

Les Musulmans, en général, ne peuvent être examinés autrement que comme une sorte de bêtes féroces : fauves, reptiles, rongeurs, à conformation humaine.

Ils doivent êtres classés en plusieurs catégories :

1° Musulmans féroces comparables à la panthère et à l'hyène : les Kurdes, les Tcherkesses de la Transcaucasie, les Yésidis du Sindjar, les Turcs d'origine tatare, les Arabes du Nedjed, les Druses de la Syrie, les Touaregs.

2° Musulmans féroces comme le tigre, mais domptables : les Mogols, les Turcomans, les Afghans.

3° Musulmans d'origine aryenne, chez lesquels on trouve, à doses plus ou moins fortes, la cruauté des fauves, la perfidie des reptiles, la fureur de destruction des rongeurs : Mahométans de Perse, de l'Inde, de Crète, de la Syrie, les Albanais, les Arnautes.

4° Musulmans d'origine sémitique pure, armés de dards mortels : les Haoussas de la région du Tchad, les Abadites, les Bédouins.

5° Musulmans de races mixtes : sémito-aryenne, barbaresque, malaise, touranienne ; félins apprivoisés, ne rendant aucun service à l'humanité.

6° Musulmans nègres du type fétichiste, c'est-à-dire des bêtes qui avaient la notion du travail et de la conservation que l'Islamisme élimine et dont il fait des pillards.

7° Musulmans d'origine chrétienne : Turcs de la Turquie d'Europe, de l'Asie mineure, Egyptiens, Berbères, Khatanites, Omanites, Coptes, Arméniens, Iraniens, Kamani, Assireta, Lazes, Grecs, Slaves, Polonais, Européens. Ces Musulmans produisent dans les premières générations de leur conversion à l'Islam, un petit travail d'agriculture, d'élevage ou autre, mais au fur et à mesure que l'Islamisme s'ancre davantage dans le cerveau, à mesure qu'il s'infiltre dans les plis profonds de la raison, ce sentiment du labeur disparaît plus ou moins vite et fait place à l'orgueil dominateur ; l'individu est devenu fanatique, il ne vit plus que du bien d'autrui. Il rétrograde au rang de la bête fauve.

8° Les individus qui ont un penchant à l'islamisme et qui par nature ou par tempérament sont attirés vers le système islamique : oisifs, paresseux, dégénérés héréditaires, libidineux, atteints du délire érotique ou de l'uranisme, égoïstes préoccupés d'acquérir, sans travail, une grande fortune et obsédés du rêve de posséder plusieurs maîtresses.

IX

Si le monde civilisé se décidait à supprimer, comme je l'indiquerai plus loin, d'un coup de main, l'Islam, l'Islamisme, en employant le remède thérapeutique contre l'Islam, l'antidote islamitique, comme l'est à la syphilis, le mercure, à la fièvre, la quinine, on pourrait diviser les 130 millions de musulmans de la manière suivante :

1° Musulmans immuables, intransformables qu'il faut détruire : 1/20.

2° Musulmans pouvant devenir, après une ou deux générations, laborieux et producteurs : 3/20.

3° Musulmans pouvant se christianiser immédiatement : 8/20.

4° Musulmans pouvant retrouver de suite leur premier type psychologique : 4/20.

5° Musulmans auxquels il faut préparer une religion chrétienne exempte d'idées abstraites, d'images, de litanies artistiques, de prédications littéraires ou scientifiques : 4/20.

X

L'Islam ou l'Islamisme ou le Mahométisme, n'est pas à proprement parler, une religion comme le sont le Christianisme, le Judaïsme, le Bouddhisme, le Fétichisme. Ces religions sont transformables mais indestructibles parce qu'elles dérivent et sont faites de tout un ensemble d'idées, d'instincts, de principes, d'habitudes systématisées, développées, fortifiées par une longue accumulation héréditaire ; de traditions, étayées les unes sur les autres dans un passé de 50 ou 100 siècles ; de coutumes cimentées, cristallisées, solidifiées.

L'Islamisme, au contraire, n'est pas transformable mais il est destructible de fond en comble et, cette destruction peut s'opérer, dans le cerveau des 130 millions de Musulmans, avec la même spontanéité que celle qui l'a fait éclore, en 625, de l'ère chrétienne.

L'Islamisme n'est pas une élaboration de l'esprit humain, ni le résultat du travail, des coutumes, des traditions, des principes d'une masse d'individus, ni l'œuvre de plusieurs générations successives. L'Islam est l'effet de la contagion d'une seule intelligence excentrique constituant une inversion morale, c'est l'œuvre d'un imposteur prodigieux sur un terrain sans obstacle, de l'espèce de Cagliostro, de Mesmer, de Cornélius Herz, c'est le système cérébral d'un seul homme : Mahomet, et d'un seul livre : le Koran.

Cette idée exige quelques développements.

L'Islamisme n'a subi, depuis son apparition, aucune évolution, aucune amélioration, ne s'est adapté à aucun événement de l'histoire. Il est tel qu'il fut à son début ; les 130 millions de Musulmans d'aujourd'hui ont le même horizon intellectuel que les Musulmans du moyen-âge, le même que ceux de

l'époque de Mahomet et tous, de nos jours comme dans les siècles antérieurs, sont formés au même moule ou si l'on veut, découpés sur le même patron que le Prophète. Ils ont les mêmes passions, les mêmes manies, les mêmes vices, les mêmes extravagances, les mêmes défectuosités intellectuelles, les mêmes ardeurs, les mêmes impulsions, en un mot le même caractère, le même tempérament.

XI

Tout Musulman, n'est qu'une silhouette de son prophète, sieur Mahomet [1].

Par exemple : Mahomet ne savait pas naviguer et avait peur de l'eau. Jamais l'Islamisme n'a pu former des marins. Il s'est cependant servi de marins non-musulmans.

Men nezel elbahra morreyteni fkad kefer — celui qui s'embarque deux fois sur mer est un infidèle, dit dans le Koran, le Chamelier de la Mecque.

Mahomet avait une aversion pour la musique. Jamais un Musulman n'a pu composer un petit morceau de musique quelque insignifiant qu'il fût.

Si les Musulmans n'ont aucune aptitude pour la mécanique, la navigation, les sciences, les arts, les travaux publics, la médecine, la botanique, l'astronomie, les mathématiques, l'architecture ; s'ils sont obligés, pour l'administration de leurs finances, l'organisation de leurs armées, leur diplomatie, d'avoir recours aux chrétiens, aux persans, aux hindous, c'est parce que Mahomet ne connaissait rien de tout cela, et comme le Koran habitue l'homme à tourner de gauche à droite il est absurde de leur demander pourquoi ils ne tournent pas de droite à gauche.

XII

Mahomet.

Mahomet et le Koran sont les deux uniques colonnes ou plutôt les deux supports sur lesquels est assis l'édifice de l'Islam. Si quelque pouvoir énergique détruisait l'un ou l'autre support, l'édifice islamique s'écroulerait comme une vieille baraque de vieux plâtre. Cet écroulement ne produirait ni révolte, ni réaction, ni protestation. La reconstitution en serait impossible.

[1] Pascal fait une réflexion curieuse (Art. XII)
« L'Alcoran (le Koran) dit que saint Mathieu était homme de bien. Donc Mahomet était faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchants ou en ne les croyant pas sur ce qu'ils ont dit de Jésus-Christ.
Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et qu'on peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge, mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis et le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet : Nul homme ne peut faire ce qu'a fait Jésus-Christ. »

Pour développer mon idée, je formulerai l'hypothèse suivante :

Si le gouvernement de la France, résolu d'introduire, dans une de ses possessions musulmanes d'Afrique, par exemple, en Algérie, un ordre de civilisation, décrétait une loi par laquelle tous les Mahométans, sans exception, seraient tenus de produire un travail manuel ou intellectuel, pour subvenir à leur propre existence ; d'avoir un domicile légal ; une loi par laquelle aucun Musulman, quels que soient le rang ou la naissance ne pourrait se servir ni profiter du travail du chrétien et ne pourrait avoir de traitement, ni du gouvernement français, ni de l'administration ; une loi en vertu de laquelle toute mainmise, par la ruse ou par la violence, sur le bien d'autrui, serait punie de mort, ces mesures suffiraient pour ébranler mortellement l'Islam.

Si ce même gouvernement y instituait la justice dans toute son expression, et punissait des travaux forcés, de cinq à dix ans, le vol, l'usure, le pillage, la prostitution féminine ou masculine ; s'il supprimait les sociétés secrètes, politiques et religieuses des Musulmans; si la corruption était punie de mort ; si tout Musulman était muni d'un passeport avec sa photographie et qu'aucun déplacement ne fût possible sans être connu de l'administration ; s'il était interdit à ces mêmes Musulmans de porter des armes, et si une portion de ces individus était consacrée à l'entretien des villes, des ports de mer, des routes, etc., ainsi réduits, par la force, au labeur régulier, ils auraient, ces Musulmans, à lutter contre le mal islamique et comprendraient que pouf accomplir quotidiennement le travail, il faut s'abstenir du narcotique koranique. Trois ans d'un pareil régime et la population musulmane deviendrait elle-même anti-islamique, anti-koranique.

XIII

Si le gouvernement de la France était résolu à faire de la riche et fertile colonie africaine (l'Algérie), une province comparable à celle de la Bretagne, de la Bourgogne ou du Bordelais ; d'y introduire la civilisation européenne et française en y brisant les résistances des congrégations religieuses musulmanes qui maintiennent leur influence par une lutte sourde faite à toutes les réformes, il serait obligé d'interdire l'enseignement koranique et de le persécuter comme il persécute en France renseignement anarchique. Tout autre remède, toutes les réformes qu'on y essaierait en tolérant l'enseignement koranique, resteraient lettres mortes

Si le gouvernement de la France n'a pas l'énergie qu'a l'Islam pour transformer le cerveau humain, il manque d'un ressort essentiel de grand gouvernement et par conséquent il est considéré comme auteur, conscient ou inconscient, de l'état anormal d'une domination éphémère.

Mais l'instabilité chronique de la politique du gouvernement français et la perspective de la constitution future d'un ministère armé de savoir gouvernemental, m'encourage à formuler la proposition suivante :

Organiser à Paris un Conseil spécial, dont les membres seraient tous chrétiens, choisis parmi ceux qui ont étudié de près l'Islam et le monde asiatique, et qui aurait pour mission de faire une refonte nouvelle du Koran.

Cette refonte consistera à supprimer toutes les idées de carnage, de tuerie, de massacre, de meurtre par le feu ou par l'eau bouillante, d'empoisonnement, de haine, de vengeance, de pillage, d'extermination, de destruction, de concubinage, de lubricité, et, en général, toutes les atrocités, toutes les horreurs qui forment le fond de ce livre et à les remplacer, par des idées de charité, de fraternité, de bonté ; par des exemples de travail et de probité, par des exemples de protection de la femme, des enfants, et des malheureux, pour venir en aide à l'homme en danger de mort, par des exemples de patriotisme, de courage, d'abnégation et d'héroïsme, etc. ; à transformer des pieds à la tête Mahomet, à le présenter comme, un législateur sensé, vertueux, intelligent, honnête, apte à tout, et à ne lui accorder qu'une seule femme digne d'un prophète de Dieu, qu'il aurait aimée avec un grand cœur. Il faudrait évidemment coudre logiquement toutes les idées, les enchaîner et les dérouler suivant la méthode de Bossuet et de Condillac et construire, pour ainsi parler, un pont sur lequel les Musulmans passeront, par petits groupes, pour entrer en Christianisation.

Ce travail de refonte du Koran sera exactement le même que celui que fît l'école d'Alexandrie qui avait traduit l'horrible Bible hébraïque, en langue grecque, en y mettant une forte dose de philosophie platonicienne, d'esprit grec, d'esprit aryen. Si l'école d'Alexandrie n'avait pas construit ce pont, pour faire passer le monde aryen à un ordre nouveau, les colonies grecques de la Lydie, de la Syrie, de la Palestine, d'Egypte, des Iles et de la Grèce même, envahies, exploitées, dominées et écrasées par le Judaïsme triomphant, qui avait, comme aujourd'hui, tout désagrégé, tout ébranlé, tout détruit, la réaction antijuive n'aurait pu s'opérer et l'Evangile n'aurait pas été composé, non seulement pour arrêter l'action dissolvante du Judaïsme, non seulement pour endiguer la force destructive du Judaïsme, la puissance israélite comme elle est aujourd'hui, mais pour la refouler, la briser et la disperser.

> Le génie aryen se définit par la lutte contre le monde sémitique.
>
> L'Evangile est une formule de conciliation entre le monde sémitique et le monde aryen. Le monde sémitique apporte au monde aryen qui tend à se décomposer certaines forces naturelles restées intactes et le monde aryen en les recevant y trouve un moyen de reconstitution et une base première pour un édifice nouveau.
>
> Le Christianisme opère dans le monde juif la séparation du bon et du mauvais.
>
> Le génie aryen, pour se reconstituer, s'est inspiré du monde sémitique non pas exactement en vue de le continuer, mais pour avoir un type premier d'organisation. Il a procédé comme un démiurge qui d'un serpent fait un homme.

Il est parfaitement démontré que le Koran a été composé pour déchristianiser les peuples laborieux et les détruire. Quoi de plus simple aujourd'hui que de détruire une œuvre destructive, et préserver le

Christianisme bienfaisant d'un mal dévastateur ; de supprimer le culte du mal de Mahomet et d'interdire le pèlerinage à la Mecque. Les deux supports de l'édifice islamique, Mahomet et le Koran, une fois attaqués par des lois que protégeront la force armée et l'institution de la justice, l'Islam s'écroulerait dans l'abîme sans occasionner des dégâts matériels préjudiciables à l'humanité.

Le savant voyageur William Palgrave qui avait pu étudier, grâce à la libéralité de l'empereur Napoléon III, l'Islamisme dans l'Inde, en Perse, en Turquie et dans le cœur de l'Arabie, en approfondissant sérieusement la question, reste convaincu que l'antipathie profonde du Prophète contre le Christianisme, le désir de tracer une ligne de démarcation entre ses disciples et ceux de Jésus, ont été les véritables motifs qui ont inspiré sa conduite.

« Le vin, dit M. Palgrave, a été non seulement toléré par le Christ, mais encore revêtu du caractère religieux le plus élevé ; une grande partie du monde chrétien y voit l'élément d'un ineffable mystère. De cet usage mystique découle sa valeur sociale, Toutes les nations qui, pour employer l'expression orientale ont pour livre l'Evangile, — c'est-à-dire qui sont chrétiennes dans le sens le plus compréhensif du mot — ont tenu le vin en grand honneur, elles en ont fait l'emblème de la civilisation, de l'amitié, de l'union des peuples, des sociétés et des familles, Mahomet le savait bien ; le voisinage de la Grèce, dont il connaissait les mœurs et les coutumes, aurait suffi pour le lui apprendre. En même temps, la rare clairvoyance dont il était doué lui avait fait pressentir dans les chrétiens des rivaux bien autrement dangereux pour les Musulmans que les Persans et. les Juifs ; des rivaux dont l'hostilité devait être dangereuse et dont le nombre commandait la prudence. On ne pouvait les mépriser, encore moins les persécuter impunément ; dès lors il importait de creuser un abîme entre les deux croyances. Déclarer impur, interdire comme une abomination, une œuvre de l'esprit des ténèbres, la liqueur sacrée des chrétiens, c'était arborer un drapeau, créer une opposition éternellement durable, visible à la fois dans la mosquée, cet antipode du sanctuaire, et dans le harem, cette négation du foyer domestique.

« Des preuves non moins évidentes, tirées du Koran et de la tradition contemporaine, montrent que telle était la constante préoccupation de Mahomet. On ne saurait expliquer autrement son horreur profonde pour les sculptures et les images, décorations si essentiellement liées au Christianisme oriental, comme le témoignent les églises grecque et arménienne. Le Prophète les proscrivit avec une impitoyable rigueur et s'efforça d'inspirer aux Musulmans une sainte aversion pour ces ornements profanes. Les cloches — si toutefois on peut appeler ainsi le signal qui dans les églises du Levant appelle les fidèles à l'office divin, — furent également frappées d'anathème, non parce qu'elles troublent le sommeil des anges, mais bien parce qu'elles sont d'un usage universel dans le culte rival. Enfin, le même motif poussa Mahomet à condamner la musique, à la ranger parmi les plus noires inventions de l'esprit des ténèbres pour perdre l'humanité ; il confirmait ainsi d'avance les belles paroles que Shakespeare met dans la bouche de Lorenzo : Celui qui n'a aucune musique dans son âme, qui n'est pas touché de l'accord des sons harmonieux, est propre aux trahirons, aux stratagèmes, aux violences. Les mouvements de son cœur sont lugubres comme la nuit, ses affections noires comme l'Erèbe. Ne vous fiez pas à un tel homme.

« Ce fut aussi en haine du Christianisme que le Prophète interdit la prière pendant les premières heures qui suivent le lever du soleil et celles qui précèdent son coucher ; il se souciait en réalité fort peu des cornes du Satan, mais cette partie du jour était consacrée chez les chrétiens orientaux à la messe et aux vêpres. Il n'est pas invraisemblable non plus d'attribuer au même besoin d'opposition le discrédit jeté par Mahomet

sur la navigation et le commerce. *Men nezel elbahra marreyleni fkad u kefer* : celui qui s'embarque deux fois sur mer est un infidèle, dit dans le Koran le Prophète de Dieu et ce précepte ne lui vaudra pas, j'imagine, la sympathie des Anglais et des Américains. Tandis que le Christianisme, qui avait été chercher sur une barque de Tibériade son premier vicaire, couvrait l'Océan de flottes innombrables, l'Islamisme, sous prétexte de zèle religieux, paralysait l'intelligence et l'activité humaines. En un mot, mettre sa religion et ses disciples en désaccord complet avec le Christianisme et les chrétiens, tel fut le but principal de Mahomet, et il réussit parfaitement à l'atteindre ; onze siècles n'ont pas rapproché de l'épaisseur d'un cheveu, des cultes dont la bannière accuse la violente antipathie.

« Chaque jour, à chaque heure, des prières et des rites multipliés, vinrent rappeler aux sectateurs du Prophète la religion qu'ils servaient ; toutes les formules récitées pendant les pieuses cérémonies durent renfermer un abrégé du dogme fondamental, l'essence même de son esprit, sous une forme, concise et frappante ; elles durent pénétrer les Musulmans de la conviction qu'ils formaient un peuple choisi dont les croyances sont incompatibles avec celles des autres nations. Ce but une fois atteint, Mahomet pensa pouvoir introduire sans danger quelques phrases conciliantes, hommage rendu à une religion puissante et durable.

« Il importait que les Musulmans demeurassent unis dans le temple et sur le champ de bataille, il fallait identifier la guerre et la religion, éloigner toute alliance, tout commerce propres à diminuer l'énergique concentration des forces de l'Islamisme ; c'était là un projet digne de tenter l'audacieux génie du Prophète de La Mecque, et les moyens employés pour en assurer le succès caractérisent à la fois l'homme et le système. Il réunit les vrais croyants cinq fois le jour pour les prières obligatoires, j'allais dire officielles ; il donna aux cérémonies religieuses une apparence militaire qui frappe l'observateur le moins attentif. Quand on entre dans une mosquée, ou, qu'à ciel découvert, on voit un groupe de Mahométans pour accomplir les rites de leur culte, on se demande si l'on a devant les yeux une escouade commandée par un sergent instructeur ou des fidèles attentifs à la voix d'un imam. L'administration civile et judiciaire, l'armée, le gouvernement ne sont pas, comme en Europe, distincts de la religion, qui se borne à les animer de son esprit, ils se confondent avec elle, forment les parties constitutives d'un unique système, se lient aux croyances par une union aussi intime que celle de la face et du revers d'une médaille. Enfin Mahomet présenta la Ghazou, c'est-à-dire la guerre contre les chrétiens comme le premier devoir de ses sectateurs, la condition essentielle de leur existence nationale.

« C'était beaucoup déjà ; il fallait plus encore, et la prudence ordonnait d'assurer, par des mesures restrictives, l'accomplissement des préceptes formels. Tout ce qui était capable de distraire la pensée des croyants, d'amoindrir leur énergie en la répandant sur d'autres sphères d'action, fut soigneusement évité, sévèrement défendu. Le commerce devint un vil métier, indigne d'un vrai musulman et l'agriculture même fut proscrite. « *Les anges ne visitent pas une maison qui renferme une charrue* » disait le Prophète de la Mecque à sa favorite Eyshah, et ces paroles n'ont pas besoin de commentaires. Mais il restait encore la vie sociale, qui se produit sous la forme, tantôt de plaisirs extérieurs que nous désignons par le terme assez impropre de divertissements, tantôt de joies intimes chères à tout cœur chrétien, et principalement aux Anglo-Saxons, la vie de famille, le *home* a en un mot. Ces deux manifestations furent sacrifiées au Moloch de l'existence militaire et fanatique.

« Mahomet savait que les hommes ne se réunissent pas dans un but de plaisir s'ils ne sont attirés par un amusement qui est à la fois le lien et le symbole de leur réunion. Il le savait, et il frappa d'anathème tout ce

qui pouvait devenir un lien et un symbole. Les jeux de hasard, la déclamation, les représentations scéniques, la musique, les entretiens mêmes dont le nom de Dieu ne formerait pas le sujet principal, furent tous désapprouves, flétris ou même interdits complètements. Des témoins contemporains du Prophète nous en fournissent la preuve irrécusable.

« Mais parmi les moyens qu'a inventés l'esprit de l'homme, ou que la bonté de Dieu nous a donnés, pour nous consoler des tristesses de la vie, nous unir dans l'amitié, l'intimité, la joie, il n'en est pas d'aussi puissant que le jus du raisin, l'âme du commerce social, l'aiguillon de la bienveillance, de la civilisation, de la confraternité amicale et expansive. Le chamelier de l'Hedjaz crut devoir par cela même l'anathématiser d'une manière plus rigoureuse. Il n'y aurait peut-être pas d'exagération à prétendre que si Mahomet avait eu le dessein arrêté de rendre ses sectateurs irrémédiablement incapables de progrès, de sociabilité, de tolérance, de leur mériter ainsi l'admiration du despotisme et en faire l'opprobre, non seulement du monde chrétien, mais même du monde païen, il ne pouvait prendre un moyen plus efficace que d'interdire aux vrais croyants l'usage du vin.

« En outre, les femmes et les enfants étant, selon Mahomet, une « dangereuse tentation », toute la fleur des sentiments domestiques et de la vie de famille fut flétrie par des mesures qui substituent des concubines à l'épouse ; de plus, l'institution de la polygamie, la facilité du divorce séparent les enfants de leurs parents, et en font autant d'ennemis, de sorte que la maison d'un mahométan ne présente qu'un spectacle repoussant et plein de tristesse, tantôt celui d'une immonde promiscuité, tantôt d'une lutte fratricide. Si l'on a la patience d'arrêter les regards sur les scènes lubriques et sanglantes qu'offre l'histoire des dynasties mahométanes, on y verra la fidèle image des passions qui souillent la demeure des moindres particuliers dans les pays frappés de la malédiction du Koran.

« D'après Mahomet, trois choses, la religion, la guerre, les femmes, doivent consumer l'énergie, remplir l'existence entière de l'homme ; de ces trois choses, les deux premières sont un devoir, la dernière, un simple passe-temps.

(Une année de voyage dans l'Arabie centrale, par W. Palgrave, Tome II Chap. IX. Paris, Hachette)

XIV

Nous avons dit précédemment que l'édifice islamique est assis sur deux supports : sur Mahomet et le Koran. Mais l'image d'un édifice que j'emploie pour esquisser la religion mahométane est loin de la réalité.

Vue à la loupe, la religion mahométane n'a rien qui ressemble à un édifice, c'est une baraque disgracieuse, sans forme particulière, sans caractère, sans style, sans symétrie, sans élévation, sans fondements, sans charpente, sans toiture, sans harmonie, sans solidité. Elle est construite hâtivement, avec des débris de matériaux pris pêle-mêle dans les religions existantes de l'époque, avec des pièces décolorées de la Bible hébraïque, de l'Evangile chrétien, du mazdéisme persan, des différentes hérésies

chrétiennes qui pullulaient alors en Egypte, en Arabie, en Syrie comme aujourd'hui pullulent en France et en Allemagne les hérésies socialistes.

Sans doute le Chamelier qui fonda l'Islam, et qui devait avoir, comme tous les dégénérés héréditaires ambitieux, une mémoire excellente, s'arrêtait, dans ses fréquents voyages à Damas, devant les meetings et les conférences des prédicateurs hérétiques, emmagasinait dans son cerveau les contradictions des pharisiens ou avocats hébreux et les sophismes des hérésiarques, les méditaient dans ses traversées du désert, et en a fait une bouillie effroyable, suffisante pour en faire des adeptes et jouer le rôle d'un prophète et d'un Dieu. Le proverbe qui dit : « *un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire* » s'applique merveilleusement à Mahomet..

En effet l'œuvre de Mahomet est un amas d'idées décousues, confuses, incoordonnées, brutales, meurtrières ; chaque chapitre peut être comparé à un feu d'artifice projetant des fusées multicolores, venant les unes après les autres, qui absorbent les intelligences, les empoisonnent, les narcotisent par la puissance de l'éclat lyrique, par le coloris mystique ; les troublent, les désorganisent et les réduisent à une espèce de dogmatisme intense, maladif, de sorte que tout ce qui ne ressemble pas à ce type de religion est violemment repoussé. C'est une sorte de composé chimique qui ne supporte le contact d'aucune substance étrangère.

En ce qui concerne Mahomet, dit Mgr Fava, Evêque de Grenoble, dans son ouvrage : *Résigné de la Religion, Catholique*, instruit quelque peu par un moine Nestorien, il fut guerrier, et en eut toutes les qualités ; mais point savant. Il suffit de lire le Koran, qu'on lui attribue, pour s'en persuader. Ce livre, en ce qui regarde la Religion, est impossible à lire. C'est une compilation et un travestissement des deux testaments. C'est donc Mahomet qui a lancé des hordes musulmanes, lesquelles ont fini par envahir l'Europe, et ont failli la conquérir (pages 378-379).

Le livre du Mahomet, écrit le R. P. Don Martino Alfonso Vilvado, auteur du Chandelier d'Or de la Sainte Eglise de Dieu, à savoir Jésus-Christ, *le livre de Mahomet ne doit pas être lu, mais, au contraire, il doit être bafoué, méprisé et jeté dans les flammes partout où on le trouvera, et comme c'est une production tout à fait bestiale, elle ne mérite pas d'être rapportée dans la mémoire des hommes*.

XV

Le Koran.

L'Islamisme est l'œuvre d'un seul homme : de Mahomet et d'un seul livre, le Koran.

Ce n'est pas une religion, c'est l'idée excentrique d'un imposteur ou d'un dégénéré, agissant dans un milieu mystique où toutes les religions, tous les systèmes religieux luttaient pour acquérir la prépondérance, où tout était imprégné de doute ; comme aux États-Unis, George Rapp, établissant une

communauté religieuse, également excentrique et anti-sociale dans laquelle le célibat était obligatoire ; comme Anne Lee fondant les Shekers et substituant la danse à la prière ; comme Smith inventant la secte des Mormons, comme enfin, Plotitsime en Russie fondant les Skoptsis dont les hommes mutilent un de leurs membres pour faire vœu de virginité perpétuelle et dont les femmes subissent l'ablation des ovaires, etc.

L'Islamisme est exactement l'effet excentrique et monstrueux d'un homme qui trouva un champ immense pour s'étendre et se développer avec la rapidité d'une épidémie contagieuse : le choléra, la peste.

Mahomet n'a pas rencontré, comme les Rappistes, les Shekers, les Spiritistes, les Mormons, les Skoptsis, les anarchistes, les nihilistes, un obstacle, une résistance, un pouvoir de raison, pour endiguer et enrayer ses progrès ou poursuivre le mal désorganisateur. Ce fléau s'est étendu rapidement comme l'opium en Chine et en Perse, comme l'absinthe en France, comme la syphilis, comme l'uranisme en Birmanie. Au point de vue scientifique, l'Islam relève moins de la théologie que de la pathologie mentale.

L'Islamisme n'est, en réalité, qu'une folie particulière, multiple, enchevêtrée, inclassable dans le groupe d'un ordre de folies connues par les aliénistes de l'Europe. Cette folie est composée de la façon suivante :

1° Folie raisonnante.

Le Musulman a l'art de se composer, de se faire charmant et velouté et de masquer ses lacunes cérébrales d'un voile de gravité.

La pathologie du mahométan n'étant pas faite, j'indique aux aliénistes un nouvel horizon scientifique d'une grande richesse. Cette folie raisonnante du Musulman, si particulière à toutes les folies connues, ne peut être rapprochée que de la déséquilibration mentale du dégénéré supérieur, décrite par le docteur Magnan de l'asile Sainte- Anne.

> « Il est (le musulman) réduit à la vie végétative ; étranger à ce qui l'entoure, il voit et ne regarde point ; il sent, il goûte, mais il ne flaire ni ne savoure. Il est l'automate stupide, jouet des agents extérieurs (du Koran), appareil à réflexes peu compliqués. Cependant la région postérieure de son cerveau peut devenir libre ; il entre alors en relation plus intime avec le milieu qui l'entoure (l'Islam, mais comme il est toujours privé du contrôle et de l'action modératrice des centres supérieurs, il n'obéit qu'à ses déterminations sensationnelles, à ses appétits, à ses instincts ; il est gourmand, salace, voleur, et conséquemment dangereux.
>
> ... chez le dégénéré supérieur, (le grand musulman) tout paraît normal ; rien du désordre intime ne nous est révélé par les moyens d'investigation dont nous disposons. Et cependant les troubles fonctionnels que la clinique découvre sont tellement nets ; ils ont, chez ce dégénéré supérieur, des caractères qui les rapprochent si bien des troubles intellectuels du débile, de l'imbécile, qu'ils doivent longuement relever d'une modification pathologique de l'organe. Que sont en effet ces dégénérés supérieurs ?

Quelques-uns, intelligents, instruits, hommes remarquables par le talent ou le savoir, manquent complètement de sens moral : génies quelquefois au point de vue intellectuel, ils sont idiots au point de vue moral, (le Sultan, ses ministres, ses chefs religieux, etc.).

D'autres sont d'une moralité parfaite, mais leur intelligence proprement dite offre de profondes lacunes. Il y a, pourrait-on dire, dans leurs territoires intellectuels comme des points morts où certaines impressions ne s'enregistrent pas ; d'où cette inégalité choquante des facultés, ce manque absolu de certaines aptitudes soit pour les sciences, soit pour les lettres, soit pour les arts. »

C'est à peu près la définition exacte de l'état cérébral du corps hiérarchique, de l'élite des Musulmans de toute la zone géographique de l'islam.

Cet état cérébral du Musulman est l'effet de la religion mahométane qui est elle-même une systématisation violente des facultés, une école de haine et de surexcitation, une implantation dans le cerveau humain d'un état extrêmement névropathique. L'Islamisme engendre la folie perverse comme l'alcool produit l'alcoolisme.

L'effet correspond même si exactement à la cause, il en est si parfaitement l'image que volontiers on le confond et on considère la perversion morale comme la cause première du phénomène islamique, alors qu'elle n'en est qu'une cause seconde des plus actives.

Le Musulman est incapable de s'occuper d'agriculture, parce qu'aucun individu déséquilibré ne peut s'en occuper ; et Mahomet a eu soin de la proscrire énergiquement. Le Musulman ne peut s'adonner au commerce parce que cette profession exige de la mémoire, de la patience, des qualités de sociabilité et le déséquilibré musulman vit dans un éréthisme névropathique continuel incompatible avec les besoins du commerce. Le Koran, d'ailleurs, dit que quiconque s'adonne au commerce, empiète sur les attributs du Tout-Puissant, nourricier du monde. Les Musulmans ne peuvent se livrer ni à la science, ni aux arts ni aux lettres, le Koran les condamne en termes formels comme des hérétiques. On peut dire aujourd'hui que Mahomet avait admirablement prévales effets délétères de son système.

2° Obsession du mot.

On constate, chez les déséquilibrés ordinaires le besoin maladif de proférer continuellement un ou plusieurs mots déterminés qui tourmentent une catégorie d'aliénés. Les aliénistes l'ont appelé : la folie des mots. Chez les Musulmans, cette folie est uniforme parce qu'elle est générale, parce qu'elle constitue une dépendance de la religion mahométane, une systématisation lointaine, héréditaire, devenue naturelle ; un soufflet mécanique dans le cerveau qui crache par la bouche le mot Allah ! Illah !

J'ai observé fréquemment dans mes voyages, sur la mer Noire, des Musulmans endormis sur le pont du navire qui répétaient, deux fois par minute et pendant deux ou trois heures consécutivement, comme le babillage des canards et des oies, le même mot, le même soupir : Allah ! Illah ! Que de fois, à Istamboul,

devant les fontaines, j'ai observé des musulmans qui ne parvenaient pas à approcher de leurs lèvres, la timbale remplie d'eau, parce que la bouffée du mot Allah ! faisait explosion sur leur bouche comme une puissante vague expirant sur le rivage.

Dans l'intérieur des mosquées, cette obsession du mot est facile à étudier ; elle revêt des formes très variées suivant la nature névrosiaque de l'individu. Tantôt ce sont... comment dirais-je ?... des fidèles qui exécutent, malgré eux, sur les coins des murs des décharges du mot Allah ! Illah ! avec quelque chose d'angoissant, comme mus par une machine à vapeur. Tantôt ils sont accroupis et balancent leur tête comme des bouées flottantes que les ondulations marines n'arrêtent point.

En général, des yeux de tous ces fanatiques ou plus précisément, des yeux de ces délirants extatiques jaillissent des étincelles, que dis-je ? des dards de lumière. Ils eussent eu dans les yeux un foyer de lumière électrique avec des interruptions rapides, que cela n'eût pas été plus éclatant.

C'est une erreur profonde de s'imaginer que le Musulman qui profère, deux fois par seconde, le mot Allah, obéit à une inspiration religieuse ou fait appel à la Providence divine. Bien naïf est encore celui qui croit que le fanatique qui vient de faire sa prière ait éprouvé des émotions religieuses comparables à celles qu'éprouve le pratiquant sincère de la religion chrétienne et catholique.

3° Manies systématisées.

La circoncision, le jeûne du ramadan, la répulsion de la viande de porc, celle de vin, des cloches, de la musique, les ablutions, ce sont les manies de Mahomet, systématisées en lui, devenues contagieuses, comme les épidémies de folie religieuse qui, d'endémique qu'elles étaient, sont devenues statiques. Les manies chez les dégénérés sont admirablement étudiées par les grands aliénistes européens.

4° Folie lyrique ou folie mystique.

Dans tout mahométan il y à un délirant mystique d'une espèce particulière.

Ce n'est pas le mysticisme chrétien qui se manifeste par des images, des visions célestes, des tableaux poétiques, des transfigurations humaines. Le tiroir, qui dans le cerveau, reçoit les images est, chez le musulman, complètement atrophié et cette atrophie a été occasionnée par le mécanisme corrosif du Koran. Le mysticisme du musulman consiste en un bruissement plus ou moins distinct, comme le bruissement des serpents à sonnettes, comme une harpe qui résonne sans interruption dans les lobes du cerveau et fait reproduire avec des sons lyriques des versets du Koran, des imprécations contre les chrétiens, des anathèmes contre les choses chrétiennes, des colères concentrées, des plaintes, des invocations, etc.

J'étudierai ce curieux délire dans mon prochain volume.

5° Lypémanie.

L'Islamisme rend l'individu mélancolique, ombrageux, morne. On peut dire que le Koran extirpe de l'homme jusqu'à la dernière racine de la bonne humeur, du sentiment de la joie. Le Mahométan ne rit jamais et si quelquefois il en fait semblant, son rire ne se prolonge pas au-delà de quelques instants. En l'examinant attentivement, on y aperçoit une grimace disgracieuse ; on pourrait dire qu'en même temps qu'il rit une armée de démons, de scorpions venimeux envahissent son cœur.

En toutes choses, le Musulman a des lamentations grotesques, des inquiétudes maladives, des vertiges, des malaises, des réticences. Le délire de la défiance et du soupçon l'accompagnent sans cesse ; il vit dans une autophilie absolue, dans une hypertrophie du moi, dans des colères concentrées, tantôt masquées dans une période de réticence, tantôt éclatant au dehors, durant une période d'excitation, par une poussée irrésistible. En un mot, le Mahométan est l'opposite du Parisien catholique, gai, heureux, joyeux, jovial.

6° Systématisation d'idées de cruauté.

Pour expliquer ce délire collectif, il serait préférable de l'expliquer de la manière suivante : le Mahométan est absolument incapable de porter secours à autrui, de soigner un malade, de se dévouer à quelqu'un avec désintéressement, de sauver un naufragé, de se rendre utile à l'humanité. L'Islam ne peut créer ni un saint Vincent de Paul, ni un Abbé de l'Epée, ni une Jeanne d'Arc, ni même un Marquis de Morès, et encore moins un homme soucieux du bonheur d'un peuple.

Toutes les idées du Mahométan sont tournées vers le crime, toutes ses méditations sont fixées pour l'acquisition d'un bien par la corruption. Le Mahométan sait corrompre comme l'Israélite. Mais avant de corrompre, il a soin de se faire une réputation d'honnête homme, loyal, généreux ou prodigue, jusqu'au moment de la mainmise sur le bien convoité.

7° Perversion sexuelle.

L'instinct sexuel des Musulmans en général, est complètement dévié de la ligne normale : la perversion chez eux est purement psychopathique. Le cadre de cet ouvrage ne comporte pas l'étude de ce vaste sujet.

8° Hallucinations auditives.

A raison de la répétition continuelle d'une même idée délirante, l'idée koranique, le sens de l'ouïe joue un rôle prépondérant dans le cerveau mahométan. On peut dire hardiment que tous les Musulmans, sans exception, sont frappés d'hallucinations auditives. Aucun observateur impartial ne saurait contester cette vérité. Ce sont effectivement ces hallucinations, celles de l'ouïe qui sont le plus intimement liées avec

les. conceptions de l'esprit, qui rendent les Musulmans dangereux. Ce sont elles qui, au moment où l'on s'y attend le moins, suggèrent aux fous koraniques, une agression soudaine que rien ne faisait prévoir. Elles peuvent aussi devenir l'origine d'un soulèvement, d'un massacre de Chrétiens, après une longue préméditation. J'étudierai le phénomène dans un autre ouvrage.

9° Folie du doute.
10° Délire d'imprécations.
11° Impulsions délirantes.
12° Explosions collectives.
13° Fureur voluptueuse.
14° Phobies, Sénilité., délire de persécution raisonnant, etc., etc.

Dans chaque Musulman on trouve toutes ces folies à doses plus ou moins considérables. Lorsque telle ou telle folie prend plus d'empire sur les autres folies, l'individu est immédiatement regardé comme enveloppé d'une atmosphère de sainteté. Il devient derviche hurleur ou derviche tourneur, abou, mahdi ou toute autre chose, suivant le mysticisme plus ou moins intense de la localité.

Exemple démonstratif :

A Constantinople, comme dans d'autres grands centres, on rencontre des Mahométans qui parcourent les rues sans le moindre vêtement. Cette folie, ou ce besoin maladif de se dévêtir, qui se présente dans des cas exceptionnels dans les sociétés chrétiennes, y est d'un aspect différent. Le malade agit sous l'empire d'une surexcitation subite, d'une impulsion brusque et parcourt les rues jusqu'à ce qu'il soit arrêté et conduit dans une infirmerie.

Dans le monde mahométan ces espèces de fous restent dévêtus toute la vie ; le délire se constitue chronique et le malade est considéré, vénéré, comme un saint, comme une métempsycose de Mahomet. Les femmes musulmanes rapprochent sur son passage pour lui prendre le membre génital, comme si c'était un fétiche et récitent, au moment de l'attouchement, un verset lubrique du Koran. Ce saint, qui ne possède rien, est bien portant, bien nourri et bien entretenu. Quand il mourra, on lui élèvera un turbé ou un mausolée et des lampes éternelles éclaireront les Folies célestes qui voltigeront autour de son cadavre.

XVI

Il y a plus de derviches dans le monde musulman qu'il n'y a de moines dans le monde chrétien.

Dans le monde chrétien, le moine est voué à un labeur perpétuel, il est bienfaisant et consacré au bonheur de l'humanité ; il est architecte, botaniste, ouvrier sans salaire dans des fabriques ou des

manufactures de son ordre religieux et partout, en toute chose, il contribue à la conservation de l'édifice du Christianisme moral et matériel.

Les derviches de l'Islam se divisent en plusieurs catégories parmi lesquelles on distingue les tourneurs. et les hurleurs. Le derviche, c'est-à-dire le délirant koranique, ne produit durant toute sa vie, en dehors de ses ablutions, aucun travail, il est généralement illettré et paresseux comme une couleuvre. Il a une table copieuse, une demeure salubre, un lit de plumes ; il fume le tabac le plus exquis de l'Orient, il hume à toute heure du véritable café de Moka ; il n'a point de soucis.

J'avais à Constantinople deux amis, deux derviches tourneurs, deux autorités de leur ordre et je peux même ajouter deux crapules de la plus belle espèce. Ce sont eux, je peux le dire, qui m'ont ouvert les yeux sur l'Islam. L'un se lierait au recélage avec une tranquillité d'âme incroyable. Il achetait à vil prix des objets de bijouterie volés par les domestiques hommes et femmes des grandes maisons et les revendait à d'autres musulmans comme des bijoux donnés aux derviches de son ordre. Un jour (en 1879), il fut sur le point d'être arrêté par Bahri-Bey, le chef de la police de Pera, pour avoir acheté moyennant 230 francs des bijoux volés la veille d'une valeur de 8 000 francs environ. Le saint derviche s'empressa de partager avec Bahri-Bey le produit du vol et la plainte fut étouffée. C'est par Bahri-Bey que j'ai fait la connaissance du derviche en question.

Un autre derviche, également tourneur, d'un Téké d'Istamboul, soi-disant monastère, me céda, moyennant la somme de 113 francs, un des chapeaux de son ordre religieux, d'une valeur de 8 à 10 francs, pour l'envoyer à un de mes amis, le baron de Peyrecave, du département du Gers .

C'est à peu près dans cet ordre de moralité que sont tous les derviches tourneurs, les moines les plus vénérés du monde islamique.

XVII

Les derviches hurleurs sont des êtres qu'il faut, pour la préservation des sociétés humaines, détruire par le feu. Pour définir les pratiques religieuses de ces moines, je ne puis mieux les comparer qu'à des panthères que la nature n'a pas douées de cruauté suffisante, et qui s'efforcent, par des pratiques et des cérémonies, à augmenter au centuple leur force, et leur puissance de cruauté. C'est inversement, comme aux Etats-Unis d'Amérique, les constructeurs et les ingénieurs recherchent le moyen d'augmenter la rapidité et la puissance du mouvement des locomotives.

Le derviche hurleur est l'entraînement de l'individu au crime, à la destruction rapide, à l'exécution sanglante la plus impitoyable. C'est l'ascèse diabolique de la théologie, c'est le dilettantisme du meurtre, c'est la perfection du mal, c'est un réservoir psychologique de l'Islam où l'espèce et l'individu vont se

retremper, retrouver les inspirations fondamentales. L'opposite des derviches hurleurs, c'est l'ordre de saint Vincent de Paul dont les sœurs de Charité se consacrent au bien de l'humanité.

Pour que le public français puisse se rendre compte de la composition de cet ordre religieux de l'Islam, je transcris littéralement un fragment de l'admirable travail du savant allemand Görres traduit par M. Charles Sainte-Foi, sur les derviches mahométans.

> « La Mosquée des derviches hurleurs, dit Görres, située dans un coin de la ville, est sale, la ciguë, les ronces et les épines croissent autour ; son intérieur est pauvre, bas étroit, couvert de poussière : tout autour, le long de ses murs pendent des barres de fer, d'énormes boules, des chaînes dont chaque chaînon a une triple pointe, des sabres à deux tranchants, des piques, des fouets, des queues de scorpions et d'autres ustensiles de cette sorte. Les fidèles qui s'y rassemblent s'avancent d'un pas grave comme des pénitents, les plus dignes à la tête, puis ceux qui ont été reçus les derniers, et enfin les novices de tout âge, depuis 7 jusqu'à 30 ans. Ils marchent lentement, sans prononcer une parole, vers un divan devant lequel ils se placent, vis-à-vis de la niche, ayant à leur tête le derviche pacha. La main glacée de la mort semble s'appesantir sur eux, arrêter la pensée et la vie dans leur poitrine, et fixer leurs pieds au sol. Leur corps est amaigri par des jeûnes et la haine qui soulève continuellement leur âme a laissé des traces de leurs ravages dans les rides profondes de leur visage.
>
> Au-dessus de leurs joues molles et pendantes, leurs yeux jettent çà et là un regard terne et froid ; partout l'âme, consumée par un feu intérieur, semble sur le point de briser sa frôle enveloppe. Le dernier pacha ouvre la cérémonie en conviant l'assemblée à la prière. Celle-ci est suivie de la profession de foi : Dieu est Dieu, que rassemblée répète en chœur après lui, avec un enthousiasme toujours plus grand. Le cri : Dieu est grand I Dieu est élevé ! retentit sur leurs lèvres. Un mouvement bizarre de la tête, lent d'abord et solennel, puis rapide et violent, indique les degrés de l'exaltation. L'action devient toujours plus visible ; un sourire maladif contracte les traits ; les yeux se ferment, comme éblouis par l'éclat du soleil ; la respiration s'échappe, plus profonde et plus distincte de la poitrine oppressée ; le corps lutte avec peine contre l'esprit qui veut l'envahir.
>
> Cependant les degrés de l'inspiration diffèrent : moindre chez les vieillards et les enfants, elle est plus puissante chez les adultes ; mais c'est dans le chef de l'assemblée surtout qu'elle atteint son extrême limite. Il ne se possède plus ; il s'agite comme une barque sans gouvernail et sans voile dans la tempête. Des sons sauvages comme le bruit du torrent qui tombe d'une montagne s'échappent de sa bouche et sont répétés ensuite par les disciples. Le rythme perd sa régularité, et est interrompu par des tons faux et aigus ; un gémissement sourd et prolongé suit tout ce vacarme, et meurt peu à peu.
>
> Une pause solennelle survient ; l'hiérophante (?), poussant un cri de triomphe, donne le signal et l'inspiration, bruit avec une nouvelle violence dans les rangs de ces fanatiques. Les yeux du pacha scintillent comme des charbons ardents ; ses lèvres amaigries tremblent dans l'ivresse de la haine ; l'écume coule sur sa barbe. Ses traits prennent de plus en plus l'aspect d'un fantôme effrayant. Semblable à un possédé, tantôt il tourne en cercle ; et pendant que la force et la vie se retirent devant la puissance de l'esprit qui l'envahit, entraînée par un mouvement mécanique, frappe sa poitrine et se relève tour à tour ; des sons interrompus et convulsifs viennent mourir sur ses lèvres, jusqu'à ce qu'il tombe défaillant dans les bras des siens.

> Les derviches s'élancent alors en hurlant, comme poussés par un ressort ; et bientôt leurs turbans gisent déchirés sur le sol. Jeunes et vieux s'agitent comme des insensés dans une effroyable mêlée. Leur chant monstrueux se répète de bouche en bouche ; ils tournent en cercle autour de leur maître, jusqu'à ce qu'ils tombent tous comme morts l'un après l'autre, hurlant encore jusqu'au dernier instant. Quelques-uns cependant se glissent hors de la mosquée, et en reviennent armés d'une barre de fer rougie au feu. Les derviches se réveillent en souriant, et se lèvent comme des géants pour le combat. Un orgueil sauvage respire sur leurs traits. Ils bravent l'épreuve terrible en criant : Allah ! Le pacha se lève, écarte d'une main la foule, et de l'autre saisissant la barre, il la brandit autour de sa tête, et s'avance suivi des autres derviches. Chacun tend la main et s'empare de la première arme qui se présente, sabres, lances, couteaux, tout leur est égal. Bientôt le sang coule, et l'on se croit transporté au temps de Baal. Les enfants frémissent à ce spectacle ; mais bientôt ils sont entraînés par les hommes dans le tourbillon ; et pendant que ceux-ci savent encore, au plus fort de leur fanatisme, modérer la fureur qui les pousse les uns contre les autres, ceux-là, dans leur inexpérience, ne connaissent aucune mesure.
>
> Cette fureur s*éteint peu à peu, après être montée jusqu'au comble. L'enthousiasme se dissipe ; quelques-uns essaient encore de rallumer le feu ; mais il disparaît peu à peu, et à la fin un hurlement atroce annonce que la cérémonie religieuse est achevée ».

Je n'ai rien à retrancher, ni rien à ajouter à cette fidèle esquisse de l'éminent Görres des pratiques religieuses des derviches hurleurs. J'ai assisté à vingt ou à trente séances de ce genre, deux ou trois fois j'ai vu des choses plus horribles encore, et je reconnais là une des perles de la religion de l'Islam.

XVIII

Le Koran ou l'éducation koranique, la culture koranique est la cause principale de l'état mental et moral de tous les Musulmans. C'est une folie particulière, une folie malfaisante, inconnue jusqu'à nos jours, un grand mélange de folies variées, de délires enchevêtrés, masqués d'une apparence de raison. Faute d'une définition pathologique spéciale, je me sers provisoirement d'un terme vésanique consacré : folie raisonnante. Cette folie raisonnante, chez tous les Mahométans, est tantôt sourde, tantôt violente. Elle est sourde lorsque le Musulman s'apprête à faire un récit devant lequel on est frappé de voir l'impuissance et la stérilité du sujet et les conceptions confuses qu'il étale avec un accent grave qui domine l'assistance.

Je n ai jamais pu rencontrer, durant mon séjour dans le monde musulman, un seul homme, parmi l'élite des fonctionnaires de la Sublime Porte et du clergé, qui fut dépourvu de cette niaiserie de conceptions qui caractérise les fous raisonnants. Non seulement ils sont incapables de formuler des idées, mais lorsqu'ils veulent s'attribuer les idées d'autrui, ils les cherchent vainement dans leur mémoire ; ils zig-zaguent d'une anecdote absurde à une parabole grotesque et quand ils flairent chez leur interlocuteur chrétien, un esprit observateur et sagace, ils se réfugient sous le toit du Koran et s'abritent derrière les prophéties de Mahomet lesquelles somment le chrétien de se taire et l'obligent à se résigner à la supériorité intellectuelle du Mahométan.

Une particularité qui écarte le moindre doute sur l'existence de cette folie raisonnante, c'est lorsque le Musulman s'arrête brusquement au milieu de son récit, pour se recueillir ou plus précisément pour écouter une voix qui vibre dans ses oreilles. Sa physionomie prend tout à coup des expressions variées ; on pourrait conclure que son cerveau s'était mis, tout à coup, en communication téléphonique avec un autre Musulman de sa connaissance ou avec le centre cérébral de l'Islam. Le mouvement des yeux, et les étincelles qu'ils projettent, marquent suivant l'espèce du délire, tantôt la tristesse, tantôt la colère. On ne peut mieux le comparer qu'à un chat, auquel on fait poursuivre, au moyen d'une ficelle et en formant le cercle, un bouchon de liège, et qui s'arrête brusquement, hagard, éperdu, sans pouvoir éviter une solution de continuité.

Cette folie est violente lorsqu'elle rend le Mahométan inabordable, intraitable, tyranneau insociable. En toutes choses, il est grognon, injurieux, amer, entremêlant les imprécations aux prières, alliant les brutalités abjectes aux satisfactions sensuelles ; il est comme une sorte de chien tourmenté par les hallucinations auditives, qui aboie sans motif, jour et nuit ; il est comme une bête fauve hurlant contre sa proie qu'elle presse dans ses griffes.

Fort heureusement les Mahométans qui appartiennent à cette dernière folie éprouvent des somnolences continuelles. Ils ne sortent de la mosquée que pour s'endormir et ils ne se réveillent que pour retourner à la mosquée. Comme les serpents, ils vivent de peu et n'ont point de peine à trouver de quoi se sustenter.

L'Islam, en général, est lui-même un délire raisonnant. Il passe d'une phase violente qu'on se plaît à appeler : « période du fanatisme » à une phase de calme, qu'on se plaît, à nommer : « période de civilisation musulmane ». Dans ces perturbations, il fait des ravages effroyables, mais il n'en fait pas moins dans ses jours de calme, lorsqu'il propage son poison par le prosélytisme et force l'homme à rétrograder et à devenir une espèce de bête fauve.

XIX

Le Fatalisme.

Il est impossible d'énumérer tout de qui a été écrit, depuis douze siècles, par tous les savants, littérateurs, théologiens de tous les pays et de toutes les époques, sur le Fatalisme religieux des Musulmans.

Tous, sans exception, ont démontré, expliqué, établi que le fatalisme ou la fatalité mahométane consiste en un ordre religieux, en une prescription religieuse, auxquels tout Musulman est tenu de se conformer, et en vertu desquels il doit s'humilier, se résigner.

Quand le Musulman est frappé cruellement d'un malheur, il faut qu'il répète : Allah Khérim ! ainsi Dieu le veut, et qu'il se résigne, *perinde ac cadaver*, à cet fatale défaite. C'est, croit-on, le fatalisme mahométan.

Cette adorable absurdité des savants et des poètes a trop longtemps vécu, et il est aujourd'hui temps de la balayer scientifiquement. Les lecteurs de cet ouvrage se rendront suffisamment compte pourquoi l'Islam a pu prolonger jusqu'ici son existence, et pourquoi il fait peser sur l'Europe civilisée une telle compression, qu'il la frappe de terreur et de stupeur. Assurément si l'Islam eût existé avant le Christianisme ou dans une autre époque du haut savoir hellénique ou latin, il aurait été étudié, scruté, fouillé, et son mécanisme, son génie de pétrifier, comme une Méduse, les intelligences mobiles et enthousiastes, ses talents de simulation et de dissimulation, son système de cruauté, de perfidie, d'astuce, auraient été percés à jour. C'est un fait démonstratif, souverain, que l'éducation chrétienne, si riche, si variée, si perspicace, dans un ordre de choses, est restée pauvre, aveugle, frappée de cécité sur tout ce qui est relatif aux religions des peuples, à l'ethnologie, aux coutumes des différentes races humaines.

Pour expliquer la Fatalité mahométane ou le Fatalisme musulman, il est indispensable que le lecteur ait une connaissance exacte de la Fatalité chrétienne ou plus généralement de la Fatalité aryenne. Il faut plus, il faut qu'il en possède le sens dans la compréhension des Musulmans et dans celle des Chrétiens.

Les savants orientalistes, laïques et ecclésiastiques, les hommes d'Etat et les diplomates chrétiens, ont attribué aux Musulmans des vertus qu'ils n'ont jamais eues, et à leurs mots des significations que les Musulmans eux-mêmes n'ont jamais soupçonnées. Ainsi ils ont prétendu que le mot Islam signifiait résignation, ce qui serait la caractéristique de l'Islamisme et correspondrait à la magnifique formule de la résignation chrétienne : *Fiat voluntas tua*. Ils ont prétendu que le sentiment fataliste devant le malheur qui accable le Musulman est défini par l'expression *Mektoub* (c'était écrit) ; ils ont prêté à ces déséquilibrés des pensées philosophiques d'Héraclite et de Hegel sur l'Universel devenir ; ils ont associé le principe énergique de résignation chrétienne des pères dominicains, dicté par saint Thomas d'Aquin avec le fatalisme mahométan ; ils ont spéculé, à perte de vue, sur deux termes arabes du Koran, d'une absurdité inouïe : el-Kadha qui veut dire à peu près « Dieu dicte tout » ; et *el-Kadar* « Dieu exécute sur moi le décret » ; ils ont célébré ce même Fatalisme qui « *pousse les Musulmans devant la mort avec une sérénité d'âme admirable* » et les fait précipiter, tête baissée, sur les baïonnettes et le feu de leurs ennemis chrétiens, sous prétexte qu'ils méprisent le danger, que dans le combat, ils ont la certitude absolue de leur bonheur posthume et que leur foi, à l'abri des doutes, suffit à mettre leur conscience à l'abri des angoisses de la dernière heure. Une foule d'apologistes chrétiens se sont épris pour Mahomet d'une admiration qui aurait assurément étonné Mahomet lui-même ; ils ont fait transformer le Messager d'Allah en philanthrope du XIXè siècle et ont fait du Koran un Evangile anticipé. Presque tous se sont attachés à présenter les choses islamiques telles qu'ils aimaient à les voir, et non pas telles qu'elles étaient et telles qu'elles sont.

Non seulement le Fatalisme musulman n'a jamais existé que dans l'imagination, dans les écrits des chrétiens, mais il est impossible qu'un Mahométan puisse concevoir l'idée abstraite du Fatalisme comme il lui est impossible de comprendre un mot abstrait, quel qu'il soit, un mot philosophique ou un mot théologique par exemple : fatalité, prédestination, immatérialité, patrie, amour, liberté de conscience, prescience, omnipotence divine, etc.

Il est vrai que l'Islam possède un almanach de théologiens et de commentateurs, ou plutôt d'acrobates scholastiques qui ont fabriqué des vocables et des concepts ambigus pour interpréter les insanités du Koran, mais tous ces théologiens sont d'origine aryenne : les Boukhari, Abdel-Razzak, Ibn Hanbal, Beydawi, Zama-Khshari, Ell Ghazali, Ebn-Khallikan, Meydani, etc. tous sont persans, khatanites (Arabes d'origine chrétienne), indous, grecs de Damas, omanites, etc. qui avaient été, avant de s'adonner à l'Islamisme, élevés dans les idées philosophiques de l'antique Grèce épicurienne, de l'Ecole d'Alexandrie, des universités persanes.

C'est exactement comme on voit aujourd'hui, un prêtre français catholique, défroqué et déclassé, orateur de talent et écrivain habile, ancien prédicateur de l'Eglise métropolitaine de Paris, le père Hyacinthe, devenu M. Loyson qui prêche, en plein Paris, avec l'impudence d'un vieillard condamné, que l'Islamisme est un Christianisme perfectionné et que les Français, pour retrouver leur religion perdue, doivent passer par le pont de l'Islam. M. Loyson publiera incessamment, sur la demande du Comité Panislamique, de nouveaux Commentaires sur le Koran ; il démontrera que la Justice française a sa source dans la justice islamique et que le Code Napoléon dérive du code koranique. L'Islam s'enrichira d'un théologien de plus et les absurdités du sieur Loyson deviendront la profession de toi des futurs orientalistes.

M. d'Herbelot dans la Bibliothèque orientale résume l'opinion de tous les orientalistes qui établissent que l'élément mystique qui se rencontre dans l'Islam est exclusivement d'importation aryenne. (Cit. de M. de Gastries, *l'Islam*.)

XIX

Il serait oiseux d'expliquer un fatalisme qui n'a existé que dans l'imagination des sophistes religieux chrétiens, de compulser tout le fatras littéraire et de réfuter les considérations philosophiques consacrées à sa défense. Presque tous les savants, poètes et littérateurs chrétiens qui ont voulu, sans doute, faire preuve d'érudition, ont creusé le même trou ; tous ont dit à peu près la même chose ; tous ont cru voir un trésor de religion et ils se sont fait un principe. Ce qui est surprenant, c'est que personne n'ait voulu s'occuper de la Fatalité aryenne, si divinement exprimée par un groupe de marbre antique, aucun d'eux n'a pu sortir du cadre de l'enseignement universitaire dans lequel il s'est formé. Instruit d'après le système de l'instruction moderne, le docte continue à marcher dans la même voie et, lorsqu'il sait développer, dans un langage polychrome et dans un style harmonieux, une vieille erreur, un vieux mensonge, on le prend pour un grand homme et on lui érige des statues.

La Fatalité aryenne ou, si l'on veut, le Fatalisme chrétien est représenté par une image d'une conception profonde, d*un travail d'exécution merveilleux, d'une sagacité philosophique admirable, d'une élévation de sentiments grandiose, d'une idée humanitaire sublime.

Celui qui veut admirer, de ses yeux, cette magnifique idée, n'aurait qu'à se rendre au Musée du Louvre, au Vatican ou bien au Salon de la Paix de la Chambre des Députés et à se placer en face du groupe de Laocoon.

Ce groupe de Laocoon a été expliqué, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, de manières différentes. Les historiens y ont brodé des histoires d'après les histoires déjà brodées de leurs prédécesseurs ; les littérateurs ont construit sur les légendes littéraires des écrivains de toutes les époques, de toutes les compréhensions, de toutes les langues ; les artistes n'ont vu que l'exécution artistique et les philosophes ont disserté à perte de vue en composant de nouvelles légendes au moyen desquelles ils croyaient tout expliquer.

Voilà comment le groupe de Laocoon est resté, depuis environ trois mille ans, une énigme indéchiffrable.

Laocoon est un père du type psychologique aryen pur, représenté dans l'âge de 40 à 45 ans, c'est-à-dire au maximum de la puissance de la raison, de la logique, de la force physique ; il est de plus un roi, représentant la royauté intellectuelle, c'est-à-dire, le degré social le plus élevé d'une société philosophique, d'une société gouvernée par des idées morales.

Il est surpris, avec ses deux enfants, par deux monstrueux serpents.

Son enfant, le plus jeune, c'est-à-dire, l'enfant pour lequel ce père a des sentiments de tendresse infinie ; qu'il aime d'un amour noble, sublime, d'un amour de père de haute raison et de roi, de cet amour supérieur, immense, sans égal, auquel il se consacre avec un religieux et céleste dévouement ; pour la défense, la protection et le salut duquel il se sacrifierait héroïquement, sans la moindre arrière pensée, sans aucune hésitation ; sur lequel reposent ses affections les plus vives et qui est l'expression et l'objet de ses sentiments les plus purs ; cet enfant dis-je, le plus jeune, est à la droite de son père qui le regarde au moment où le serpent lui prend le flanc et le mord au cœur avec férocité. L'enfant encore vivant meurt subitement ; les derniers efforts et les mouvements de ses membres s'arrêtent brusquement, et son corps reste comme suspendu aux anneaux du reptile.

L'autre enfant, plus âgé, qui est à la gauche, crie, appelle son père, s'efforce de se débarrasser des anneaux du serpent qui l'enlace, mais le père ne peut rien, il est lui-même solidement pris et lié par le savoir-faire instinctif d'un animal très adroit dans la lutte et dans la façon de surprendre sa proie ; il en souffre horriblement, il ressent des douleurs morales en comparaison desquelles les douleurs physiques les plus atroces ne sont rien ; cependant il conserve toute sa raison ; toutes ses facultés intellectuelles sont en présence de l'événement malheureux et le dominent ; il a toute la capacité, toute la force, toute

l'énergie humaine pour agir, mais il ne peut rien, il ne peut se mouvoir, il ne peut se servir de ses bras ; et il ne se résigne pas : c'est la Fatalité aryenne, la fatalité intellectuelle et philosophique, la fatalité dans ce qu'elle a de plus aristocratique, de plus douloureux et de plus grand.

La Fatalité musulmane ou le Fatalisme islamique n'a rien de comparable, rien d'approchant.

Pour prévenir les controverses des soi-disant savants qui pourraient se permettre de faire prévaloir les idées excentriques de leurs devanciers, et pour rendre mon travail irréfutable, je crois nécessaire de conduire mes lecteurs à l'endroit où j'ai moi-même fait ces observations et ces études.

Je me trouvais, en 1877-1878, peu avant la fin de la guerre russo-turque, en Bulgarie, non loin de Varna sur la mer Noire, pour rencontrer deux médecins russes, amis de mon père, et faisant partie de l'armée d'occupation, division du général Zimmermann.

A peine avais-je remis au docteur G. mes lettres de recommandation que celui-ci me présenta au colonel du régiment, le baron X. qui s'empressa de me demander si je comprenais le turc et si je pouvais lui servir d'interprète pour interroger quelques prisonniers mahométans.

— Très volontiers, répondis-je, et nous nous dirigeâmes vers un jardin bordé d'un mur au milieu duquel se dressaient deux moulins à vent presque en ruines.

Dans ce jardin étaient parqués environ soixante à soixante-dix prisonniers dont quelques-uns portaient d'insignifiantes blessures. Presque tous étaient accroupis et avaient les yeux fixés sur la terre comme s'ils examinaient un objet entre deux grains de sable.

Ce qui est important à noter; dans cet exemple démonstratif, c'est que ces prisonniers, quoique tous mahométans, étaient d'origine, de race, de dialecte très différents les uns des autres. Il y avait des Tcherkesses de Transcaucasie, des Kurdes d'Anatolie et du Turkestan, des bachi-bouzouks de Caramanie, de Bagdad, de Constantinople même, des Turcs des environs, des Nègres du Maroc et de Mozambique, des Berbères de Tunisie, des Arabes de Bassora, des Afghans, des Mahométans indous, des Arnautes.

Je fus chargé par le colonel russe de demander à ces prisonniers des renseignements sur leur origine, leur régiment, leurs chefs militaires, la provenance des objets de valeur que chacun portait sur lui, et qu'il vendait à vil prix, aux innombrables juifs qui suivaient l'armée russe comme une nuée de vautours ; enfin je dus les questionner sur leurs familles, leurs enfants, leurs biens, leurs noms.

Pas un seul, pas un seul de ces prisonniers mahométans n'a pu répondre à mes questions. Tous ripostaient par des incohérences koraniques indescriptibles et par des imprécations entremêlées de suppliques imbéciles, telles que : « *Sale ghiaour de Moscou !* » « *Porc-chien chrétien !* » « *maudit*

infidèle, donne-moi le couteau pour que je t'égorge, etc. » Tous grognaient, hurlaient, balbutiaient le nom d'Allah ! Allah !, comme des fauves auxquels on aurait arraché les dents et les griffes. Ces monstres impétueux qui égorgeaient, la veille, les femmes et les petits enfants bulgares et arméniens ; ces batailleurs intrépides qui se jetaient, tête baissée, sut les baïonnettes de l'armée russe comme des sangliers en furie ; ces exterminateurs insatiables qui décimaient la population chrétienne des campagnes, tombés aujourd'hui dans des mains solides, et désarmés, étaient devenus, des masses flasques, paralysées, inertes. Tous les ressorts de leur cerveau étaient brisés ; ils regardaient et ne voyaient point ; ils entendaient et n'écoutaient pas ; ils souffraient et ne se plaignaient pas ; ils vivaient et ils étaient morts. — C'est la fatalité musulmane, disait le docteur G., c'est une simulation, c'est un artifice perfide, ajoutait le colonel russe ; c'est un fait inexplicable, murmuraient les sous-officiers ; et les soldats les regardaient avec pitié, sans pouvoir se rendre compte de ce phénomène pathologique.

Deux heures après, le colonel donna, aux officiers, l'ordre de faire transporter, par les prisonniers mahométans, 400 sacs de maïs qui se trouvaient dans un champ, et de les déposer près du presbytère d'une petite église transformée en dépôt de munitions. On les mena tant bien que mal, ces prisonniers géants, comme des ânes, et, à l'exception d'un musulman indien et de deux berbères, nul ne put supporter la charge d'un sac de maïs. Quand les soldats russes mettaient la charge, sur le dos des musulmans, ceux-ci faisaient deux ou trois pas pour la jeter à terre et s y roulaient eux-mêmes comme s'ils étaient ivres.

Exaspérés, les officiers russes se mettaient à les secouer, à les bousculer, à les frapper à coups de botte ou à coups de crosse. Dans le paroxysme de la colère, le colonel ordonna qu'on en fusillât deux, en présence des autres, croyant par cette mesure martiale, qu'il parviendrait à secouer leur apathie et à les décider à faire cet insignifiant travail de portefaix. Rien n'y fit et l'inexplicable paralysie cérébrale de ces prisonniers a, une fois de plus, fortifié la légende du fatalisme et la conviction des militaires, russes, qu'il existait en réalité, une fatalité, que ces Musulmans obéissaient à une prescription religieuse du Koran et qu'ils préféraient plutôt mourir que de désobéir à un ordre émané du Prophète, leur Dieu !

Or, je n'hésite pas à le dire, il n'y a pas plus de fatalisme ou de fatalité dans l'âme ou dans le cerveau du Mahométan, quel qu'il soit, qu'il n'y a de logique dans le cerveau d'un délirant chronique. Mais pour expliquer le phénomène, je me servirai de comparaisons modernes, j'essaierai de démontrer le mécanisme mental par un mécanisme matériel, ce que le public peut le mieux, voir et comprendre le plus rapidement.

L'Islam ou l'Islamisme est un foyer cérébral, un centre nerveux, une puissante pile électrique à laquelle tous les Mahométans sont attachés par un fil, pour parler ainsi ; pile électrique qui les fait mouvoir, agir, parler ; qui leur inspire au même moment, une même idée, un même désir, qui les dirige dans les combats ou dans les exécutions sanglantes ; qui dicte à chacun le langage à tenir, l'acte à accomplir, la passion à satisfaire, le plaisir à prendre, etc.

Le Musulman n'a pas la faculté de raisonner lui-même, de formuler une idée personnelle, d'avoir une opinion, un goût individuel, de préférer une odeur à l'autre, de modifier ses travers, d'éviter un danger parla conception subite d'une idée, de changer son métier etc. Il n'a point l'esprit créateur, ni conservateur dans le sens chrétien ; il n'a pas le moindre soupçon du sentiment de l'affection, de l'amour du cœur dans le sens platonique. Tout ce qu'il peut comprendre et ce qu'il sait faire lui est dicté par le Koran ; il est attaché au Koran et c'est le Koran qui le guide, qui lui donne les impulsions. Par conséquent, tout Mahométan peut être représenté comme une sonnette électrique, plus ou moins volumineuse, qui reçoit l'ordre d'agir, de sonner, par le courant électrique qui lui est communiqué, par le centre cérébral, par le grand foyer de la pile électrique de l'Islam.

Mais lorsqu'une main solide, étrangère à l'Islam, décroche cette sonnette ou quelques sonnettes, c'est-à-dire détache un musulman ou quelques musulmans de la masse totale islamique et leur coupe le fil électrique au moyen duquel les Mahométans communiquent avec la force centrale de l'Islam, ils deviennent ce que devient une sonnette électrique quand le courant électrique est coupé, incapable de produire une sonnerie, incapable d'agir ; elle reste inerte, elle est paralysée.

Plus tard, quand on rendra à l'Islam les prisonniers mahométans ; quand ceux-ci, seront de nouveau en contact avec un corps religieux de leur religion, ils retrouveront immédiatement leur vigueur cérébrale, leur impétuosité, leur férocité et seront tout disposés à se livrer à des exécutions sanglantes de chrétiens, aux horreurs de la cruauté. C'est exactement comme si la sonnette électrique était de nouveau reliée par un fil avec le centre de la force motrice : elle reprend son activité.

Cette puissance de cohésion du monde islamique n'a pas encore été étudiée et les historiens du siècle, notamment l'éminent Hammer, comme les hommes d'Etat d'Europe d'aujourd'hui n'ont pu expliquer certains événements étranges, par exemple, l'explosion subite, sur plusieurs points de la zone géographique de l'Islam, du fanatisme contre les chrétiens ; les explosions révolutionnaires, les soulèvements de différentes masses : tribus, peuplades, brigands enrégimentés, produits sans que ces soulèvements aient été soupçonnés le veille, et éclatant le même jour, à la même heure, on peut même ajouter, à la même minute, et s'arrêtant avec la même instantanéité, comme si on donnait le mot d'ordre, contre la même catégorie de chrétiens [2].

Ce qu'il ne faut pas perdre de vue c'est que le phénomène pathologique ou névropathique que je viens d'exposer est suffisant pour démontrer, d'une manière définitive, que le mal koranique ou le poison koranique n'atteint pas seulement une seule race d'individus, mais toutes les races sans exceptions, tous les hommes qui s'adonnent au Koran, qui s'empoisonnent à cette hystérie koranique. Il faut conclure que le fonctionnement cérébral des Musulmans diffère extraordinairement du fonctionnement cérébral du reste des hommes, et aussi du plus grand nombre des animaux.

---

[2] Lire, *Journal officiel* discours sur les massacres d'Arménie Chambre des Députés, 3 novembre 1896.

XXI

Ces considérations sur le fonctionnement cérébral des Musulmans exigent des développements, mais nous ne pouvons dans cet ouvrage présenter que les plus pressants.

Les prisonniers détachés de la masse islamique et isolés d'elle, avaient perdu, par la distance et l'espace qui les avaient séparés, le timon qui les dirigeait. Ils étaient devenus des épaves à la merci des flots, des locomotives sorties de leurs rails et tombées dans un gouffre rocheux. Cette perte de timon et de direction, ce déraillement se produit dans le cerveau du Mahométan comme si un rideau de fer y tombait brusquement et isolait le mécanisme intellectuel du fonctionnement corporel. Le Musulman est réduit à un homme qui serait privé de la tête. L'individu vit, existe, peut-être les forces physiques prennent des proportions exagérées, mais il est incapable de réagir cérébralement, de protester, de s'évader ; il est accablé par la perturbation cérébrale qui a éclaté dans sa tête, et se résigne, ne pouvant faire autrement, à cet accablement que les philosophes, les poètes et les historiens du monde entier ont confondu avec la Fatalité aryenne, la fatalité philosophique, qui, au lieu d'ébranler la raison, au lieu de la troubler et de la perdre, l'illumine, l'éveille, la dédouble ; car la sagesse et la vigueur stimulent l'intelligence et l'individu gouverné par des idées, produit, en présence du danger, des miracles.

J'ai eu l'occasion d'observer et d'étudier de très près le phénomène qu'on a jusqu'ici appelé le Fatalisme, et que j'appellerai désormais prostration névropathique. Quelles que fussent les circonstances, ses formes, ses variantes, soit sur un seul individu, soit sur plusieurs à la fois, le fond a toujours été le même : la prostration a suivi la nature de l'individu et la nature de l'événement. Mais, là où cette prostration éclate avec des aspects effrayants, là où le psychologue impassible suit son étude avec une sorte de joie, c'est dans la navigation. Le Musulman sur mer est identiquement comme l'hystérique à la Salpêtrière.

A raison de l'éducation koranique si incompatible avec la navigation, le Musulman ne peut essuyer ni bourrasque, ni gros temps, ni tempête. Il perd, instantanément, non pas la raison qu'il n'a point, mais l'instinct même de conservation que l'on constate chez tous les animaux sans exception.

> Si le Gouvernement français désirait détruire l'admirable population maritime de la Bretagne, ou de la Vendée, s'il voulait substituer, dans la flotte française, le marin étranger au marin français, il n'aurait qu'à permettre, sous prétexte de liberté de conscience, dans les principales villes de la côte de l'Atlantique, l'érection de mosquées et y tolérer le prosélytisme islamique. Il pourrait être sûr que dans moins d'un an, la puissance intellectuelle de la marine française serait entièrement anéantie [3].

[3] La presse parisienne ne saurait surveiller trop étroitement les députés des départements des côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique, et les dénoncer comme des traîtres à la patrie française et à la civilisation chrétienne toutes les fois qu'ils deviendraient les instruments, conscients ou inconscients, du prosélytisme sémitique, mahométan ou Israélite, ou qu'ils se laisseraient corrompre par une puissance rivale, l'Allemagne, l'Angleterre ou tout autre.

Le Musulman surpris dans une tempête s'abandonne à la tempête ; il hurle, il crie, il appelle Allah ; mais ses hurlements, ses cris, ses appels sont inconscients ; il reproduit par la simple tension du cerveau les hallucinations auditives qui l'accablent et qui naissent de la situation imprévue. Pris ainsi dans l'étau, entre la perturbation atmosphérique et la perturbation cérébrale, il se précipite dans l'abîme liquide et disparaît. Des savants naïfs ou complaisants avaient attribué ces suicides délirants à des élans de bravoure et d'héroïsme inhérents aux Mahométans.

En général, quand les Mahométans, sur mer, s'éloignent du méridien de la zone géographique de l'Islam, la prostration névropathique se manifeste subitement. Le rideau de fer, comme je l'ai esquissé plus haut, tombe subitement et isole les facultés cérébrales des mouvements du corps. En sortant des limites de l'atmosphère islamique, les Musulmans se détachent du foyer cérébral ; le fil, pour ainsi dire, qui les reliait et les dirigeait, s'est rompu par l'éloignement et la distance, et leur perte est imminente. Je peux citer plusieurs exemples du fait, mais les deux suivants le démontrent avec splendeur.

En 1890, le sultan Abdul-Hamid expédia, pour encourager le prosélytisme islamique au Japon, la frégate musulmane Ertogrul (dont le capitaine, les timoniers, le mécanicien, le médecin étaient chrétiens), pour apporter au Mikado le grand cordon d'Osmanieh. Le vaisseau de guerre a pu arriver, après plusieurs mois, tant bien que mal, à Bombay, l'extrême limite de la zone islamique. De l'Inde jusqu'à Singapour l'Ertogrul fut presque remorqué par un navire de commerce anglais, et aussitôt qu'il fut sorti pour entrer dans les mers de Chine et du Japon, la prostration névropathique frappa tout l'équipage mahométan bien que cet équipage fût de race aryenne (lazes, dalmates, grecs), tandis que les quatre chrétiens, dans ces angoisses terribles, firent des prodiges d'intelligence et réussirent à s'approcher de la rive du Japon, lorsqu'une insignifiante rafale surprit la frégate devenue ingouvernable et l'engloutit corps et biens dans les eaux profondes de la mer du Japon.

En 1895, c'est-à-dire, l'année dernière, le croiseur turc Fouad qui se rendait aux fêtes allemandes de Kiel avait eu, après sa sortie du détroit de Gibraltar et du Maroc, c'est-à-dire, à l'extrême limite de la zone géographique de l'islam, des péripéties continuelles. Le médecin du bord, les timoniers, le mécanicien grecs cherchaient par tous les moyens à persuader le vice-amiral Arif Pacha (d'origine chrétienne), de faire escale à La Palisse ou à Cherbourg et à remonter un peu le moral de l'équipage mahométan. A Brest, les 120 marins, l'élite de la flotte turque, offraient un spectacle stupéfiant ; les brestois croyaient que ces marins faisaient usage de narcotiques, car on les prenait pour des cadavres ambulants. De Brest à Kiel, le croiseur n'a pu aller seul ; il fut accompagné ou plutôt remorqué par d'autres navires. A Kiel la manœuvre du Fouad fut déplorable, et dans le port même de Kiel, ce vaisseau turc manqua de sombrer deux ou trois fois. Il suffit de parcourir les correspondances des journaux de la dernière quinzaine de juin 1895 pour en être édifié. Pour retourner dans les eaux de la Méditerranée, le croiseur Fuad ou Fouad a dû engager des marins Scandinaves.

On s'est plu à attribuer cette défectuosité mentale des marins mahométans à la nostalgie, au fatalisme religieux, à toutes les absurdités inimaginables, oubliant ou ignorant que les causes résident dans la

structure mentale koranique, dans l'éducation, dans le système de Mahomet et du Koran dont les principes ont uniquement pour objet de pousser les Musulmans à massacrer femmes et enfants, à empoisonner leurs frères et leurs voisins pour faire main basse sur leurs biens, finalement à se plaindre comme s'ils étaient à cause de leur religion, les victimes de l'humanité.

Qu'on ne l'oublie pas, encore une fois, le fatalisme mahométan relève moins de la théologie que de la pathologie mentale.

XXII

Il n'a jamais existé une marine turque ou une flotte musulmane composée uniquement de musulmans, de Musulmans d'une génération. La chose est absolument impossible et ne peut jamais se produire.

Les savants orientalistes ne seront pas plus étonnés d'apprendre que jamais une armée turque ou arabe victorieuse ne fut commandée par un mahométan, né de père mahométan, et que jamais elle n'a remporté une victoire sur son ennemi chrétien, si ce n'est lorsque le chef avait à ses côtés des officiers non-mahométans.

La religion mahométane étant une religion essentiellement guerrière, guerrière d'un ordre particulier, pillarde, perfide, astucieuse, exterminatrice, cruelle, délirante, elle attire à elle, comme l'aimant, tous les individus qui ont le penchant destructeur, qui rêvent de piller et de massacrer, de se baigner dans le sang d'autrui et de se vautrer, comme les délirants érotiques, sur toutes les femmes qui se présentent à leur vue. Cette religion a de plus le don extraordinaire de discerner, et l'habileté d'accueillir la canaille étrangère et sait en tirer un immense profit pour sa cause. C'est exactement comme l'israélitisme qui flaire à merveille les individus corruptibles, ceux qui ont le penchant à l'escroquerie, au mensonge, au vol, au libertinage ; comme le Christianisme vrai, attire les individus qui ont le penchant au travail, à la probité, à la défense de l'opprimé, à la protection du faible, à la charité, etc.

Les armées victorieuses de l'Islam ont toujours eu à leur tête des chefs ou des aides intellectuels chrétiens, aussi bien au moyen-âge, qu'à l'époque de Suleiman, aussi bien à la dernière guerre russo-turque, qu'aujourd'hui. Sans les militaires chrétiens, l'armée turque ne serait qu'une année de nomades comme les Touaregs, les Bédouins, les Kurdes, les Katchaks, les Bachi-Bouzouks.

Les historiens de ce siècle n'ont pas négligé le côté biographique des commandants des armées musulmanes, et M. Thiers donne, dans l'expédition française en Egypte, de curieux détails sur la résistance que rencontrait le général Kléber dans ses combats contre les Mamelouks, qui étaient commandés par des officiers français, anglais et italiens. Les armées du Sultan Mahmoud, d'Abdul-Aziz ; les Janissaires même avaient pour chefs des Albanais, des Grecs, dès Maltais, des Hongrois, des Polonais. Plus récemment, quand les écoles militaires d'Europe, les Saint-Cyr et les Polytechnique, les

Woolwich et les Spandau étaient encombrées d'officiers mahométans, les armées de l'Islam, dans les guerres de Crimée et russo-turque, n'étaient commandées que par des officiers exclusivement européens. Il en est de même dans la marine ; le plus brillant amiral turc fut l'anglais Hobart devenu Hobart Pacha.

Je ne parlerai pas d'Omer Pacha, le généralissime de l'armée ottomane en Crimée qui fut hongrois, mais je dirai que Osman Pacha qui porte encore le titre de Ghazi le Victorieux, bien qu'il ait capitulé à Plewna, ne doit sa gloire qu'aux officiers supérieurs hongrois et polonais du général Klapka et du français Olivier Pain qui ont soutenu, par des prodiges d'efforts et d'intelligence, la résistance qu'on connaît.

De même qu'il est impossible à un individu pratiquant le culte de Mahomet de conduire une locomotive, de même il est impossible à un véritable mahométan d'étudier et d'exécuter des opérations compliquées de stratégie ou de mobilisation.

Encore aujourd'hui l'armée de l'Islam, ou plus précisément l'armée du carnage, est réorganisée par les plus grands savants de la science militaire européens, par une vingtaine d'officiers de l'état-major allemand sous la direction du général Von der Goltz, l'auteur de la Nation Armée ; par des généraux anglais comme Woods, par des généraux français comme Le Coq et le commandant Binder, et par un nombre considérable d'officiers de différents grades appartenant à des nations civilisées. Le corps des pompiers avait été créé par le hongrois, comte Sichini et la police est entre les mains d'un français, M. Bonnin.

Il est à peine besoin d'ajouter que l'organisme général de la partie technique, mécanique, approvisionnements, ambulances, munitions, engins, armes, sont de provenance européenne ; aryenne, chrétienne.

Je le répète encore, afin que ce soit bien compris ; l'islam a toujours été et sera toujours ce qu'il est encore aujourd'hui, un monde incapable d'acquérir des connaissances compliquées d'aucune sorte, de s'assimiler un art ou une science quelconque, et d'entreprendre des travaux qui exigeraient de la précision, du calcul, de la probité, de la droiture. L'Europe chrétienne est vraiment trop stupide, trop veule, pour persister, après tant de siècles d'efforts et d'expériences, dans l'idée absurde de vouloir changer l'immuable et de transformer l'intransformable ; de s'obstiner à civiliser des bêtes fauves, indomptables, horribles, de les armer continuellement de pied en cape avec des armes perfectionnées et de leur enseigner l'art de la guerre pour égorger rapidement les chrétiens. Aujourd'hui c'est elle-même qui est menacée par ces fauves qu'elle a armés et elle recule de frayeur.

Mais pourquoi les grands militaires européens ont-ils une sympathie inexplicable, une prédilection particulière pour les soldats mahométans ? Pourquoi s'expatrient-ils, abandonnent-ils leurs foyers qui les ont vus naître pour aller s'engouffrer dans l'Islam, couvrir de honte leur postérité et y mourir sur une terre de crime et d'ingratitude anticipée ?

L'explication est moins difficile qu'on ne se l'imagine ; il suffit d'une observation superficielle pour en découvrir les motifs.

L'Islamisme est un système mental particulier qui a pour principe fondamental la guerre. Non pas la guerre régulière comme nous la comprenons, compliquée, intelligente, mais la guerre animale, la guerre de la bête fauve, du tigre, de la panthère, du loup, de l'hyène. C'est la guerre perfide, pleine de surprises, astucieuse, cruelle, dirigée contre le bétail, contre les animaux paisibles, la gazelle, le mouton, ou la poule ; contre les Arméniens qui ne se défendent pas, contre les femmes en grossesse immobiles qu'ils éventrent et des entrailles desquelles ils détachent le fœtus, contre les petits enfants assoupis dans leur berceau ; contre les sœurs de charité qui se laissent égorger la croix sur les lèvres, contre les prêtres et contre les hommes estropiés et invalides. Ils passent au fil de l'épée les petits enfants des écoles primaires, ils brûlent les hôpitaux chrétiens remplis de malades. Les Musulmans sont d'une bravoure extraordinaire devant le faible et d'une lâcheté inouïe devant le fort. La lâcheté du Mahométan est l'expression vivante de la lâcheté de Mahomet, le Prophète du dieu de l'Islam.

La religion mahométane dresse l'individu à cette guerre, uniforme et invariable, et tous les membres de cette religion, comme les chats pour attraper les souris, ont une égale aptitude à cette guerre particulière. Ainsi le tigre, sans qu'il ait reçu aucune instruction militaire, mais héréditairement et instinctivement, sait que pour abattre un bison par exemple, il faut le surprendre par la crinière, saisir, avec les griffes d'une patte de devant, l'omoplate et porter l'autre patte, sur l'épaule à laquelle s'articule l'os du pied ; puis, avec une patte de derrière, pousser le ventre de l'animal, et de l'autre, former un point d'appui, afin de faire peser sur le corps du bison un poids pour le renverser à terre, et, par un simple mouvement de tête, planter les dents sur l'artère carotide et anéantir sa proie. Tous les tigres de l'Asie ou de l'Afrique, grands ou petits, connaissent, à merveille, cette tactique et l'exécution sanglante du bison, de la gazelle, de la biche, se fait en un clin d'œil, avec la rapidité de l'éclair et avec une précision admirable. La religion, l'instinct du tigre l'a dressé dans ce but, et le fauve ne s'écarte pas de ses principes, de ces règles religieuses ou instinctives. Les officiers chrétiens de l'Europe qui font faire aux Mahométans des manœuvres, éprouvent à regard des soldats de l'Islam des joies inexprimables. Ces officiers font exécuter des mouvements d'attaque, des manœuvres de surprises, des simulacres d'égorgement, d'invasions enveloppantes de petits lieux, avec une simultanéité, une précision, une adresse étonnantes.

Ce sont comme de grandes nuées de pigeons qui décrivent dans les airs d'immenses cercles avec une rapidité, un ensemble, une précision, un alignement admirables. Tous les pigeons ont le même cerveau, tous au même instant font le même mouvement d'aile ; la religion du pigeon, son type psychologique est uniforme, immuable. Le cerveau de tous les Musulmans est pareil comme uniformité. Tous les Musulmans ont la dépendance cérébrale, comme les chrétiens en ont l'indépendance. Tous les Musulmans ont la même idée ; tandis que dix Grecs ont onze idées.

A raison de cette aptitude spéciale des Mahométans pour l'attaque, pour l'offensive, pour la surprise, la simultanéité, la force de cohésion, l'ensemble de l'exécution, les officiers européens n'hésitent pas à proclamer que le Mahométan est le premier soldat du monde. Ils comparent d'ailleurs, la difficulté qu'ils éprouvent à former, en France par exemple, des soldats, avec les paisibles enfants des agriculteurs et des ouvriers que la religion catholique a façonnés au travail, aux arts, aux lettres, à la production du sol, avec cette facilité qu'ils ont à dresser ces bêtes fauves que la religion islamique, l'hérédité, l'instinct ont préparées dans ce but, et, évidemment, ces officiers européens se passionnent pour les derniers et les considèrent comme des militaires incomparables.

Chose curieuse ! ces officiers supérieurs s'imaginent (et ils en sont convaincus), que ce sont eux qui ont dressé les fauves de l'Islam, et que cette cohésion si caractéristique de toutes les races gouvernées par des instincts, cette simultanéité dans l'élan d'égorger et cette précision dans la destruction, sont leur œuvre, et chacun d'eux se considérerait offensé si on lui démontrait qu'il n'a absolument rien dressé et que ce qu'il croit le résultat de ses efforts n'est autre chose qu'une conséquence de la religion koranique et de l'hérédité.

Mais ce que les grands militaires chrétiens au service de l'Islam ignorent grossièrement, c'est que les Musulmans sont absolument impropres à la grande guerre. Autre chose est d'envelopper un village, de massacrer les paysans dans les champs et d'égorger les femmes et les enfants avec la rapidité d'un éclair, autre chose est de livrer une bataille avec un ennemi bien organisé, méthodique, scientifique.

Sur le champ de bataille, le Musulman est exactement le même que dans un navire surpris par la tempête. Il perd totalement sa raison et lorsqu'il est pris dans l'étau névropathique, entre la perturbation de la guerre et la perturbation cérébrale, il se précipite, poussé par une impulsion irrésistible, tête baissée, sur les baïonnettes ennemies, et se fait tuer.

L'histoire guerrière de l'Islam est remplie de pareils faits, et combien de fois n'a-t-on pas vu, dans ces suicides inconscients, des élans de patriotisme et d'héroïsme !

S'il y a une chose dangereuse entre toutes dans un corps d'armée gréco-latin et gallo-romain, c'est d'y tolérer des militaires sémites : mahométans ou Israélites. Ici, un régiment dépourvu de juifs a fait éprouver à l'ennemi des pertes considérables et peut-être l'a-t-il refoulé avec vigueur; là, un autre régiment pourvu de juifs a fait des manœuvres maladroites, s'est jeté imprudemment sur l'ennemi et s'est laissé entamer avec une sorte de résignation maladive.

Les Israélites comme les Musulmans ont presque la même structure cérébrale, la même force de cohésion, les mêmes impulsions délirantes, le même état névropathique. Je dis presque parce que si cette similitude existe dans le fond, elle n'existe pas dans la forme.

L'Islamisme a une parenté étroite avec l'Israélitisme. Ils sont en effet deux frères sémites, deux parasites ; l'un violent, l'autre rusé, et, quoiqu'ils paraissent se haïr et se détester réciproquement, ils ne se font jamais de mal l'un à l'autre.

L'Israélitisme est un Sémitisme, c'est-à-dire un parasite, perfectionné, composé d'une seule race ou plutôt d'une seule espèce, répandu dans l'univers entier, s'acclimatant dans toutes les régions, parlant toutes les langues, se mêlant avec tous les peuples sans craindre de se confondre et de s'absorber, se déguisant avec le costume de toutes les nations, mais formant ensemble une vaste armée, admirablement organisée par la nature, la puissance héréditaire et par la religion hébraïque, avec ses princes, ses généraux, ses officiers, ses émissaires, ses espions, ses soldats : avec ses institutions du vice et de l'immoralité, de la corruption et du mensonge, et ne poursuivant qu'un seul but : la désagrégation des sociétés civilisés et laborieuses, pour les dominer, les exploiter et les détruire.

L'Islamisme est un Sémitisme ou un parasite bâtard. Il se compose de plusieurs races ou de plusieurs espèces très différentes les unes des autres : arabe, turque, mogole, tartare, kurde, persane, hindoue, malaise, nègre, etc., occupant la zone la plus riche et la plus fertile de là terre, absorbant, par la pratique violente, tous les peuples qu'il rencontre sur son passage, ne parlant qu'un seul langage, le dialecte koranique, et jouissant, sans labeur, du bien et du travail du voisin. L'Israélite dans une armée chrétienne est exactement ce qu'il est dans un parlement chrétien, dans un ministère chrétien, dans une maison chrétienne, c'est-à-dire un élément de désagrégation, d'ébranlement moral, de confusion inextricable, un poison fatal pour la saine raison, la prudence et la sagesse. Il en est de même du Musulman. Le contact de celui-ci, est aussi pernicieux que le contact de celui-là et les nations civilisées, pour évoluer dans la sphère de leur type psychologique ne sauraient se préserver de l'haleine sémitique, et plus exclusivement de celle du Juif.

Le mal chez l'Israélite ne se produit pas avec les caractères d'un désordre, comme une dépravation d'instincts meilleurs. Ce n'est pas une volonté qui se pervertit et qui surmonte péniblement la révolte de la conscience. Les Juifs n'ont pas à faire un apprentissage laborieux de la perversité. Ils semblent être venus au monde avec une langue trompeuse et un visage d'airain, comme si, chez eux, le mal était un fait inné, un ordre affreux, une organisation complète où tout s'enchaîne et se coordonne, les impulsions de la pensée, les inclinations de l'âme et l'application de l'esprit. S'il m'était permis de présenter une image métaphorique, j'ajouterais que chez l'Israélite, le mal est intelligent et complet, comme une Minerve sortie toute armée du cerveau de leur dieu.

Race de serpents ! a dit l'Evangile. Qu'on médite ce mot et on verra aisément ce qu'il renferme de choses et d'idées. Comme les serpents, les Israélites sont créés pour le mal ; ils en ont la souplesse insinuante et les sauts dangereux ; comme les serpents, ils sont armés de poisons qui désorganisent ; comme les serpents, ils font de ceux qu'ils mordent des cadavres ; comme les serpents, ils ont l'air de charmer et de fasciner. De même enfin, l'orgueil de l'Israélite quand il se redresse, et sa bassesse,

quand il rampe, rappellent le serpent ; son œil, dans la colère, devient un œil de reptile, hideux et effrayant, et sa voix fait entendre des sifflements horribles.

Ah ! si la France moins oublieuse de son passé s'était douté de la profonde haine que le Judaïsme lui portait, si elle n'avait pas cru que la Révolution de 1789, avait, comme une ère nouvelle, effacé jusqu'aux bases de son histoire, si elle ne s'était pas abandonnée à un rêve de réconciliation et de fraternité universelles et n'avait pas prêté aux formules révolutionnaires le pouvoir de changer l'immuable, de transformer le Juif et d'en faire l'agent et, pour ainsi dire, le pilote de la civilisation, aurait-elle offert à l'invasion juive une proie si facile ? Aurait-elle vu de monstrueuses fortunes juives s'édifier par le mensonge et la fraude ? Son gouvernement serait-il lâchement tombé sous des influences pernicieuses et aurait-il fallu subir ce débordement de honte, auquel, dans les annales du monde, rien ne peut se comparer ? La France serait un pays déchu si elle ne possédait des forces extraordinaires que l'immensité même du mal et la grandeur du péril font apparaître et si, en face du Sémitisme, son éternel ennemi, elle ne savait pas prendre conscience de son génie et retrouver sa vraie direction.

XXIII

Comment combattre victorieusement les Sémites ?

Les Sémites israélites doivent être combattus au moyen d'une stratégie intellectuelle. Les Sémites mahométans doivent être combattus au moyen d'une stratégie matérielle. Avec les premiers, la guerre est intellectuelle, avec les seconds, elle est matérielle. Mais la tactique de l'une et de l'autre guerre est presque la même. Je ne m'occuperai dans cet ouvrage que de la stratégie matérielle.

A raison de leur état mental : leurs lacunes névropathiques, leur cohésion animale, leurs hallucinations auditives, la perturbation cérébrale qui leur fait pousser des cris effrayants qu'on appelle complaisamment des cris de guerre ; à raison de leurs impulsions délirantes ; enfin à raison de toutes leurs défectuosités mentales et physiques, les Mahométans doivent être attaqués et battus suivant une tactique appropriée à leurs lacunes.

Une masse de combattants mahométans ne doit jamais être attaquée, par une armée chrétienne, d'un seul côté. Le général ou commandant de l'armée chrétienne doit s'arranger de façon à diriger l'attaque contre les Musulmans, sur plusieurs points simultanément, au moins sur trois points. S'il ne le peut, il faut qu'il évite la bataille ; en tous cas, il faut chercher à réaliser ce plan.

Quelle que soit alors la supériorité numérique de la masse mahométane et quelle que soit l'infériorité numérique de l'armée chrétienne, celle-ci est sûre de la victoire. Cette tactique dont aucun militaire chrétien ne doit se départir, exige quelques explications.

Le Musulman n'a pas la faculté de déplacer son intelligence et il n'existe aucun chef mahométan capable de diriger une opération compliquée. Cela est absolument impossible. La division des forces produite simultanément, dans le camp de l'Islam, amène fatalement le désordre le plus complet.

Pendant le combat, les Musulmans ne peuvent ni se ralentir, ni s'abriter, ni manœuvrer intelligemment, ni éviter un obstacle, ni découvrir une issue pour s'enfuir; ils ressemblent aux sangliers en fureur, à des tigres blessés ; en un mot ils ne s'appartiennent plus. Je ne puis mieux les caractériser qu'en les comparant à des locomotives lancées à toute vapeur et sans conducteur, jetées sur le front de l'ennemi. La stratégie chrétienne doit opposer à cette charge de locomotives humaines, de blocs humains infranchissables, des rochers inébranlables et, en même temps, provoquer, chez les Musulmans, la perturbation cérébrale. La défaite de la masse islamique est absolument certaine.

Mais après la victoire, l'armée chrétienne ne doit jamais s'apitoyer, ne doit jamais se laisser attendrir par la simulation de pitié des prisonniers mahométans. En règle générale, il faut diminuer le nombre de prisonniers tombés dans ses mains, ne conserver que les moins capables de reprendre les armes et les contraindre à exécuter quelque travail extrêmement dur. Si par malheur, les Musulmans discernent chez les militaires chrétiens, des cœurs sensibles et tendres, ils ne manqueront pas de les surprendre dans un piège perfide. Les militaires chrétiens, doivent, à toute minute, se montrer d'une extrême sévérité ; c'est à cette condition seulement que les Sémites, musulmans ou israélites, obéiront ponctuellement à leurs maîtres.

XXIV

L'Osmanisme.

L'Islamisme, c'est-à-dire la religion des Mahométans, n'aurait jamais pu dominer le monde, il n'aurait jamais pu subsister, s'il ne s'appuyait sur un système politique quelconque approprié à son type psychologique. Aucune religion sur la terre ne peut se passer de politique, c'est-à-dire de système pour gouverner tel ou tel peuple, de même aucune vraie politique ne peut se passer de religion.

Quand une religion établie perd, soit par l'oppression étrangère, soit par les erreurs dogmatiques de ses sophistes, son système politique, elle se désagrège et disparaît, de même quand une politique se sépare de sa religion et la persécute, elle peut être sûre de marcher plus ou moins vite à sa perte infaillible.

Une grande politique ne peut exercer une influence salutaire que lorsqu'elle protège, sa religion, parce que la religion ne peut se passer du secours de la politique [4]. Celle-ci s'agrandit, triomphe, commande.

[4] La politique se rattache à la force qui lie les peuples matériellement et par le dehors, la religion est la force qui les enchaîne spirituellement et par la conscience. (Le père Didon : Jésus-Christ ch. I, p. 6).

Non seulement un Etat politique doit protéger sa religion dans le domaine de son territoire, mais il faut qu'il étende cette protection aux extrémités du monde. On peut alors dire que le gouvernement de cet Etat a le sens politique, que ses gouvernants sont réellement des hommes politiques, qu'ils savent faire appel au génie politique de la nation, qu'ils savent discerner les grands diplomates et les grands ministres, et cet Etat ne tarde pas à devenir puissant et redoutable.

L'Islamisme, effectivement, s'appuie sur l'Osmanisme, c'est-à-dire, sur le système politique représenté par les Turcs, dont le Sultan de Constantinople est le chef suprême.

Ce système politique a été institué par le sultan Osman ou Othman (en français), en 1300, c'est-à-dire, six cent soixante-dix ans après l'irruption de la religion, pardon, de la folie islamique.

Comment ce système politique s'est-il constitué ? Pour l'expliquer d'une manière claire et précise, il serait nécessaire de rechercher psychologiquement le déroulement de l'islamisme depuis le jour de son éclosion.

L'islamisme ou plutôt la folie contagieuse de Mahomet n'avait, en 624, pour soutenir le combat de Bader, que 314 défenseurs seulement ; et, quelques années après, cette folie dominait une portion considérable de l'Arabie, où se disputaient une foule de religions contradictoires, aryennes aussi bien que sémitiques : le Christianisme en formation, le Judaïsme en voie de réaction, le Paganisme idéal et le Paganisme matériel, le Mazdéïsme, le Sabéïsme, le Polythéisme artistique de la Grèce athénienne et le Polythéisme bestial de l'Orient : le culte de Jeanne d'Arc et le culte de la Belle Fatma, l'Epicurisme, l'arianisme et différentes autres sectes comme aujourd'hui l'Armée du Salut, l'Anticléricalisme, les Méthodistes, etc., se disputent le champ des croyances religieuses.

> L'influence des aliénés sur les masses n*est point contestée. Les épidémies de folie religieuse, de « religion hystérique » de « démonolâtrie » qui ont sévi à certaines époques, sont là pour l'attester. C'est là, en quelque sorte, la folie épidémique, qu'il faut distinguer de la folie contagieuse. Lasègue et Falret ont démontré l'action que pouvait exercer un esprit malade sur un esprit sain, dans l'intimité de la vie privée ; mais la science a marché, les observations se sont multipliées, et le cadre tracé par les premiers auteurs est devenu trop étroit. Toutefois, la notion primitive est absolument vraie ; la folie se gagne, la folie peut être communiquée par le frottement continuel, par le contact qui se produit dans l'intimité. (B, Ball, professeur à la faculté de Médecine à Paris, leçon faite à l'Asile Sainte- Anne) .

La horde koranique en délire, dirigée par Mahomet lui-même, s'abattait, comme une nuée de monstres ailés, sur les populations des villages et des petites villes, qu'elle sommait de s'enrôler sous son étendard, après les avoir dépouillées ; elle augmentait ainsi, d'une façon effrayante, le contingent de l'armée de l'Islam. C'est là la première pierre de fondation de l'islamisme, et c'est par cet unique moyen qu'il marcha à pas de géant à la conquête du monde. La Mort et la Dévastation formaient son brillant cortège.

Quand l'Islam se jetait dans une ville sans défense, il la saccageait de fond en comble ; il faisait main-basse sur tous les biens et sur tous les approvisionnements ; il détruisait les habitations, les églises, les monuments, les statues, les monastères, les abris des ascètes, les écoles, les vignes, le bétail, les porcs ; il brûlait les livres, il empoisonnait les eaux, il engorgeait les puits et les citernes de cadavres ; il contraignait la population mâle à se convertir immédiatement à l'islamisme ; il éventrait les femmes, il massacrait les enfants et les vieillards ; et, quand tout était dévasté, amoncelé de ruines ; quand la peste et la famine commençaient à apparaître, le fou Mahomet ou l'Islam abandonnait ses chefs-d'œuvre et s'abattait successivement sur toutes les villes et les villages des régions voisines. Ainsi d'étape en étape, le fléau de Mahomet et du Koran s'étendit jusqu'à Damas et jusqu'aux côtes de la Syrie, en bouleversant tout sur son passage et en décimant les laborieuses populations chrétiennes de l'Orient et de la Grèce.

Ce fléau effroyable de l'Islam était, dès le premier jour de sa formation, dirigé par un chef qui s'attribuait le titre d'héritier direct du Prophète. Ce chef, il est à peine besoin de l'expliquer, était l'incarnation de Mahomet, l'expression vivante de l'Islam, c'est-à-dire, un être horrible, si le mot horrible peut jamais, dans la langue française, exprimer la réalité hideuse de l'idée.

Non ! il n'existe pas, dans notre dictionnaire, de mot pour définir cette puissance du mal, cette action dévastatrice ; et l'Académie enrichirait la langue en employant le mot Islam pour désigner un fléau effroyable, comme elle fit du nom du chef mahométan de la secte *Sissan*, le mot *assassin*, meurtrier.

En 640, l'islam se jette sur la riche contrée de l'Egypte, le joyau de la civilisation grecque, qui formait le centre d'attraction du Christianisme, et le magnifique Delta du Nil : villes, villages, temples, monolythes, obélisques de Luqsor, tout est ravagé dans un débordement de délire. Les pyramides même avaient été entamées et elles seraient déjà rasées si, à cette époque, l'atroce Omar, eut connu la fabrication de la mélinite et de la dynamite.

Omar, le conquérant de l'Egypte, le fondateur de la dynastie des Ommiades, toujours insatiable dans le crime, après avoir tout détruit, et brûlé la riche Bibliothèque de l'Ecole d' Alexandrie [5] et tout ouvrage écrit en langue grecque ou traduit du grec ; après avoir fait convertir violemment la jeune population égyptienne à l'Islamisme, consolida définitivement l'Islam et en forma l'élément destructeur contre lequel l'Humanité eut désormais à se défendre [6].

---

[5] Son lieutenant, lui ayant proposé de conserver ces trésors de l'esprit humain, Omar lui répondit par ce terrible dilemme : « ***ou les livres dont tu me parles sont conformes au Koran, et alors ils deviennent inutiles ; ou ils sont contraires au Koran et alors ils sont dangereux, donc il faut les brûler.*** » (Dict. Larousse).

[6] « *Entré dans le Céleste Empire, l'islamisme parviendra peu à peu, et les musulmans chinois n'en doutent pas, à se substituer au lieu et place de la doctrine de Çakia-Mouni. Cette question est de la plus haute importance ; en effet, si jamais pareil événement venait à se réaliser, si la Chine, qui renferme au moins le tiers de la race humaine, venait à se convertir au mahométisme, tous les rapports politiques du Vieux-Monde se trouveraient considérablement modifiés. La religion de Mahomet s'étendant de Gibraltar à l'Océan pacifique pourrait de nouveau menacer le Christianisme ; en outre l'activité pacifique du peuple chinois, activité si profitable à tous les autres peuples, étant surexcitée par un fanatisme énergique, pourrait peser comme un joug sur les autres nations.* »
(Vasilief, cité par Dabry de Thiersant dans son ouvrage : le Mahométisme en Chine et dans le Turkestan oriental, Paris, 1878, 2 vol. in-8è). Voir : Islam, par Comte Henry de Castries, Paris 1896.
« *En Chine les hœy-hœy (nom des Musulmans chinois) sont 20 millions et forment dans l'empire du Milieu une caste prépondérante* » (p. 184). Lire chap. VI Sur l'Expansion de l'Islam et les dangers que menace à l'Europe la folie mahométane.

L'Islam, en ravageant ainsi,, de contrée en contrée, toute l'Afrique septentrionale, pénétra en Espagne où, malgré les effroyables conversions qu'il fit, il rencontra, pour la première fois, notamment dans les montagnes des Asturies, une résistance opiniâtre. Les khalifes Ommiades comprirent que la configuration géographique de l'Ibérie ne se prêtait guère à la soumission totale du peuple espagnol et appelèrent à la rescousse les Juifs qui y inaugurèrent une politique, sans exemple dans les annales de l'histoire antérieure du monde. Ils réussirent d'une part à y créer un puissant parti politique, le parti des Abassides, pour diviser ce pouvoir et y régner ; et d'autre part, ces Juifs, devenus le trait d'union entre les chrétiens espagnols et les conquérants arabes y jouèrent un rôle considérable.

Les Espagnols devenus violemment musulmans, obligés de renoncer à leur propre nom et de s'affubler d'un nom islamique, les Espagnols dis-je, artistes, prêtres, savants, hommes de sciences, architectes, ingénieurs, médecins, industriels, cultivateurs, pour avoir la vie sauve, accouraient chez les Juifs, les intermédiaires du pouvoir, et leur offraient leur savoir acquis dans le christianisme, et ces Juifs, qui, comme on le sait, savent tirer d'un homme en détresse, un profit considérable, ont pris, ces chrétiens sous leur soi-disante protection et ceux-ci se laissèrent exploiter comme aujourd'hui se laissent exploiter, malgré la Justice, la Liberté, l'Egalité, une foule de Français et de Chrétiens, intelligents, savants, laborieux, inventeurs.

Inventions, investigations littéraires, œuvres d'art, études scientifiques, traductions historiques et travestissements de l'histoire, mémoires, projets de constructions, tout le travail intellectuel des chrétiens d'Espagne tombait, comme une pluie d'or, dans les mains des Juifs, qui, avec le tempérament de grandes entreprises qui les caractérise, se les appropriaient et se les attribuaient, en gardant, bien entendu, tous les bénéfices.

Lorsque les Khalifes Abassides, c'est-à-dire le parti opportuniste de l'Espagne de cette époque, regorgèrent de richesses accumulées par le pillage universel de l'Espagne, ils voulurent, dans le faste, le luxe et les plaisirs, imiter les grands juifs, et ceux-ci connaissant l'art de tirer du vice un immense profit, les engagèrent à faire construire, par les artistes chrétiens devenus Musulmans, des monuments comme ceux de l'Alhambra : ils allégeaient ainsi avec ces travaux, les trésors des khalifes, si bien que en très peu de temps, principalement à Tolède, à Grenade, à Cordou, sous les règnes des rois Habbous, Badis, Haroun-al-Raschid, Abdérame III, Almanzor, ces mêmes Juifs devinrent, par l'accumulation scandaleuse de la richesse et du pouvoir, les maîtres des Musulmans et des chrétiens d'Espagne, et y constituèrent, comme ils l'ont fait aujourd'hui en France, un Etat dans l'Etat.

Les historiens borgnes ont vu dans cet odieux système de l'exploitation d'un peuple entier, dans ce système qui dépravait les intelligences et réduisait les chrétiens à l'état de bête de somme, une renaissance de civilisation, une résurrection des Arts et des Sciences et ont eu l'audace d'intituler leurs livres qui encombrent les bibliothèques : *Civilisation arabe en Espagne !*

Je ne sais vraiment s'il y a quelque chose de plus monstrueux dans la pensée humaine que d'attribuer aux déséquilibres arabes de l'Islam, la découverte et l'application de l'alambic et des irrigations.

La conquête foudroyante de l'Espagne par l'islam et la conversion forcée des chrétiens à la religion de Mahomet, ont eu pour effet de détruire tous les appareils appartenant aux Espagnols pour la préparation ou pour la fabrication des vins. Le vin était, sur toute la zone géographique de l'islam, sévèrement proscrit. Il en était résulté, par l'immense surproduction de raisins, (une des richesses de l'Espagne), un produit naturel sans utilité, et les chrétiens, vignerons, propriétaires de terroirs, savants, s'attachèrent à trouver un moyen de détourner cette proscription odieuse du Koran, pour utiliser ce riche produit, et d'efforts en efforts, de recherches en recherches, ils parvinrent à inventer cet appareil de distillation, auquel ils ont donné le nom arabe de el ou al-ambic pour flatter l'amour-propre des fauves mahométans et exploiter sans trop de danger pour leur vie, leurs vignes et leurs crus.

Je prie le lecteur de m'épargner de lui expliquer ce que sont les irrigations en Espagne qu'on attribue stupidement aux Musulmans, qui n'ont absolument rien inventé, rien, pas même ce qu'ils pratiquent avec plus de dextérité : le carnage.

C'est identiquement comme si l'on disait aujourd'hui en France, que les Juifs qui possèdent, à la faveur de la corruption et de la fraude, tous les capitaux français, et qui sont les commanditaires de toutes les grandes entreprises, sont les véritables instruments de la civilisation moderne de la France. Les historiens futurs pourraient, sans inconvénient, appeler le XIXè siècle : *Période de la Civilisation juive en France* et *Paris la Ville des Juifs.*

Ils pourraient attribuer aux escrocs israélites les inventions de la vapeur, de la télégraphie, de l'électricité, du téléphone, des voies ferrées, de l'aérostat, de la mécanique ; l'Exposition universelle, le percement de Suez et du Panama, la tour Eiffel, etc., enfin, ils pourraient démontrer que s'il n'y avait pas en France, des Juifs, la civilisation n'aurait fait aucun progrès ; on serait plongé dans les ténèbres du moyen-âge.

Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'il existe des Espagnols chrétiens, studieux, instruits comme M. de Alzubialde, rédacteur de l'El Imparcial qui regrettent, pour leurs pays, la domination musulmane, comme il existe des Français qui considèrent la crapule israélite comme le Soleil de l'Humanité.

Et cette nation espagnole, cet héroïque peuple chrétien, au lieu de se réveiller de cette apathie abjecte dans laquelle il se complaît, au lieu de se redresser comme un géant et de se jeter sur le Maroc comme la foudre, et de christianiser par la force les mahométans marocains comme ils avaient autrefois islamisé les chrétiens espagnols, cette nation, dis-je, s'épuise dans les spectacles ignobles de la tauromachie, elle attend que l'Afrique musulmane l'ait envahie de nouveau, pour la violer, la piller, la déchristianiser et la détruire.

XXV

Jusqu'en 851 de l'ère chrétienne, l'islam n'avait point de politique, c'est-à-dire, n'avait point de système pour gouverner les peuples qu'il avait envahis, soumis, convertis, et par conséquent il ne pouvait rien conserver, rien entretenir ; car, dès que les produits du pillage menaçaient d'être entièrement consommés et la population productive totalement détruite, l'Islam se voyait lui-même exposé à la famine et à la mort, et obligé de s'enfuir pour s'abattre sur une autre région chrétienne ou iranienne, cultivée et riche. Aussi il aurait tout détruit, sur la surface de la terre, si Charles Martel n'eût arrêté le fléau.

Sous la dynastie des Ommiades, les conversions devinrent si nombreuses que les Khalifes, loin de les encourager, les virent avec déplaisir à cause du préjudice sérieux qu'elles causaient aux finances de l'Islam. Sous le Khalifat de Moawia, le rendement de l'impôt d'Egypte fut inférieur de moitié à ce qu'il avait été quelques années auparavant sous le khalifat d'Othman, et cette diminution de recettes n'était attribuable qu'à la conversion des chrétiens coptes survenue dans l'intervalle [7]. D'autres Khalifes, pour entraver les conversions, n'accordèrent pas aux nouveaux Musulmans l'exemption de la capitation.

Les coptes, Egyptiens chrétiens d'aujourd'hui, ont été tout simplement épargnés pour subvenir à l'entretien de l'Islam conquérant, parasite violent. Les historiens et les philosophes du XIXè siècle ont célébré cette façon d'exploiter la population laborieuse et l'ont appelée : tolérance RELIGIEUSE DES MUSULMANS !

L'invasion arabe, dit le comte de Castries fut très pacifique, et il le démontre en ces termes :

> « Les peuples rencontrés par les armes musulmanes étaient mis dans la triple alternative ou de se convertir au Koran, ou de garder leur religion en payant un tribut, ou de s'en remettre au sort des armes. »

Ou bien le comte de Castries fait cette démonstration sous la forme ironique ou bien le mot pacifique s'est échappé de sa plume sans qu'il s'en doute, parce qu'il appuie son exposé en citant les commentaires de el-Khardie qui disent « *Le peuple chrétien doit évacuer le territoire conquis par les croyants dans un délai de trois jours à partir de la sommation qui lui en est faite, ou embrasser l'Islamisme sous peine de mort.* »

Le comte de Castries fait mieux, il cite les instructions données par le Khalife Abou Bekhr à Khialed lorsqu'il l'envoya conquérir la Syrie, et parmi lesquelles il y a celle-ci : « *Lorsque Allah aura livré, la population chrétienne de la Syrie, en ta main, tu frapperas tout ce qui est en elle du sexe masculin, du tranchant du glaive.* » Ch. XX I0, — 13.

[7] Voir l'ouvrage du Comte Henry de Castries. *L'Islam*, ch. II, page 83.

Khaled, en effet, exécuta fidèlement les instructions pacifiques données par le Saint de l'Islam et il n'est pas resté, après son exploit, beaucoup de chrétiens en Syrie.

Le lieutenant Haïan, qui était d'origine sémito-aryenne, et qui commandait l'armée islamique en Egypte, sous Omar II, crut prudent d'écrire à son maître : « *Si tout continue à aller, en Egypte, comme maintenant, les Chrétiens sans exception se feront Musulmans, et l'Islam perdra les revenus destinés à son entretien.* »

Omar dépêcha vers lui un commissaire spécial avec les instructions suivantes : « Tu frapperas Haïan, de trente coups de fouet sur la tête, pour le punir des paroles qu'il a prononcées ; tu lui diras d'exempter de la citation tout homme qui se fait Musulman. Je serais bien heureux, d'ailleurs, si les chrétiens se faisaient tous Musulmans [8]. »

XXVI

Le nombre considérable d'Aryens, de Chrétiens, de Persans, de Slaves, qui subissaient l'islamisation et qui prenaient une part active dans le mouvement envahissant d'une région de l'Asie Mineure ou de l'Asie Centrale, apportaient à l'islam, avant qu'ils fussent complètement absorbés par le Koran, avant qu'ils fussent absolument déséquilibrés, empoisonnés par la folie islamique, un peu de leur intelligence héréditaire, de leur logique, de leur esprit philosophique, de leur sens conservateur, et préparaient, petit à petit, le programme politique de gouvernement que le sultan Osman accepta et mit en vigueur, et que la Turquie actuelle continue sous le nom de système Osmanique, ou ottoman, de politique ottomane, de Porte ottomane, de diplomatie ottomane, de tactique du sultan des Ottomans, d'empire ottoman, etc.

Ce système politique consiste à ne pas détruire ni islamiser toute la population chrétienne et productive d'une contrée conquise, afin que le monde islamique, dépourvu de la faculté de produire un travail quelconque pour subvenir à son existence, puisse vivre et exister au dépens de celle-ci, mais sans lui permettre toutefois de secouer le joug ni de se développer au-delà des limites où elle pourrait porter préjudice à l'Islam.

Osman, Mahomet II, Suléiman, Akhmet, Mahmoud, Medjid, Abdul-Aziz, Abdul-Hamid, ont suivi, à la lettre, cette politique qui n'aurait jamais pu être appliquée, si l'Islam n'en avait pas confié la direction aux chrétiens grecs, arméniens, roumains, allemands, français, etc.

Lorsque l'Islam dessina sa conquête en un immense croissant dont une extrémité atteignait, par l'Espagne et la France, jusqu'à Poitiers, et l'autre par l'Asie Mineure et Byzance, jusqu'aux Balkans et aux plaines de la Pologne et de l'Autriche ; lorsqu'il rencontra pour la première fois des obstacles infranchissables et sentit les coups vigoureux qui le refoulaient et que lui portaient, d'une part l'année

[8] (1) Ibn Neqqack, traduit par Belin Journal asiatique, 3è série T. XI. L'Islam, page 81.

française de Charles Martel et de l'autre part, les héros slaves de la Pologne et de la Hongrie, il s'arrêta, et les hommes qui dirigeaient le fléau koranique, commencèrent à s'inquiéter. Ils s'efforcèrent, pour éviter la famine qui les menaçait, de conserver les laborieuses populations chrétiennes. Mais, pour obtenir ce résultat, il était indispensable de tolérer la religion, les églises, les biens de ces chrétiens, et c'est ce qu'ils firent.

Mais l'Islam, tout à coup, pénétra dans le cœur de l'Asie et, après avoir enveloppé dans l'islamisation la Perse iranienne, le Caucase, la Russie jusqu'à Moscou, le Tourkestan, le Boukhara, l'Afghanistan, la Chine, l'Inde et presque toute la région touranienne et tatare, il trouva, dans sa course vertigineuse, un auxiliaire inestimable, comme s'il fut un frère, et, de plus, doué d'un sens dominateur extraordinaire : le peuple tourkoman, ou turc, ou tatare, qui lui rendit de très grands services. Ce peuple turc devenu immédiatement mahométan et de plus fanatique, et aidé des qualités naturelles qui le caractérisent, perfectionna l'Islamisme dans la façon de subjuguer, d'exploiter, de disposer à sa guise les masses chrétiennes ; prit dès lors, la direction des affaires, et grâce à lui, l'islam a pu prolonger son existence jusqu'à nos jours et traiter d'égal à égal, avec les plus grandes puissances de la civilisation européenne, asiatique et américaine.

XXVII

La conquête de la Perse, de la région iranienne, du centre de l'Asie, de l'Afghanistan, du Bélouchistan, du Lahore, de l'Inde n'aurait pu s'accomplir, par l'armée de l'Islam, avec la rapidité qu'on connaît, si celui-ci n'eût pas été secondé par des auxiliaires d'une valeur guerrière de premier ordre, tels que les Tatares, Mogols, Turcomans, Tekkes, Akhals, Yamouths, Euzbeks, Kalmouks, Kiptchacks, Khokhadiens, Tadjiks, tous guerriers par excellence et parasites terribles, ne vivant que de pillage, de vols, de meurtres, exploitant, comme des tigres dans une forêt vierge, les laborieuses et productives populations iraniennes, c'est-à-dire aryennes, et qui entrèrent sans hésitation, dans le giron de l'Islamisme, dans cette religion la plus appropriée à leur mode d'oppression et de carnage. Aussi, la Perse, avec toute la race iranienne, les aryens Afghans et Hindous tombèrent, de gré ou de force, sous le joug absolu de la folie de Mahomet.

Cette immixtion de l'Islam sémito-arabe à l'Islam tourano-mogol, cette fusion, cette cohésion de différents peuples parasites, formant un ensemble, pour ainsi dire national, provoquèrent l'éclosion de génies dévastateurs, tels que Genkgis-Khan, Tamerlan, Nadir, qui s'abattirent comme des fléaux de l'enfer, dans le cœur de l'Asie jusque dans l'Inde et en Europe et qui non seulement, broyèrent tout sur leur passage, mais encore s'attachèrent à empoisonner le cerveau de ces peuples conquis par la conversion forcée à l'Islam.

Quelques-uns d'entre eux débordèrent l'Asie Mineure et se substituèrent définitivement à l'islam arabe, par la bataille d'Ancyre, où le sultan Bajazet tomba prisonnier dans les mains de Tamerlan.

Dès ce moment l'Islam multiplia au centuple son insatiable férocité, et des rives du Gange jusqu'aux sources du Danube, de Moscou jusqu'à l'extrémité de la péninsule arabique ; l'Egypte, la Grèce, la Macédoine, Byzance, l'Albanie, la Bulgarie, la Pologne, la Moravie, la Silésie, la Hongrie, tout fut bouleversé par l'effroyable folie de l'Islam tourano-Inogol.

Ces divers conquérants, ces hordes mahométanes dévastatrices : tatares, turcomans, akhals, tekkes, tadjiks, yamouths, etc, étaient désignés par les peuples terrorisés, sous un seul nom : turki ou turk, synonyme de bêtes fauves, de fléau, de démons, d'anarchistes, de peste noire, de mort; et, on ne sait quel historien aimable ou poète spirituel leur attribua, par euphémisme, une origine céleste, et en fit des descendants de l'Altaï, c'est-à-dire de la Montagne d'Or.

En Europe, l'Islamisme, en subjuguant les Albanais, peuple guerrier par excellence, du type aryen [9], et qui est doué à un très haut degré du sens du commandement et de la politique, s'est enrichi d'un élément de gouvernement de premier chef. En même temps les sophistes grecs de l'empire d'Orient en suggérant au sultan Osman un programme politique, qui fut presque immédiatement mis en vigueur, ont fait le type du gouvernement osmanique ou ottoman qui régit l'empire turc d'aujourd'hui.

Avant d'esquisser la psychologie du gouvernement osmanique ou ottoman, je prie le lecteur de me permettre de lui présenter quelques considérations au sujet de l'influence qu'exerce telle ou telle religion sur l'esprit humain.

Le peuple tatare islamique qui s'est distingué, dans l'histoire, par son excessive cruauté et son parasitisme violent, en se christianisant, en s'absorbant dans le Christianisme, devient laborieux, perd le tempérament nomade, s'assoit sur une région de territoire devient sédentaire, et s'adonne à l'agriculture, à la marine, à la science, à l'art militaire, aux lettres et à la politique ; il devient même, aussi fidèle à l'Eglise, aux principes chrétiens qu'il en était ennemi irréconciliable, et, de progrès en progrès, il atteint les plus hautes sphères sociales et administratives de tel ou tel pays.

Il suffit de parcourir le « Bottin » de l'Etat russe et le « Tout-Paris » pour reconnaître des princes comme les Dondoukoff-Gortchakoff qui, malgré leurs prétentions à l'éloquence française, avaient un grand-père Kalmouk, Dondouk-Korsak. Ces tatares élevés jusqu'aux plus hauts rangs de la société russe encombrent la diplomatie, l'armée, l'administration, et deviennent même des conseillers privés ou des chambellans du Tsar, après avoir ajouté à la fin de leurs noms la désinence « off » correspondant à l'anglais « son » (fils). Le général Alikanoff était fils d'un tatar Avar, tribu du Daghestan ; le célèbre voyageur Velikanoff était un Tadjik ; les Nakiroff, diplomates habiles sont d'origine Tekkes ; les Takiroff, les Mouratoff, les Ghiers, sont des descendants des Tourcomans, Yamouths, etc.

Le Gouvernement russe en faisant convertir par la force, en 1743, au Christianisme, 600 000 turcs Tchouvachiens, avait rendu un immense service à l'humanité. Depuis cette époque, les Tchouvachiens

[9] Les Ecossais sont d'origine albanaise. Voir: *Recherches sur les origines des Ecossais*.

sont les plus paisibles cultivateurs du monde. Il en est de même des populations, autrefois mahométanes, turbulentes, pillardes, soumises aujourd'hui au gouvernement chrétien de la Russie : les Ougriens, les Tchéremissiens, les Votyaks, les Ziryens, les Vogouls, les Kerim-Tatares, les Tcherkesses du Caucase, etc. L'extension du Christianisme dans la Sibérie tatare a eu pour effet de faire asseoir les peuplades nomades de l'Islam qui infestaient cette immense portion de l'empire asiatique russe, et de préparer la sécurité de la grande voie ferrée Transsibérienne.

Mais ces mêmes tatares, ces mêmes Turkomans, ces mêmes Turcs, pratiquant le culte de Mahomet, de l'Islam, sont des monstres horribles qu'il faut, pour la préservation de l'humanité, détruire par le feu et par les explosifs. « *Si vous voyez*, dit un de leurs proverbes, *un parti attaquer la maison de votre père et de votre mère, joignez-vous à lui dans le pillage et le vol.* » Si grand est, dit M. Arminius Vambery (un descendant des Huns), leur amour des incursions, des batailles et des aventures, qu'à défaut d'une occasion favorable, ils s'attaquent entre eux au moindre propos.

Il en est de même des Albanais. Lorsqu'ils sont chrétiens, ils rendent à la société civilisée des services inappréciables ; ils sont d'une abnégation, d'un dévouement et d'un héroïsme sans égal ; mais lorsqu'ils sont convertis à l'Islamisme, ils deviennent plus féroces que les bêtes fauves, plus perfides que la perfidie même, plus destructeurs qu'un cyclone dévastateur.

En faut-il un exemple ? Avant la guerre de Crimée, trois Français, le docteur Pelletan, le comte de Saint-André et le comte de Château-Renauld se rendirent à Constantinople, et, pour y occuper de hautes fonctions dans le gouvernement turc, ils embrassèrent l'Islamisme. Evidemment ils prirent des noms musulmans et le comte de Château-Renauld devint : colonel Rechid Bey.

Dans les premières années de son islamisation, il conserva le souffle des sentiments généreux de son origine, mais quand le mal koranique s'imprima dans ce cerveau, l'homme plein de bonté est devenu un être cruel et ennemi du pays qui lui a donné le jour. Son fils qui continue la religion islamique, Son Excellence Nourri Bey, actuellement secrétaire général au ministère des affaires étrangères à la Sublime Porte, est un être horrible, un fanatique qui, dit-on, étrangla, de ses mains, des odalisques de son palais et travaille aujourd'hui à l'élimination de tout ce qui est français.

Le fils du docteur Pelletan conserva, grâce aux religieux jésuites, la religion de sa mère ; il devint un commerçant honorable, généreux et actif.

Le comte de Saint-André n'a laissé qu'une fille qui fut préservée de l'islamisation par les sœurs de charité de Sion, et épousa le docteur Delacour, médecin de l'hôpital français de Péra, et Mme Delacour jouit à Constantinople, de la réputation de la femme la plus charitable, la plus honorable et la plus dévouée des dames de la colonie française de cette ville.

Je le répète encore : la religion est avant tout un système mental, une organisation, selon des lois, et dans des directions déterminées, de l'être moral humain. Cette religion-ci a pour effet de créer et de produire, d'aimer et de secourir ; cette religion-là a pour effet de pressurer et de haïr, d'empoisonner et de détruire. Le crime, sous toutes les formes, est l'âme de la religion de l'islam, de la religion des Mahométans, il y a chez eux, le caractère d'une inspiration supérieure, d'une FORCE religieuse.

Je ne veux pas, en démontrant psychologiquement ce que sont l'Islam et la religion mahométane, être taxé d'exagération. Je détache du Journal Officiel un fragment du discours de M. Denys Cochin, prononcé le 3 novembre 1896, sur les massacres des Chrétiens d'Arménie :

> Pendant deux, trois, quatre jours, la terreur régna à Constantinople ; les Arméniens en foule, assiégeaient les églises, s'y enfermaient, refusaient en tremblant d'en sortir ; et, pendant ce temps, la populace turque armée de gourdins et de sabres, par la police ; la police elle-même, dans tous les quartiers de Constantinople donnait la chasse aux Arméniens.
>
> C'est par centaines que l'on compte ceux qui ont été massacrés à Constantinople pendant les jours qui ont suivi le 30 septembre. Cela résulte de tous les rapports, de toutes les ambassades, cela ne peut être ignoré de personne. On ne sait le sentiment qui l'emporte, de l'horreur ou de l'étonnement. On vit, par exemple, les ouvriers turcs, soulevés par le fanatisme, armés par la police, se rendre dans leurs ateliers et y massacrer leurs camarades. Le fait arriva à l'usine à gaz de Dolma-Bagtché : des hommes se ruaient sur ceux avec lesquels ils avaient conversé ou travaillé la veille.
>
> Le calme se rétablit à peu près à Constantinople. Mais aussitôt il semble que déplace en place un voile de deuil s'étend à ce moment sur toute l'Arménie. A Erzeroum, à Trébizonde, à Bitlis, dans tous les grands centres, pendant les mois d'octobre et de novembre 1895, sans provocations, sans explications possibles, une partie de la population se jette sur l'autre. Les Kurdes, les Turcs s'élancent sur les Arméniens. On entend ces cris : « *Ils viennent ! Ils viennent !* » et dans les rues, dans les boutiques, le sang coule.
>
> Quels sont ces hommes qui viennent apportant la terreur et la mort ? Ce sont les compatriotes, les camarades de la veille, les gens qu'on a coudoyés, qu'on a rencontrés, avec lesquels on a travaillé à l'atelier, avec lesquels on a fait le commerce. Ils tuent ; quelques-uns pillent; quelques-uns pris d'une fureur de prosélytisme, exigent des conversions à Allah et Mahomet. La plupart assomment sans raison, pour le plaisir, par aveugle obéissance.
>
> J'ai vu des témoins oculaires ; j'ai vu un Arménien d'Orpha, échappé par miracle. Je lui ai demandé comment ces horreurs commençaient, et il m'a répondu : « *J'étais dans les champs avec des ouvriers Kurdes que je connaissais depuis longtemps. Ils me dirent : Nous allons te tuer. Le commandeur des croyants le veut : il le faut. Nous ne pouvons pas faire autrement, TEL EST LE MOT D'ORDRE !* »

En effet, ce Kurde dit la vérité : il ne peut pas faire autrement ; le mot d'ordre est de tuer. C'est absolument comme à l'automne les hirondelles qui reçoivent, le même jour, à la même heure, à la même minute, l'ordre de s'en aller. Chez les Mahométans, c'est une impulsion auditive, c'est une voix qui vibre

dans les oreilles du Musulman et lui dit : « *il faut égorger des Arméniens*. » Cette voix a des accents impérieux, c'est comme un ordre divin, non, c'est un ordre infernal ; il ne peut reculer.

Si M. Denys Cochin avait lu *la Politique Israélite*, il aurait vu dans le chapitre XXVI, « *l'état de suggestion* », que cette force mystérieuse, cette puissance de cohésion, se trouve être exactement la même chez les Israélites. Chez les Musulmans, l'impulsion est sanguinaire ; chez les Israélites l'impulsion du crime est astucieuse.

> La répétition de tous ces crimes, continue l'honorable député, est monotone. A Marache, à Baïbourd, à Kharpout, à Bitlis, on procède avec le même ordre et les assassinats officiels s'opèrent avec la même régularité. Le dernier massacre de cette triste année, le plus abominable, le plus extraordinaire, c'est le massacre d'Orfa. Orfa, c'est l'ancienne Edesse ; c'est une ville du sud de l'Arménie, qui dépend du vilayet d'Alep. La terreur a régné là pendant deux mois. Il y a eu au mois d'octobre une première crise. Comment a-t-elle éclaté ?
>
> Un jour, suivant les procès-verbaux d'enquête, un marchand arménien vend à un Turc un certain nombre de vieilles pièces d'or pour faire des ornements de femmes à la mode dans ces montrées. Le Turc ne l'ayant pas payé, l'Arménien va le lendemain réclamer son dû. Le Turc le lui refuse et le tue. Les Arméniens présents arrêtent l'assassin, le livrent à la police ; les Turcs viennent délivrer leur coreligionnaire. Une bagarre s'engage, il y a des blessés. Mais quel rapport, quelle proportion entre cet incident et ce qui suit.
>
> Le massacre commence méthodiquement. Le champ de carnage s'étend. La foule se rue vers le quartier arménien et, par centaines, par milliers, les assassinats s'accomplissent. Les Arméniens se barricadent dans leur quartier et, chose extraordinaire, pendant deux mois sont soumis à un véritable siège. La conduite d'eau qui alimentait ce quartier est coupée ; les assiégés veulent s'adresser à l'autorité, faire passer des messages : tous les messages sont arrêtés, toutes les correspondances sont interceptées. Pendant deux mois, ils sont restés là en pleine terreur, attendant la mort. Le gouverneur de la ville ne trouve qu'un mot à leur dire : « *Vous avez des fusils Martini, rendez vos armes*. > Des fusils, ils n'en ont pas. Et puis, ils savent où cet ordre les mène. Avant les massacres, le premier mot des Turcs était : *« Vous avez des armes, donnez-les !* »
>
> Les quelques couteaux qu'ils peuvent avoir, ils les abandonnent de guerre lasse et alors, le lendemain de Noël, deux mois après les premiers événements, leur quartier est de nouveau envahi. Au lever du soleil, on entend une sonnerie de trompette ; aussitôt la populace, la police, l'armée même, se précipitent sur eux, et pendant toute la journée le massacre s'accomplit. A un coup de trompette ; le soir, tout rentre dans le calme ; on n'entend plus que quelques gémissements étouffés. Le lendemain, la trompette résonne encore et le massacre recommence. Puis, le soir de ce second jour, a été commis un forfait presque sans exemple dans les plus horribles annales de l'histoire.
>
> Une foule tremblante d'hommes, de femmes, de vieillards, d'enfants s'était entassée dans la cathédrale d'Orfa. Les uns furent massacrés sur le sol de la nef et du chœur. La cathédrale était entourée de tribunes construites en bois. Là, était montée une foule tremblante demandant grâce, pleurant, et dans toute l'agonie de la terreur. Les premiers bourreaux montent sur l'autel et en tuent quelques-uns à coups de revolver. Puis, trouvant que le travail dure trop longtemps, ils barbouillent les piliers de bois de ces tribunes avec du

pétrole et on y met le feu. Ils barrent l'entrée, ils barrent la porte par laquelle ces victimes veulent se sauver et pendant deux heures on entendit les cris et les gémissements de cette foule qui était brûlée sous les yeux des Turcs, aux instigations de ces autorités, avec l'infâme complicité du gouvernement ottoman.
(*Applaudissements sur divers bancs.*)
M. Jaurès : « Et de l'Europe ! »

Je ne puis, on le conçoit, reproduire tout le discours de M. Denys Cochin et je ne puis m'empêcher de détacher un autre fragment du discours de M. le comte Albert de Mun.

Des rapports ont été, dit le député catholique, communiquées aux cabinets européens et à la Porte : nous le savons de source certaine, par une lettre de Sir Philip Gurrie, ambassadeur d'Angleterre que ses journaux anglais ont publiée. Or, il établit de la manière la plus indéniable la responsabilité, la part que les agents, les fonctionnaires du gouvernement ottoman ont prise aux massacres qui ont ensanglanté l'Anatolie.

Partout, *comme par l'effet d'un mot d'ordre*, les choses se passent de même. M. Cochin l'a rappelé tout à l'heure : le signal de la tuerie est donné pour ainsi dire officiellement : ici par un coup de canon, comme à Diarbekir et à Orfa ; là, comme dans presque tous les villages, par une sonnerie de clairon, ou, comme hier à Eghin par une salve de coups de fusil militairement exécutée. Et quand, enfin, après deux, trois, quatre jours de sac, de meurtres et de violences, on se décide à en finir, le même signal, aussitôt obéi, arrête ces exécutions.

Les massacreurs, il est entendu pour le monde européen, pour l'opinion publique, que ce sont des bandes de barbares sanguinaires et indisciplinés, contre lesquelles le gouvernement est impuissant et désarmé, des Kurdes, Lazes sauvages et pillards, des Tcherkesses qui vivent de rapines.

Oui, mais parmi ces Kurdes, il y a ceux que le Sultan a lui-même organisés en milice régulière, il y a les Hamidieh qui portent son nom et, par là, ont reçu une espèce d'investiture officielle. Je ne veux pas mettre en doute l'intention dans laquelle a pu être fait cet effort de discipline ; mais en fait, il paraît bien ressortir de tout ce que j'ai lu qu'on a surtout réussi à transformer les Kurdes en massacreurs organisés. (*Très bien ! très bien !*)

M. Jaurès. — Officiels.

M. LE COMTE DE MUN. — Mais, il n'y a pas que les Hamidieh : il y a aussi les rédifs, qu'on trouve partout la main dans les massacres ; ceux-là sont des soldats turcs, ce sont des hommes qui appartiennent à l'armée territoriale ; et il y a même très souvent des zaptieh, c'est-à-dire des gendarmes chargés du service de police et du service de place. Et les gouverneurs, les valis, les mutessarifs, les caïmakans, qu'est-ce qu'ils ont fait ?...

Le vali de Trébizonde déclare qu'on lui passera sur le corps plutôt que de toucher à un Arménien. Puis, pour enlever, dit-on, tout prétexte à l'agression des Kurdes, on désarme la population chrétienne, et quand tout est ainsi bien préparé, le gouverneur assiste, les bras croisés, à l'odieuse boucherie ; à Diarbekir, il la regarde du haut d'une terrasse en fumant des cigarettes, jusqu'à ce que en ayant assez, il y mette fin d'un

> signe ; à Orfa, il s'en va non sans avoir persuadé aux chrétiens de se réfugier dans cette église dont on vous a parlé, qui doit leur servir de lieu d'asile et où 3 000 malheureux sont un moment après, brûlés vifs... Et à Constantinople, dans celte effroyable Journée du 26 août, qui a massacré, qui a fusillé huit à dix mille innocents, surpris, traqués dans les rues et dans les maisons ? Il n'y avait pas de Kurdes, pas de Lazes ni de Tcherkesses, ou, s'il y en avait, c'était donc qu'on les avait amenés d'avance pour une besogne préméditée ? (*Très bien ! très bien !*)
>
> Mais non ! Ceux qui ont commis ces atrocités en pleine Europe, à deux pas des stationnaires, représentants immobiles de l'Europe impuissante, sous les yeux de nos officiers frémissants d'indignation et des passagers de la Gironde, dont j'ai lu les lettres partagées entre l'angoisse et la colère, ce sont des soldats réguliers, commandés par des officiers (européens), — les récits de tous les témoins oculaires en font foi, — c'est la population turque transformée en bandes d'assommeurs armés de gourdins tous pareils et distribués d'avance, et si bien préparée à sa besogne que, par une étrange coïncidence, le massacre commençait à Stamboul à l'heure même où, après l'agression de la Banque ottomane, il éclatait à Galata, qui est séparé de Stamboul par une énorme distance !

Les armées de l'islam comme l'armée d'Israël se distinguent par leur prodigieuse promptitude d'action, et leur habileté incroyable à saisir les occasions. En présence de toute espèce d'événements politiques, de circonstances financières ou autres, l'arrnée d'Israël et l'armée de l'Islam savent à l'instant ce qu'elles ont à faire, elles entrent en scène par individu isolé ou collectivement s'il y a lieu.

Comme je l'ai expliqué, c'est là le phénomène de l'état de suggestion, de télépathie, c'est-à-dire, l'état de dépendance cérébrale où sont les névrosés Israélites et musulmans par rapport les uns aux autres, éprouvant tous, au même moment, la même commotion, la même impulsion, parlant le même langage, vomissant la même imprécation, s'attaquant à la même catégorie d'individus, comme s'ils constituaient un même organisme dans lequel chaque action sur un point produit des effets réflexes sur les autres.

> Voilà les faits ! continue M. de Mun. Nul ne peut les contester, tous les documents publics et privés les établissent. Et la complicité n'est pas seulement dans les massacres ! La répression ! jusqu'ici, où a-t-elle été ? a-t-on appris que ces valis, ces mutessarifs d'Anatolie, qui ont ordonné le brigandage, qui y ont assisté, impassibles et satisfaits, aient été châtiés ? que le sang d'un seul d'entre eux ait payé pour celui des milliers de victimes égorgées avec leur connivence ?
>
> Non ! pas un seul n'a été même réprimandé. En revanche, les plus coupables, les plus compromis sont traités avec faveur, récompensés, quelques-uns même appelés à Constantinople et comblés d'honneur ! En revanche, aussi, ceux qui ont fait à peu près leur devoir, qui ont essayé de résister, ont été blâmés, disgraciés, quelquefois punis plus sévèrement, et *le Temps* de ces jours derniers nous apprenait encore que le maréchal Fuad pacha (d'origine slave), dont la courageuse conduite avait sauvé les Arméniens de Kadi-Keui, en face de Constantinople, de l'autre côté du Bosphore, venait d'être arrêté et enfermé en prison ! »
>
> Vous avez tous pu lire l'histoire caractéristique du cawas de l'Ambassade de France : elle a été publiée partout. Une sœur garde-malade, de service chez M. Cambon, sort avec le cawas. En chemin, celui-ci lui dit : « *Ah I ma sœur, on coupe bien là bas. — Où, là-bas ? — Dans l'intérieur, en Anatolie. —Et qu'est-ce*

> *qu'on coupe là-bas ? Des têtes de chrétiens ; je voudrais bien y être et en couper aussi ; il y a là trop de chrétiens à présent.* » La sœur effrayée raconte, en rentrant, cette conversation à l'ambassadeur. Un moment après arrive chez lui l'ambassadeur d'Autriche. « *Savez-vous, lui dit celui-ci, ce que mes cawas disent entre eux ? -- Oui, ils disent qu'on coupe là-bas et qu'ils voudraient bien y être pour couper aussi.* » — Et l'Ambassadeur d'Autriche, étonné, de dire : « *C'est exactement cela ; on dit donc la même chose chez-vous ? — oui.* »

J'ai expliqué ce phénomène dans mon livre *la Politique Israélite* : « l'état de suggestion » (chap. XXVI, page 185). C'est exactement le même chez les musulmans mais infiniment plus puissant chez les Israélites. Là, réside la force mystérieuse des Sémites. C'est l'état de dépendance qui rattache chaque cerveau israélite à tous les autres cerveaux, état qui fait, pour ainsi dire, de tous les Israélites comme de tous les musulmans, un vaste mécanisme impulsif, un immense appareil électrique, où chaque courant, chaque secousse, chaque étincelle se transmettent instantanément dans tous les sens. Israël et l'islam ont, si l'on peut s'exprimer ainsi, une organisation moléculaire qui leur est propre et dont le premier caractère est l'état incessant de communication vibratoire entre les molécules. Le même mouvement les agite ; la même ondulation se communique à tous et les entraîne.

Le phénomène peut sembler étrange, extraordinaire, d'une explication difficile, au moins laborieuse ; il se produit avec là totalité d'une loi naturelle, sur toute l'échelle Israélite, comme sur toute l'échelle islamique, depuis le Sultan jusqu'au dernier sauvage kurde, depuis le plus vil brocanteur juif jusqu'au plus orgueilleux savant israélite ; depuis l'habitué de la Synagogue, qui nasille ses prières, jusqu'au pseudo-aristocrate ou le grand juif qui joue au philosophe ou à l'homme d'Etat.

Quiconque ignore ce fait n'a jamais observé le monde sémitique. Tout Israélite, quel qu'il soit, à quelque niveau social ou à quelque degré de culture qu'il appartienne, n'est plus maître de sa pensée, dès que les choses Israélites, les intérêts Israélites sont en jeu. Les idées lui arrivent toutes faites, vives comme des bouffées et précises comme des ordres. Israël agit sur lui comme un soleil qui, par l'incommensurable éclat de sa lumière annule et supprime sa raison individuelle.

Le phénomène est de même ordre chez le Musulman. Le lecteur me permettra de citer un passage du discours de M. Jaurès (3 novembre 1896) qui établit également, la vérité des considérations que j'ai présentées sur l'Islam et l'islamnisme avec toute la modération possible.

> M Jaurès. — Lorsque dans les rapports des délégués et de la commission d'Erzeroum chargés d'examiner les faits qui s'étaient produits à Sassoun ; lorsque dans les rapports officiels des consuls de l'Europe sur les faits des six principaux vilayets d'Asie Mineure, j'ai lu le détail des brutalités atroces commises de concert par les Kurdes et par la soldatesque du Sultan ; lorsque j'y ai vu les premières résistances de cette population arménienne si longtemps moutonnière et passive à l'arbitraire et aux pilleries des Kurdes ; lorsque j'y ai vu les premières rencontres sanglantes de ces nomades, dans les ravins et dans les bois, avec les pâtres et les laboureurs de l'Arménie, et la fureur soudaine des Kurdes, et la guerre d'extermination qui a commencé, et l'émigration des familles arméniennes partant de leurs maisons détruites par l'incendie , et les vieillards portés sur les épaules, puis abandonnés en chemin et massacrés ;

et les femmes et les mères affolées mettant la main sur la bouche de leurs enfants qui crient pour n'être pas trahies par ces cris dans leur fuite sous bois, et les enfants cachés, tapis sous les pierres, dans les racines des arbres, et égorgés par centaines ; et les femmes enceintes éventrées, et leurs fœtus embrochés et promenés au bout des baïonnettes; et les filles distribuées entre les soldats turcs et les nomades Kurdes et violées jusqu'à ce que les soldats les ayant épuisées d'outrages les fusillent en un exercice monstrueux de sadisme, avec des balles partant du bas-ventre et passant au crâne (…) ; et le soir, auprès des tentes où les soldats et les nomades se livraient à la même orgie, les grandes fosses creusées pour tous ces cadavres, et les Arméniens fous de douleur qui s'y précipitaient vivants ; et les prêtres décapités, et leurs têtes ignominieusement placées entre leurs cuisses ; et toute cette population se réfugiant vers les hauts plateaux. Puis, lorsque tous ces hommes se sont aperçus que l'Europe restait indifférente, qu'aucune parole de pitié ne venait à ceux qu'ils avaient massacrés et violentés, la guerre d'extermination prenant tout à coup des proportions beaucoup plus vastes de petits groupes qu'on massacrait, mais dans les villes par grandes masses de 3 000 et 4 000 victimes en un jour, au son du clairon, avec la régularité de l'exécution d'une sentence ! ».

Ce rapide exposé, fait par M. Jaurès à la Chambre des Députés, est le résumé de toute l'histoire de l'Islam et de l'Islamisme. Et M. Jaurès termine son brillant discours en ces termes :

Puisque l'Europe a montré son incapacité d'agir dans cette question ; puisqu'elle a été paralysée par toutes les jalousies et toutes les convoitises, à ce point qu'elle a laissé s'accomplir à sa porte un meurtre épouvantable sans pouvoir remuer la main pour le prévenir, c'est de constater devant les travailleurs du monde entier cette faillite de la vieille Europe gouvernementale {Vifs applaudissements à l'extrême gauche). Oui, vous n'êtes même plus, gouvernements divisés de nations antagonistes, capables de remplir la vieille et élémentaire fonction de la civilisation et du christianisme!

M. deMun, tout à l'heure, parlait éloquemment des obligations qui engagent France envers les communautés chrétiennes. Certes, ce n'est pas, il s'en faut de beaucoup, à nos yeux, l'obligation unique ; jjîis plus — je demande a M. Hubbard la permission de le lui dire — qu'il ne nous suffit que la plupart des Arméniens là-bas soient chrétiens pour que nous considérions qu'il y a des circonstances atténuantes à l'abstention de la France. Mais il y a quelque chose de plus graves et de plus significatif, c'est que ce soit justement à propos do l'Orient où le Christianisme, il y a dix-huit siècles, avait surgi en annonçant une sorte d'universelle douceur et d'universelle paix, que ce soit précisément à propos cet Orient et des questions qui s'agitent là-bas de Trébizonde à Jérusalem qu'éclate la faillite morale de la Vieille Europe chrétienne et capitaliste (judaïsée).

Et alors puisque les gouvernements, puisque les nations égarées par eux sont devenues incapables d'établir un accord élémentaire pour empocher des actes de barbarie de se commettre au nom et sous la responsabilité de l'Europe, il faut que partout le prolétariat européen prenne en mains cette cause même. Il faut que partout il manifeste son indignation et sa volonté et qu'il oblige ainsi les puissances misérables, qui, pour ne pas se dévorer entre elles, laissent assassiner tout un peuple, à accomplir leur devoir d'élémentaire humanité avec un ensemble qui supprimera toute possibilité de résistance et de conflit et qui conciliera l'œuvre de paix et l'œuvre de justice.

Journal Officiel, 3 novembre 1896.

XXVIII

Le mécanisme de l'Osmanisme.

L'Osmanisme, c'est-à-dire le système politique représenté par les Turcs, le gouvernement ottoman ou la Sublime-Porte, a pour principe de faire administrer les populations laborieuses et productives, par des chefs religieux du culte de chacune de ces populations, et de les faire exploiter au profit d'une autre population mahométane, supérieure en nombre, inactive et improductive. Ce résultat s'obtient soit que les populations productives sont en contact avec la population improductive, soit lorsque celle-ci les enveloppe par tribus nomades ou sédentaires, par clans, par masses religieuses ou militaires .

Le monde mahométan est divisé en deux fractions : le monde ecclésiastique, depuis le Cheik-ul-Islam jusqu'au dernier derviche qui exploite le monde islamique non-ecclésiastique ; et le monde islamique (ou osmanique) non-ecclésiastique qui exploite toutes les populations productives : chrétiennes, omanites, iraniennes, barbaresques, bouddiques, malaises, malgaches nègres, fétischistes.

Une masse mahométane, non laborieuse, non productive qui vit au contact et aux dépens d'une ou de plusieurs populations chrétiennes : grecque, arménienne, bulgare, européenne, tend par l'inaction ou par l'excès de ses vices moraux et physiques, à s'affaiblir ou à s'endormir ; et les populations chrétiennes, toujours actives, profitent de ces périodes d'affaiblissement et de somnolence islamiques pour organiser des communautés, s'unir par les liens intimes du Christianisme, fonder des écoles, s'enrichir par un immense développement de travail et d'individus et par conséquent, l'agglomération de richesse et l'agglomération de chrétiens, tendent par la force des choses à l'autonomie de cette population, soit par son propre mouvement, soit sous des impulsions étrangères. Les populations chrétiennes unies aspirent à un état social plus juste, et par conséquent une de leurs préoccupations consiste à secouer le joug odieux qui les écrase et à se soustraire aux oppressions et aux exactions de la masse parasite mahométane.

L'Osmanisme ou le gouvernement turc a pour règle fondamentale d'empêcher, par son organisme administratif, l'union des communautés chrétiennes et de diviser à l'infini le clergé chrétien sous sa dépendance, d'opposer un élément chrétien à autre élément chrétien, en excitant et en attisant le feu des passions nationales, par exemple en favorisant l'élément allemand pour annihiler l'élément français, l'élément bulgare pour éliminer l'élément grec, l'élément juif pour appauvrir l'élément arménien, enfin de favoriser la religion mahométane au dépens des autres religions.

Mais il arrive très fréquemment qu'une de ces populations chrétiennes, laborieuse et productive, acquiert, soit à la faveur dé la fertilité du sol, soit à la faveur d'un événement politique, soit par la victoire qu'elle a remportée sur l'élément auquel elle a été opposée, un avantage considérable, elle occupe de hautes fonctions, notamment celles de fournisseurs d'armées, d'administrateurs des Finances, etc.

Le Gouvernement turc ou l'Osmanisme dépourvu d'aptitude au travail et à la production, est donc tenu, pour prévenir l'unité de cette communauté, la constitution en un ensemble harmonieux d'une société chrétienne qui pourrait, tôt au tard, refuser de lui céder le fruit de son travail, est tenu dis-je, d'organiser à chaque période, différents instruments parasitaires violents, instruits par lui, et par une éducation religieuse spéciale [10], dans l'art de détruire, à l'effet de briser toute initiative des chrétiens pour se délivrer de sa domination.

Ces instruments qui, de période en période, changent de noms, de dénomination et d'origine, suivant les pays, le milieu, la nature de la violence qui doit être exercée, ne conservent pas moins le même fond et le même but. Les Sarrasins, les Mamelouks, les Janissaires, les Bachi-Bouzouks, les Yésidis du Sindjar, les Zéïbeks, les Druses, les Kurdes, les Katchacks, la cavalerie, organisée par le sultan actuel Abdul Hamid II et en l'honneur duquel elle porte le nom désormais célèbre de Hamidieh, sont pour ainsi dire, les piliers de l'Osmanisme, la raison d'être du gouvernement ottoman, et, par conséquent, celui-ci ne peut réduire à l'impuissance ces bandits qui constituent la machine administrative de son vaste empire.

M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères de France, fit connaître à la Chambre des Députés (voir Journal Officiel, 3 novembre 1896), que « *les Katchaks sont des bandits tatares nouvellement organisés en Arménie (par le sultan Abdul Hamid II), qui rôdent dans les faubourgs du chef-lieu de la province, sans ressources et sans asile, et dont le nombre ne dépasse pas quelques centaines, mais qui, par leurs violences, terrorisent la population chrétienne* » .

LETTRE DE MONSEIGNEUR FAVA

ÉVÊCHÉ DE GRENOBLE

Grenoble, 11 août, 1896.

Cher Monsieur Kimon,

Je vous remercie de m'avoir envoyé les deux articles que vous avez publiés dans La Libre Parole, les 6 et 23 juillet. Ils sont pleins d'intérêt.

En ce qui concerne, le 6 juillet, vous dites la colère d'Abdul-Hamid, sultan de Constantinople, un soir, que vous supposiez la France et l'Angleterre fondant sur la Mecque et emportant la dépouille du Prophète, pour la déposer au Louvre, à titre de curiosité... Vous ne pûtes achever devant son courroux. A ses yeux, c'était un sacrilège que vous proposiez, et ce sacrilège eût discrédité l'islam, jusqu'à l'ébranler. Si à cela on eût joint la prise de Constantinople, c'en était fini de l'Islam.

C'est que, pour les Mahométans, la religion d'un peuple est liée avec la puissance de ce peuple, qu'une fois cette puissance tombée, la religion tombe avec elle. En 1871, après la victoire de l'Allemagne sur la

[10] Voir à la fin du chapitre la reproduction d'une lettre publiée dans *la Libre Parole* en août 1896.

France, on disait sur les côtes d'Abyssinie aux missionnaires français : « *France n'a plus, allez-vous en.* » Selon ces Abyssins, le Catholicisme était tombé avec la France, lequel s'incarne en elle. Donc, détruire Stamboul et la Mecque avec le tombeau de Mahomet, ce serait détruire le Mahométisme ; détruire l'Angleterre, ce serait détruire le Protestantisme ; et maintenir les méthodistes à Madagascar, c'est y maintenir la puissance de l'Angleterre, bon gré mal gré. Avis à nos gouvernants.

C'est pourquoi Abdul Hamid rêve de force et de puissance pour son peuple. Dieu s'est servi des Mahométans pour punir les Grecs schismatiques, et il est probable qu'il s'en servira tant que durera le schisme. Les Russes eux-mêmes ne prendront pas Stamboul, tant qu'ils seront schismatiques. Vainement auriez-vous recours à des moyens humains pour écraser les musulmans qui écrasent tout sur leur passage, vous n'arriverez pas à vos fins. Convertissez-vous et la face du monde changera. Envoyez voire Esprit, Seigneur, et la face de la terre sera renouvelée. Les dieux de ce monde se rient de celte politique sacrée ; mais ces dieux n'en sont pas, et les Kurdes sont vainqueurs.

Venons-en à votre article du 23 juillet. Vous y rappelez que les massacres sont dus aux Kurdes : dites plutôt aux Turcs, en général.

L'empire turc est l'ennemi des chrétiens, en vertu du Coran, qui nie la divinité de Jésus-Christ et n'en fait qu'un prophète. Il regarde le chrétien comme un idolâtre et le méprise : idolâtre parce qu'il adore Isa, Jésus, qui n'est, selon lui, qu'un homme. C'est pourquoi il nous méprise et voudrait nous anéantir.

Vous l'avez compris, monsieur ; aussi dites-vous « *que les Musulmans se jettent sur les femmes chrétiennes avec l'impétuosité d'une guerre sainte et avec une émulation inspirée.* »

Oui, pour eux, détruire les chrétiens a toujours été guerre sainte et aussi émulation inspirée. Par qui ! Disons-le hardiment : par leur chef, qui est Satan.

Vous l'avez reconnu vous-même, monsieur, en disant que dans certains oratoires où vous vous trouviez avec les Musulmans, tout à coup le prêtre de la socle venait de donner le signal, lorsque soudain une horrible clameur éclata ; tous les assistants, une centaine environ, se transformaient en bêtes fauves en fureur, vociférant avec un ensemble extraordinaire : « *Mort aux Ghiaours !* » Quels torrents d'imprécations ! Quelle tempête de malédictions ! Quel volcan de haine et de colère ! Et quelle puissance d'anathèmes ! Celui qui n'a jamais assisté à un pareil spectacle n'a jamais vu un coin de l'enfer ; il est incapable de se faire une idée, si minime soit-elle, de ce qu'est un Sabbat islamique ou hébraïque, c'est-à-dire une réunions d'hommes démons.

Je défie, dites-vous, monsieur, nos meilleurs écrivains, nos informateurs incomparables, de produire un compte rendu, si peu exact que ce soit, sur une telle assemblée. Qu'on s'imagine cent individus parvenus au maximum de la férocité, des monstres à la gueule en feu, hurlant avec une voix, non, avec une rage effroyable et les yeux sortant de leur orbite, et avec un ensemble comparable à des décharges

électriques : « *Massacrons les Ghiaours l Chiens de chrétiens !* » et on n'aura qu'une insignifiante idée de la réalité ; Quand le prêtre criait: « Violons les femmes des Ghiaours ! » la phrase n'était pas encore achevée, que les sectaires, avec la symphonie d'un chœur d'opéra, la répétaient plusieurs fois avec des stridences inouïes : « *Déchirons leurs entrailles pour qu'elles ne survivent plus.* » Arrachons de leur corps l'enfant maudit, et coupons-le en morceaux avec nos épées effilées. » Et quantité d'autres horreurs de ce genre que nous refusons de reproduire.

Monsieur, vous en aurez assez dit pour prouver que Satan inspire ces assemblées et qu'il préside, lui, ces oratoires musulmans comme les oratoires juifs et francs-maçons. Que disons-nous !

Le Christ a déclaré ceci : « *Lorsque deux personnes se réunissent en mon nom, je me trouverai au milieu d'elles.* » Il en est de même de Satan, qui possède ses sujets, et, à certains jours, nos Chambres n'offrent-elles pas le même spectacle ? Allez-y, et voua verrez : Un vénérable sénateur, à qui nous en parlions, n'a pas craint de nous dire que parfois, quand il monte à la tribune, il n'a plus de figures humaines, en général, sous ses regards.

Ainsi, monsieur, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Et vous ajoutez : « Il n'y a plus à l'heure actuelle de mesure plus urgente que celle de la mise en demeure du gouvernement turc de fermer ou de supprimer les oratoires des sectes des confréries musulmanes, par une loi martiale, dans les villes où il y a des chrétiens. »

Le gouvernement français et les gouvernements anglais et hollandais feraient bien à leur tour d'imiter, sur ce point, l'énergique politique de la Russie, qui ordonna par un ukase, la dissolution de toutes les associations secrètes, religieuses ou non, dans la région tartare et interdit les prières dans les oratoires.

La France, dans ce cas, aurait alors moins à redouter dans un moment critique, dans ses possessions africaines, des explosions musulmanes, et l'Angleterre n'aurait plus à déplorer périodiquement dans l'Inde, des insurrections et des massacres imprévus de ses soldats en Afghanistan.

Qu'on ne l'oublie pas : l'oratoire musulman, qui n'a rien de commun avec la mosquée, est la synagogue de la violence, de la haine et du crime.

(Libre Parole, 18 août 1896).

XXIX

Ces horribles instruments, ces hommes démons, ces êtres sataniques, sont formés et groupés par ordres religieux, et ces ordres ont des mosquées particulières, des oratoires spéciaux où le culte du carnage, du pillage, du viol, de la destruction est enseigné, répété, dogmatisé, systématisé, avec une

passion effroyable, avec une perfection du mal qu'on pourrait appeler le chef-d'œuvre de l'horrible. Je ne puis mieux comparer cette diversité de l'enseignement du mal qu'à la diversité de l'enseignement des mathématiques, des théorèmes de géométrie à l'école Polytechnique. C'est la grammaire de la tuerie, c'est l'acrobatie du pillage, c'est l'escrime du viol, c'est la virtuosité de la perfidie. Le mahométan kurde ou tcherkesse sait se jeter dans une maison chrétienne, tuer l'homme, éventrer la femme, violer la fille, s'emparer de tous les objets de valeur, mettre le feu à la maison, s'en aller, chargé de son butin, accomplir tout cela avec une rapidité extraordinaire, avec la même rapidité que celle d'un comptable expérimenté qui additionne, sans se tromper, une grande enfilade de chiffres. C'est l'exercice de l'arithmétique qui a formé celui-ci à opérer rapidement des additions de chiffres ; c'est l'exercice de la religion mahométane, qui a formé celui-là à accomplir merveilleusement des massacres de chrétiens.

Chose curieuse ! Cet Osmanisme ou ce système turc, qui est le fondement de l'Islam, a non seulement une action décolorante, une puissance désorganisatrice du cerveau humain, mais il a surtout une attraction mystérieuse, inexplicable, il attire à lui les intelligences chrétiennes pour s'en servir d'abord et les dévorer ensuite.

Je ne peux mieux comparer cette attraction de l'Osmanisme qu'à la séduction de la Bourse ou de la roulette de Monte-Carlo. Plus le jeu ruine et dégrade les individus, plus il trouve chez ces mêmes individus, des défenseurs ardents, passionnés, intransigeants ; et, au lieu de se révolter contre un mal qui a été pour eux la honte et la misère, ils se révoltent contre ceux qui en demandent la suppression.

Comme dans le jeu l'Islam et l'Osmanisme ont le discernement du croupier qui reconnaît du premier coup d'œil le joueur de profession du gogo ou du gobe-mouche. On peut dire hardiment que chez le Sultan comme chez le dernier attaché d'ambassade turc le discernement est dans un éréthisme continuel; il ne se repose jamais. Le Mahométan reconnaît la canaille comme la prostituée reconnaît le lubrique. On ne doit jamais hésiter à dire que lorsque un chrétien a reçu une décoration turque, c'est qu'il à été estimé par le donateur comme un individu facile à corrompre à moins qu'il ne fût déjà un monsieur malpropre. Il en est de même des femmes chrétiennes qui ont accepté la décoration du Chéfakat ; quelques-unes que j'ai rencontrées, sont en effet dignes de l'hommage qui leur était fait ; elles m'ont toujours parues être des créatures dégradées connaissant à merveille le maniement de l'intrigue et de l'ignominie sous le masque de la vertu.

Je ne sais s'il existe des dames chrétiennes, et surtout des dames françaises honorables^ qui aient accepté, par politesse, la décoration du Chéfakat. Si ces dames existent, elles ne doivent pas se faire illusion sur les intentions du donateur, ambassadeur ou Sultan : l'Islam l'a fait à dessein pour les déconsidérer et pour avoir le droit de les éclabousser de ses corrosifs. En tous cas, si ces dames sont convaincues de l'élévation de leurs sentiments, si elles n'ont rien à se reprocher et si elles ont été mystifiées ou circonvenues par quelque diplomate intéressé à la cause turque ; si elles ont conservé, après la lecture de ce livre, leur dignité chrétienne, elles n'ont qu'à rejeter publiquement au pied de l'Osmanisme, les insignes du viol, du crime et du carnage.

XXX

Je ne crois pas avoir suffisamment expliqué la différence entre le système du gouvernement osmanique et celui d'un gouvernement européen ; entre le système de la religion mahométane et le système de la religion chrétienne. Je me propose d*en faire ultérieurement une étude plus complète, plus démonstrative et plus énergique. Je me borne aujourd'hui à un fait éclatant, souverain, incontestable qui différencie l'œuvre du Christ de l'œuvre de Mahomet.

Dans le Christianisme, quel qu'il soit : catholique, orthodoxe ou protestant, les églises, les édifices, les statues sont consacrés aux martyrs de l'humanité, aux défenseurs des faibles et du foyer, aux bienfaiteurs des sociétés humaines, aux hommes qui ont le mieux personnifié l'idée chrétienne, par la charité, par un débordement d'amour à la patrie, par l'héroïsme : saint Augustin, saint Vincent de Paul, saint Georges, sainte Cécile, Jeanne d'Arc, etc.

Dans l'Osmanisme et l'Islamisme, les mosquées, les turbés, les fontaines, les cités sont consacrés à ceux qui ont le mieux personnifiés l'islam et qui ont le plus ponctuellement accompli les préceptes koraniques tels que les sultans Selim, les Bajazed, les sultans Akhmet, les sultans Mahmoud, etc. Je ne puis, on le conçoit, donner dans cet ouvrage, l'historique de tous ces sultans qui perpétuent, les gloires de l'Islam, ni énumérer les saints les plus vénérés du Mahométisme. Il suffirait d'ouvrir, au hasard, un volume de l'Histoire des Turcs par Hammer pour se convaincre de l'odieuse réalité.

Parmi les saints et les bienfaiteurs de l'islam qui ont le plus mérité de la vénération du monde mahométan et auxquels des centaines de mosquées sont consacrées pour perpétuer leur gloire, le sultan Sélim occupe, dans l'orthodoxie musulmane, une place prépondérante.

Ce Sélim a été appelé, par les historiens, *le féroce* ; il vivait en 1512, et était le quatrième fils du sultan Bajazed. Pour usurper le trône, il empoisonna son père, sa mère ; il égorgea lui-même ses trois frères avec leurs femmes et leurs enfants ; et il passait ses jours et ses nuits à couper des têtes et à élever des pyramides de cadavres. Quelques mois après, Sélim commença, en Perse, la guerre religieuse et. tua en trois jours 40 000 (quarante mille) chiites ; il détruisit tout sur les bords du Tauris : populations et habitations ; il dévasta les districts de Diarbékir, d'Orfa et de Mossoul pour étendre l'empire turc jusqu'au Tigre et en Egypte ; enfin le khalife du Caire, l'horrible Motowakkel, lui remit l'étendard du Prophète et abdiqua dans ses mains l'autorité religieuse.

Les tribus arabes se soumirent à leur tour, et le shérif de la Mecque vint offrir au vainqueur les clés de Caaba. Sélim devenait le commandeur des fidèles, c'est-à-dire chef spirituel en même temps que chef temporel. Dès lors l'idée fixe, l'idée délirante de Sélim, comme celle d'Annibal, était d'envahir l'Italie pour y détruire le Christianisme dans Rome même.

Pour atteindre ce but, Sélim organisa, en 1525, la piraterie islamique dans la Méditerranée, autour de la Sicile, et le brigandage en Algérie ; il confia ces deux institutions au fameux Harouk surnommé Barberousse ; et ces deux instruments destructeurs (comme aujourd'hui la cavalerie kurde du sultan Hamid, l'Hamidieh), ont été si bien organisés qu'ils ont pu exercer impunément leurs ravages et leurs horreurs, jusqu'en 1830, époque à laquelle la France se décida à mettre fin à ces exploits.

Quelle est la nation qui détruira l'œuvre dévastatrice du sultan Hamid II ? Quelle est l'armée qui enveloppera la cavalerie Hamiaich et la taillera en pièces? Le sultan actuel ne l'ignore pas ; ils le pressent déjà ; aussi la France est pour lui l'objet de sa malédiction et de sa terreur.

XXXI

Le sultan Sélim égorgea, durant son règne, quelque chose comme dix millions d'individus, et les conséquences de ces égorgements, de ces tueries, de ces empoisonnements en ont encore fait périr dix autres millions.

Si un psychologue essayait d'esquisser d'une façon exacte, le caractère de ce monstre ; s'il voulait analyser le poison, le noir poison qui compose le tissu de son cœur et de son âme ; s'il s'avisait d'examiner les vapeurs léthifères de sa haine et de sa vengeance, il reculerait d'horreur et d'épouvante : un pareil travail ne peut être entrepris par un Chrétien sans quelque danger, et ce travail n'a pas été fait et il ne se fera jamais. Peut-on concevoir et représenter sur la scène du théâtre un Sultan qui se vautre, jour et nuit, dans les entrailles de ses victimes chrétiennes et qui se plonge dans les bassins remplis de sang chaud des femmes et des enfants égorgés ?

Je m'arrête. L'histoire a surnommé le sultan Selim, *Le Féroce* et l'on peut avouer qu'il n'a pas volé son titre et son trône.

On ne doit jamais oublier que les sultans en général, de l'Osmanisme et de l'Islamisme, sont formés dans le même moule, ils sont coupés sur le même patron, élevés à la même école, dans les mêmes pratiques mahométanes ; et le sultan actuel, Abdul Hamid, comme ses prédécesseurs, a déjà acquis, dans l'opinion, ses titres ; il est suffisamment connu par la bouche de Gladstone qui l'a doté du nom de « grand assassin », de « massacreur » lui à la gloire duquel sont érigées des mosquées, notamment à Constantinople; la mosquée d'Hamidieh.

Un comité est organisa à Paris composé de plusieurs membres de la haute aristocratie française, sous la présidence du prince d'Aremberg pour ériger à Paris une mosquée hamidieh. Le sultan a remis à cet effet, à M. Cambon, gouverneur d'Algérie, 500 000 francs.

(Voir Libre Parole. 24 novembre 1896).

XXXII

Je viens de démontrer, très brièvement, que l'islamisme et l'Osmanisme sont deux forces constituées, également tournées contre l'humanité ; le premier formant une religion doublée d'une politique militante ; l'autre agissant comme un fléau dévastateur et constituant ensemble un élément actif de décomposition des peuples, une négation flagrante de la civilisation, un élément exterminateur de l'homme laborieux, de la société, de la famille, de la propriété ; une peste, un choléra, un mal cérébral et physique.

Par conséquent, la science moderne, la philosophie humanitaire, la politique européenne, le Christianisme, sont appelés à rechercher les moyens pratiques, efficaces, pour détruire ce mal. D'ailleurs, rien ne peut arrêter les investigations de la science ; après les recherches et les découvertes, pour guérir la lèpre, la rage, la syphilis, l'alcoolisme, la science est appelée à attaquer l'Islamisme.

Cependant il est de mon devoir d'indiquer aux hommes de sciences la voie à suivre et de leur montrer l'interstice de la cuirasse musulmane dans lequel il faut plonger le bistouri ou le poignard. Une comparaison rapide fera comprendre ma pensée.

Si l'on voulait détruire le Christianisme et le faire disparaître de la surface de la terre, il serait indispensable de massacrer tous les Chrétiens et de plus toutes les œuvres chrétiennes et de la philosophie antique, les édifices, les livres, les inscriptions dans toutes les parties de l'univers et dans toutes les langues ; car si l'on épargnait un seul chrétien, celui-ci suffirait pour faire ressusciter et reconstituer le Christianisme, dans deux cents, cinq cents, mille ans ; une religion dérivée ne se perd jamais. Elle peut toutefois changer de forme mais le fond restera le même.

Il en est de même du Judaïsme. Si l'on massacrait tous les Juifs sur la terre et si l'on en épargnait un dans l'île Sandwich et un autre à Calcutta, le Judaïsme reparaîtrait de nouveau, dans mille ou deux mille ans, plus puissant et plus redoutable qu'il ne l'est aujourd'hui.

Mais pour l'Islamisme on n'a point cet inconvénient ; nul n'adhérerait à une pareille mesure et je suis le premier à la combattre, parce que on ne peut massacrer 130 millions d'individus dont le plus grand nombre ne demande qu'à se désislamiser.

L'Islamisme, comme nous l'avons dit, n'est pas une religion dérivée ; c'est la folie excentrique d'un seul homme ; une folie contagieuse, qui a contaminé une masse considérable d'hommes ; c'est un poison cérébral, une sorte d'alcool particulier, qui a produit des alcooliques, et qu'on peut appeler : l'alcool koranique. Or, il est scientifiquement prouvé que pour guérir les alcooliques, il faut supprimer l'alcool ; de même pour guérir les Musulmans, c'est-à-dire pour les habituer à vivre du travail collectif, il faut leur supprimer : Mahomet et le Koran.

Cette suppression violente, de Mahomet et du Koran, produira, chez quelques-uns, exactement comme chez les alcooliques, des crises convulsives, des explosions de rage, et on sera obligé de les tuer. Mais qu'importe de tuer un petit nombre de koraniques invétérés, incoercibles, immuables, pour sauver des millions d'individus. Est-il nécessaire de s'apitoyer, lorsqu'il s'agit de préserver les sociétés civilisées, d'un animal malfaisant comme le serpent à sonnettes, le cobra, la panthère ? Est-il nécessaire de se soucier de l'existence de cette infime portion de crapules qui ôtent la vie aux chrétiens qui les nourrissent et qui brûlent vivants les femmes et les enfants ? La politique chrétienne ne peut produire ses effets humanitaires qu'à la condition de supprimer, des sociétés civilisées, les criminels.

Donc, pour détruire l'Islam, il faut supprimer le centre d'action de l'Islam, c'est-à-dire, La Mecque et s'emparer, à Médine, des restes du Prophète Mahomet, les transporter au Musée du Louvre, et sur sa dépouille on inscrirait ces mots pour l'éternité : *Ci-git l'islam !* né à La Mecque en 612 et supprimé en 1897.

L'Islam transporté dans une caisse en Europe, c'est la suppression de la pile électrique comme je l'ai expliqué plus haut ; c'est la suppression de l'alcool koranique ; par conséquent, les Mahométans se trouveraient, tout à coup, dépourvus de direction, de timon, d'inspiration, de ressort ; ils tomberaient, comme les prisonniers turcs aux mains des Russes, dans une sorte de paralysie cérébrale et physique, et le Christianisme n'aurait plus qu'à agir pour la conversion d'un peuple dépouillé spontanément de sa religion.

Cette opération militaire et scientifique ne peut être accomplie que sur l'initiative de la France, de l'Angleterre et de la Russie. La France prêtera une armée de dix mille hommes et les officiers français auront dix mille volontaires catholiques, espagnols, portugais, italiens, grecs et polonais, pour cette expédition civilisatrice. L'Angleterre prêtera sa flotte pour la destruction totale de Djedda, pour maintenir l'ordre à Port-Saïd et interdire énergiquement le pèlerinage à La Mecque.

Presque en même temps, l'armée chrétienne, sous la direction exclusive de l'état-major français, enveloppera de tous côtés la ville sainte de l'islam et la détruira de fond en comble avec la population entière. La population de La Mecque, selon tous les voyageurs chrétiens : les savants Pococke, Niebuhr, Burckhardt, Wallin et autres Persans, Indous, est moins intéressante qu'une agglomération de cobras, de serpents à sonnettes dans un immense trou.

Le lecteur me permettra de citer un passage qui montrera la corruption profonde de La Mecque (la ville sainte de l'Islam), extrait de l'admirable ouvrage de William Palgrave.

> Les Kasimites [11], il est vrai, empruntent aussi à l'Hedjaz quelque peu de son esprit rusé, inquiet, turbulent, et l'on pourrait trouver dans leur conduite plus d'une trace de l'étroit égoïsme qui distingue La Mecque et

[11] Les Kasimites étaient autrefois des chrétiens.

Médine. Néanmoins, le type du Shomer prédomine en eux ; gouvernés par des maîtres meilleurs que les despotes wahhabites, ils seraient capables de nobles destinées.

Des relations fréquentes avec la ville sainte leur ont inspiré, pour l'Islamisme, un dévouement que l'on chercherait en vain dans les autres provinces centrales. Ce réveil de la foi musulmane avait commencé longtemps avant l'ère wahhabite ; il date de l'époque où les faibles successeurs de Darim, incapables de conserver les conquêtes de leur ancêtre, laissèrent le Nedjed échapper à leur domination. La Mecque reconquit alors une partie de son ancienne prééminence, et la piété des pèlerins accumula dans ses temples les trésors qui, cent ans plus tard, fournirent à Abdallah-ebn-Saoud un si riche butin. Au Kasim, et au Kasim seulement, nous vîmes des mosquées d'une date antérieure à la fin du dernier siècle ; nous remarquâmes qu'elles étaient ornées de minarets, contrairement à la coutume wahhabite.

Enfin, des prédications nombreuses, une éducation toute musulmane impriment à la conversation, aux manières des habitants un cachet particulier. Malheureusement le voisinage et l'influence de La Mecque ont eu aussi pour effet d'abaisser d'une façon déplorable le niveau de la moralité dans le Kasim ; les vices les plus honteux s'y étalent avec une impudence dont le Shomer et l'Ared n'offrent pas d'exemples. La corruption profonde qui à La Mecque et à Médine infecte toutes les classes de la société, — je parle en connaissance de cause, — suffirait pour démoraliser des hommes plus fermes que les Kasimites, et les visiteurs de la Kaaba peuvent trop souvent s'appliquer à eux-mêmes les paroles de l'Ovide arabe, Omar-ebn-Abi-Rabiah : « *Je partis avec l'espoir d'alléger le fardeau de mes fautes, et je reviens chargé du poids plus lourd encore de mes transgressions nouvelles*. »

(Une année de voyage dans l'Arabie Centrale. — Tome I, p. 226. — Hachette 1865)

XXXIII

La suppression de l'Osmanisme, c'est-à-dire la suppression du système politique des Turcs est infiniment plus difficile qu'on ne se l'imagine communément.

Si par exemple une force combinée des puissances européennes assiégeait brusquement le palais de Yildiz, et détruisait au moyen d'explosifs, le centre de ce gouvernement ; le sultan, le grand vizir, les pachas, le harem, les eunuques, les mignons, les grands militaires turcs, ce gouvernement, ce système pourrait se reconstituer dans un autre centre : à Brousse, à Bagdad, à Bassora, avec d'autres individus, tout aussi féroces que ceux du Yildiz-Kiosk, et le système politique ne serait pas supprimé.

Si, encore, on refoulait de Constantinople, l'Osmanisme et qu'on le rejetât dans le cœur de l'Asie et de l'Afrique, l'Osmanisme pourrait se réorganiser avec d'autres éléments, mais l'organisme administratif resterait le même. Ce qu'il faut, c'est le réduire à néant et le supprimer de la surface de la terre.

Or, à mon sens, l'Osmanisme doit être détruit par ceux-là mêmes qui le composent.

Il faudrait des moyens très énergiques et très politiques, par exemple, la fondation d'une société secrète, comme la franc-maçonnerie qui aurait pour but de terroriser, de léser continuellement les intérêts personnels et les intérêts de famille, de tous les chrétiens, sans exception, qui occuperaient des situations dans l'administration turque. Il faudrait d'autre part l'entente de toutes les nations civilisées, qui frapperaient, par des mesures d'une rigueur extrême, les Européens, quels qu'ils soient, qui accepteraient un emploi dans la diplomatie, dans l'armée, dans les fournitures turques.

Il faudrait que les églises chrétiennes, grecques aussi bien qu'arméniennes excommuniassent et persécutassent avec leurs enfants et leurs familles, tous les Chrétiens qui seraient au service de n'importe quelle branche de l'administration osmanique, et cette terreur religieuse aussi bien que révolutionnaire devrait durer jusqu'à ce que ces Chrétiens aient abandonné le service turc.

Il faudrait que tout Allemand, Italien, Français, Anglais, juif ou protestant, même converti à l'Islam, qui accepterait un poste quelconque dans la machine osmanique. fût menacé de mort, lui et les siens et si l'on pouvait même, que son foyer fut détruit.

Il faudrait, en un mot, obliger tous les chrétiens : médecins, ingénieurs militaires, administrateurs, marins, fournisseurs, à quitter leurs emplois ; et l'Osmanisme n'ayant aucune aptitude à l'administration, privé de Chrétiens ou d'Aryens, s'écroulera comme une vieille masure s'écroule aux premiers coups des assaillants.

Il faudrait, sous la recommandation expresse des puissances européennes, que toutes les populations chrétiennes refusassent de payer à l'Osmanisme, les impôts, et que en cas de violence, chacune de ces populations se défendît par les armes.

Mais ce qu'il faudrait avant tout, c*est que les églises chrétiennes ne soient pas, comme elles le sont aujourd'hui malheureusement, divisées entre elles, mais qu'elles sachent s'organiser par l'unité, de vue, comme l'ont fait les puissances européennes en Orient, et qu'elles se soumettent *perinde ac cadaver* à l'autorité suprême de l'Eglise de Rome et au Pape en particulier, à qui l'on confiera la stratégie religieuse pour la future conversion des masses mahométanes.

La division insensée des églises d'Orient, leur animosité et leurs querelles enfantines ont été la cause, la cause principale de la prolongation de l'Islam jusqu'au XIXè siècle, car ces églises manquent totalement de raison, de logique, de politique, de caractère militant, d'intelligence sociale, de diplomatie, d'initiative, de prosélytisme, d'économie, de savoir théologique, et de savoir scientifique ; enfin ces églises, par leurs fautes, ont beaucoup plus fait pour l'expansion de l'Islam que l'Islam n'a fait lui-même pour sa consolidation. Elles ont été des gouffres dans lesquels se sont engloutis les dévouements les plus sublimes et les volontés les plus énergiques, capables de refouler l'islam.

Les églises grecques en particulier ont joué dans l'histoire moderne le rôle le plus abominable ; elles ont creusé sans raison plausible un gouffre entre l'Eglise orthodoxe et l'Eglise catholique, et les ecclésiastiques ou plutôt les sophistes grossiers de ces églises grecques ont dégoûté, avec leurs dogmatismes inouïs et leurs subtilités théologiques, tout le monde : les orthodoxes russes, les orthodoxes bulgares, les orthodoxes roumains, les orthodoxes serbes, les orthodoxes monténégrins, les orthodoxes syriens, les orthodoxes égyptiens et même les orthodoxes hellènes de la Grèce libre, tous les orthodoxes se sont séparés d'eux, pour se délivrer de tous les machiavélismes sectaires. L'Eglise de Phanar, l'église autocéphale a conduit très misérablement sa barque et il faut qu'elle expie aujourd'hui le crime de son impardonnable erreur.

Je ne tais pas ici appel à ces chefs religieux d'Orient, mais je fais appel aux communautés grecques, aux populations chrétiennes soucieuses de leur liberté, et de leur existence, et je les supplie de faire cause commune avec la masse chrétienne de l'empire ottoman et préparer le premier choc du refoulement définitif de l'Islam.

Il n'y a pas à s'y méprendre. Ou les chrétiens et les églises chrétiennes orthodoxes disparaîtront de fond en comble dans la conflagration prochaine de l'Islam, ou elles agiront énergiquement et contribueront à la substitution forcée du Christianisme à l'Islamisme. Dans ce dernier cas, elles devront se laisser conduire par l'Eglise militante du catholicisme romain. C'est là la condition sine qua non de la victoire certaine du Christianisme.

J'étudierai ce sujet dans le prochain volume.

XXXIV

Solution de la question arménienne.

Les hommes d'Etat d'Europe, les diplomates européens, les politiques, les savants, les orateurs tous ceux qui se sont occupés de la question d'Orient, n'ont pu, depuis un siècle, exercer aucune influence sur le gouvernement osmanique ou ottoman, en vue de l'amélioration du sort des populations chrétiennes soumises à la domination du sultan.

Les articles, à cet effet, des traités de Paris, de San Stéphano, de Berlin, sont restés lettres-mortes ; les propositions de réformes successives, les communiqués et les notes diplomatiques des grandes et petites puissances européennes, les mémoires, les rapports consulaires, les mémorandums, les enquêtes, enfin toutes les mesures présentées au Sultan et à la Sublime Porte et acceptées par ceux-ci, forment une vaste encyclopédie de sophismes administratifs, d'efforts stériles, de systèmes politiques impraticables.

Il s'en suit, par cette évidence, que les hommes d'Etat d'Europe auxquels est confié le sort des peuples chrétiens d'Orient sont impuissants pour le rétablissement d'un ordre nouveau ; ils ne peuvent être comparés qu'aux fonctionnaires israélites de l'administration française qu'on considère comme supérieurs à tous les autres fonctionnaires, parce qu'ils ne peuvent que remplacer et continuer un travail créé par un chrétien avec plus ou moins d'habileté. Or, une administration chrétienne, surtout celle de la France, doit se perfectionner, suivre le courant général de l'amélioration. Quand elle tombe dans les mains des juifs, faute d'amélioration le système ou la machine administrative se détériore ou s'use, dans un laps de temps plus ou moins long, et le désordre éclate avec plus ou moins de fracas.

Voilà pourquoi dans le Levant méditerranéen l'instabilité est la règle : les forces européennes en présence, les intérêts en jeu, les religions, les nationalités, les sectes, les ambitions, les influences, tout, en un mot, tend à former une sorte de chaos mobile où l'ordre établi est plus ou moins précaire où tout équilibre est toujours prêt à se rompre, où la lutte, enfin, ne cesse que pour renaître.

Cet état d'engourdissement de la diplomatie européenne, cette confusion inextricable d'idées des hommes politiques chrétiens, ce manque de ressort chez les nations directrices de la civilisation, ce tas de médiocrités qui occupent le devant de la scène de la presse européenne et la remplissent de leur bruit, cette armée d'informateurs israélites et équivoques, qui travestit à l'infini la vérité des événements, ont fait croire à l'opinion publique en France et en Europe, que la question d'Orient ne sera jamais résolue et que le Levant restera l'arène la plus compliquée, la plus enchevêtrée, la plus agitée du monde.

Il suffit, d'autre part, de regarder autour de soi, d'examiner froidement les discours et les déclarations des grands hommes d'Etat modernes : du Marquis de Salisbury ou du Lord Rosebery, de M. Hanotaux ou du comte Loduchowsky, du Tsar ou de Léon XIII, pour être stupéfait de leurs tâtonnements, de leurs hésitations, de leurs frayeurs devant les perspectives du lendemain : on dirait qu'il y a derrière eux une force mystérieuse qui arrête à chaque instant l'essor de chacune de leurs résolutions et bouleverse leurs desseins ou leurs volontés.

Oui, cette force existe ; elle plane au-dessus de tous les peuples ! elle menace de la guerre universelle et d'un cataclysme, l'ordre de choses établi dans les sociétés humaines. Cette force que les gouvernements européens redoutent, c'est la Finance, c'est la hideuse finance israélite, c'est la haute Banque israélite, c'est l'Empire israélite financier, détenteur des fonds turcs, des valeurs turques et qui ordonne, à la politique européenne, de respecter l'intégrité de l'empire ottoman.

Bien dégradés sont les gouvernants des nations civilisées, qui obéissent comme des troupeaux et se courbent devant la haute finance juive, devant cette ennemie insidieuse, devant cet adversaire le plus faux, le plus pervers, le plus lâche, et abandonnent, sans regret ni remords, les populations chrétiennes, laborieuses et productives, à la merci d'un autre cruel ennemi, l'Islam.

Le monde chrétien est aujourd'hui pris dans un monstrueux étau destructeur : il est étouffé entre le Reptile israélite rusé, et le Reptile islamique violent. Ou bien il se laissera stupidement broyer, ou bien il prendra la résolution énergique de terrasser l'un et l'autre et de les détruire par le feu l'un et l'autre.

Il faut détruire l'Islam !
Il faut terrasser Israël !
La raison de la civilisation le veut !
Le Dieu des Chrétiens le veut !

L'article 61 du traité de Berlin (1878), dit en substance :

> La Sublime Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, les améliorations, et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes. Elle donnera connaissance périodiquement des mesures prises à cet effet aux puissances qui en surveilleront l'application.

Le Sublime Porte a, en effet, donné aux puissances, depuis le jour, de la rédaction de cette clause, c'est-à-dire, depuis 1878 jusqu'à la fin de l'année 1896, connaissance de son système politique, de ses mesures prises à l'égard des Arméniens, c'est-à-dire qu'elle a fait connaître l'égorgement systématique de la population arménienne, le pillage de leurs biens, la destruction de leurs habitations et de leurs édifices, enfin, l'émigration en masse des Arméniens de leur territoire et de Constantinople. Non seulement elle n'a pu garantir leur sécurité contre les Kurdes et les Circassiens, mais au contraire elle a fortifié ces deux éléments destructeurs, elle les a organisés avec des armes perfectionnées en vue d'un carnage futur des Arméniens ; et cette Sublime Porte, a fait mieux, elle y a créé, depuis le traité de Berlin, trois autres éléments, plus destructeurs que les Kurdes et les Circassiens (Tcherkesses) ; elle y a créé la cavalerie hamidieh, les bandits Katchacks et les rédifs. Ces trois éléments islamiques et osmaniques ont massacré et brûlé ! Deux cent mille Chrétiens î Les puissances civilisatrices ont bien surveillé l'application du traité !

Mais comment la Sublime Porte pouvait-elle garantir la sécurité des Arméniens, contre les Kurdes et les Tcherkesses qui forment l'organisme de son système politique ? Comment les grands diplomates ont-ils pu ignorer cela ? Quelles sont les écoles de sciences politiques qui ont éludé, dans leur enseignement, un thème d'une si grande importance ? Mais alors à quoi servent-elles ces écoles quand on n'y apprend pas l'ABC de la politique ? [12]

Pouvait-elle, la Sublime Porte, porter atteinte aux éléments parasitaires islamiques de cette partie de son empire et favoriser le développement des populations chrétiennes ? Si elle l'avait fait, elle n'aurait plus été elle-même ; la Sublime Porte deviendrait, comme par enchantement, un gouvernement chrétien qui

[12] L'Ecole des Sciences morales et politiques de Paris n'a pour professeurs que des Israélites ou des professeurs judaïsés, c'est-à-dire appartenant aune nation quasi-parasitaire. On n'y apprend que l'art d'exploiter le travail d'autrui. Voilà l'explication.

contribuerait aux progrès de la civilisation et de l'humanité. Elle renierait sa religion et persécuterait ses fidèles.

Demander à la Sublime Porte de contraindre les Musulmans à faire un travail pour subvenir à leur propre existence, de renoncer à exploiter violemment les Chrétiens, et de refouler les hordes islamiques des provinces habitées par les Chrétiens, c'est exactement comme si l'on demandait à la papauté de tolérer la prostitution dans les ordres religieux des sœurs de charité et de supprimer la Charité même du dogme catholique. Cette comparaison brutale est nécessaire pour expliquer l'énorme absurdité des diplomates d'aujourd'hui. Il faut que les hommes d'Etat d'Europe soient vraiment des ânes pour s'obstiner, malgré l'évidence du contraire, à croire que la Sublime Porte, c'est-à-dire l'Osmanisme, peut introduire dans son domaine territorial un régime de justice et d'égalité.

Si elle avait ce pouvoir elle l'aurait déjà fait, elle se serait pliée aux nécessités modernes et elle n'aurait pas perdu tant de provinces : la Roumanie, la Serbie, le Monténégro, l'Herzégovine, la Bulgarie, comme elle perdra demain l'Arménie pour se perdre elle-même, la Sublime Porte n'a pas plus les qualités requises d'un gouvernement régulier que le singe et le tigre n'ont des conceptions philosophiques. Par conséquent la solution de la question arménienne ne peut aucunement être confiée à l'Osmanisme.

XXXV

Il a été question, dans le parlement anglais, de soustraire les Arméniens à la cruauté musulmane, de laisser la Russie occuper militairement l'Arménie et refouler les hordes sauvages des Kurdes, des Tcherkesses, des Turcs, des Katchaks, etc.

Cette occupation russe ne supporte pas le moindre examen ; elle est irréfléchie, impraticable et au premier chef, impolitique.

En effet, la Russie ne peut envahir et occuper cette partie de l'Asie Mineure, depuis la côte orientale de la mer Noire, jusqu'à la Méditerranée et la mer de la Syrie, sans occuper Constantinople, la mer de Marmara et les Dardanelles. Et pour conserver Constantinople, pour abriter son armée d'occupation, il faut qu'elle occupe la Bulgarie, la Roumélie orientale, les Dardanelles et Salonique ; en un mot, ce serait la substitution militaire russe à la domination turque. C'est là la première notion de la logique de la stratégie militaire ; la Russie le sait à merveille, mais l'Europe et la civilisation s'opposent à cette substitution .

Le problème de la question arménienne ne peut donc non plus être résolu par la Russie.

Il ne peut l'être non plus par l'Autriche ni par l'Allemagne positive. Il faudrait une rare simplicité pour demander à celle-ci de s'intéresser à l'Arménie. J'ai essayé maintes fois, dit le Père Didon, dans son

ouvrage, *les Allemands* (p. 295), de découvrir chez l'Allemand une sympathie quelconque pour d'autres nations ; je n'y ai jamais réussi.

L'Angleterre ne dispose guère d'armée pour une occupation militaire de cet ordre et, de plus, elle ne peut se servir des Bédouins, pour refouler des Tcherkesses et des Katchaks.

L'Italie qui a reculé honteusement devant les paisibles Abyssiniens, se laisserait déborder au premier choc, par une poignée de Kurdes ; d'ailleurs elle ne se dispose pas à se mesurer avec ces farouches guerriers.

Reste la France. La France seule est capable d'entreprendre cette expédition, d'envelopper, avec une rapidité foudroyante, cette région de l'Asie Mineure et de soumettre tout à sa domination. Mais une pareille entreprise militaire, à l'heure actuelle, entraînerait pour la France, des conséquences fatales, et pourrait affaiblir la sécurité intérieure du pays. La France est d'ailleurs appelée par la force des choses, et par les événements qui se précipitent à des luttes effroyables :

1° A briser la redoutable enveloppe de l'Empire Israélite financier.
2° A anéantir la puissance juive dans le monde.
3° A disloquer l'unité italienne pour redevenir la maîtresse dans la Méditerranée.
4° A disloquer l'unité allemande pour redevenir l'arbitre de l'humanité.

XXXVI

Il n'existe pas, à proprement parler, une Arménie territoriale, pour composer avec l'élément arménien, un Etat arménien, une nation arménienne, comme la Bulgarie, la Serbie, la Crète. Les populations arméniennes, sont éparpillées sur toute détendue de l'Asie Mineure [13] ou Anatolie, bornée au Nord par la mer Noire, à l'Ouest par la mer de Marmara et l'Archipel, au Sud par la Syrie, les fleuves de l'Euphrate et du Tigre, à l'Est par la Perse.

---

[13] L'Asie Mineure est un pays aryen, non un pays sémitique. Les villes comme Nymphi, Magnésie de Sipyle, etc., sont de vrais paradis. (Renan Saint Paul, p. 129).

Un pays riche, fertile, avec des villes qui sont de vrais paradis, est immédiatement attaqué par le parasite Israélite. C'est exactement comme l'est la France aujourd'hui et je ne souhaite pas qu'elle se laisse détruire comme l'est l'Asie Mineure actuelle. Je laisse encore la parole à M. Renan :

« L'Asie Mineure était le pays où il y avait le plus de Juifs. Ils y formaient de puissantes communautés, jalouses de leurs droits, criant facilement à la persécution, ayant la fâcheuse habitude de toujours se plaindre à l'autorité romaine (mettez : gouvernement français) et de recourir à des protections hors la cité. Ils avaient réussi à se faire octroyer de fortes garanties et ils étaient en réalité privilégiés à l'égard des autres classes de la population. Non seulement, en effet, leur culte était libre, mais plusieurs de charges communes, qu'ils prétendaient contraires à leur conscience, ne pesaient pas sur eux. Les Romains leur furent très favorables en ces provinces, et presque toujours leur donnèrent raison dans les démêlés qu'ils eurent avec les gens du pays. » (Saint Paul, par Hénan, de l'Académie française, page 30). (Voir, pièces alléguées par Joseph Ant. XIV).

Ce sont les Juifs qui ont préparé l'invasion Kurdes en Asie Mineure et ce sont les Juifs qui ont préparé l'invasion prussienne en France.

A raison de cette admirable configuration, l'Asie Mineure forme la région territoriale la plus riche, la plus fertile, la plus salubre, la plus pittoresque de la zone tempérée. Elle est aujourd'hui peuplée de deux millions d'individus, mais elle peut largement nourrir une population de quinze à vingt millions.

Peur constituer un Etat chrétien, une nation chrétienne, il est indispensable que la population ait des aptitudes multiples, diversifiées à l'infini, pour l'organisation de cette nation, pour sa conservation et pour sa défense. Il faut que cette nation soit comme un orchestre composé de plusieurs instruments pour l'exécution de la symphonie politique.

Les Arméniens avaient dans l'antiquité toutes les aptitudes nécessaires pour le gouvernement d'un Etat indépendant, et même plus ; ils avaient également des aptitudes pour conquérir et administrer d'autres peuples. Mais aujourd'hui, après cette immense période d'oppression qu'ils ont subie, après ce lourd esclavage de labeur auquel ils ont été réduits, quelques-unes de leurs anciennes aptitudes se sont atrophiées, effacées et ont disparu. Par exemple, ils n'ont plus le sens militaire, l'aptitude au commandement, l'attraction de la guerre, l'esprit combatif, la science du maniement des armes, l'instinct de l'attaque, la joie de la victoire ; et ils ont perdu, ce qui est fort grave, le sentiment de la défense.

Ainsi, on a vu, au plus grand étonnement de tout le monde, dans les derniers massacres, à Constantinople et en Arménie, de jeunes turcs, de petits propres à rien, s'attaquer à de robustes arméniens qui, s'ils eussent été capables de manœuvrer leurs bras, auraient pu, d'un seul coup de poing, écraser comme des puces leurs misérables agresseurs mahométans. Ces Arméniens, à la vue des kurdes, se prosternaient, cachaient leur visage dans leurs mains et se lassaient couper la tête ou fendre le crâne.

L'atrophie du sens militaire et l'oppression héréditaire avaient développé chez les Arméniens les aptitudes de labeur, de sorte qu'aujourd'hui l'Arménien peut être comparé, pour la résistance au travail manuel, au Chinois du type psychologique de Confucius.

L'Arménien, devenu le nourricier forcé de toutes les bordes sauvages de l'Islam, condamné par ses maîtres Kurdes, au travail le plus dur, le plus inhumain, a développé chez lui les forces musculaires à un degré extraordinaire, de façon qu'il est, dans le monde, considéré comme le plus capable de porter les plus lourds fardeaux. Par exemple, à Constantinople, un Arménien du Van ou de Mossoul, c'est-à-dire là où l'oppression musulmane s'exerce le plus cruellement, peut porter sur le dos, une pièce de vin de 300 litres, une colonne de marbre, un coffre-fort de 300 kilos, et les porter, sans s'arrêter, à une distance égale à celle qui sépare l'Hôtel-de-Ville du Sacré-Cœur de Montmartre. L'Arménien, obligé, durant des siècles, d'abandonner au Mahométan, la totalité du produit de son travail, sans pouvoir même conserver un atome des aliments lui appartenant pour se sustenter, et ne mangeant qu'à la dérobée, se contentant des débris du parasite kurde, il a fait ainsi diminuer par la progression héréditaire de la longue oppression, le volume de son estomac, de sorte qu'aujourd'hui l'infortuné esclave peut à peine manger deux melons d'eau et une insignifiante croûte de pain.

La déconformation physique de l'Arménien est donc la contre-partie de sa déconformation morale. Ce qui est stupéfiant, c'est l'action désorganisatrice du poison islamique lui-même et celle des vapeurs qu'il exhale. C'est une sorte de lèpre éléphantiasis qui déforme l'être humain.

XXXVII

Je ne peux étudier dans cet ouvrage toutes les défectuosités morales et physiques de l'Arménien. En un mot, les Arméniens ne peuvent aucunement composer un Etat et se gouverner eux-mêmes. Il faut les gouverner, il faut encore plus, il faut les défendre, il faut les soustraire aux bandits de l'Islam.

Pour préserver les populations chrétiennes, arméniennes ou grecques de la destruction totale de l'islam, je ne puis indiquer qu'un seul remède, un seul moyen pratique, efficace, susceptible de rétablir dans cette région un état d'ordre nouveau et bienfaisant. Ce remède serait la création d'un corps de gendarmerie chrétienne, formée avec des éléments militaires : généraux, officiers, soldats volontaires, de tous les pays chrétiens du monde entier : français, anglais, Scandinaves, américains du Nord et du Sud, espagnols, russes, grecs, etc. Les Israélites, quels qu'ils soient, fussent-ils des anges célestes, les Mahométans et les Arméniens en seraient rigoureusement exclus.

Pour les deux premiers, l'exclusion sera perpétuelle et irrévocable ; pour les derniers, cette exclusion ne durera que jusqu'à ce que les Arméniens aient retrouvé le sens national, la cohésion de la masse arménienne, l'aptitude militaire à l'attaque et à la défense; et cette réforme cérébrale ne peut s'opérer qu'après deux ou trois générations de régime de liberté et d'égalité.

L'Israélite sera exclu de ce corps de gendarmerie (comme il sera exclu pour toujours du territoire de l'Asie Mineure), parce que dans la caserne comme dans le parlement, dans l'administration comme dans tout milieu non-israélite, il est toujours un traître habile, un espion subtil, un objet de désordre très malfaisant.

Le Mahométan en sera exclu, parce que le but de la gendarmerie est incompatible avec les principes de l'Islam et parce que l'expérience que fit la France en Algérie, l'Angleterre dans l'inde, et la Hollande à Java est une excellente leçon pour se boucher les oreilles aux premiers sophismes des savants orientalistes.

Cette gendarmerie sera formée, au début de vingt ou trente mille hommes, militaires expérimentés, et sera entretenue par un impôt général progressif sur la production du travail de toute la population. Toute la population sera tenue de produire un travail quelconque : les oisifs, les rentiers, les paresseux, les usuriers, y seront continuellement expulsés.

Evidemment la solde et la retraite de cette gendarmerie seront fixées par les organisateurs eux-mêmes. La gendarmerie sera tenue d'une part de maintenir, avec l'appui des tribunaux chrétiens mixtes, l'ordre dans l'intérieur de cette portion de territoire ; de veiller à l'accroissement progressif de la production, au développement moral de la population laborieuse, de faire respecter le régime de la justice et de l'égalité, de garantir la sécurité des personnes laborieuses et des biens honnêtement acquis ; et, elle devra d'autre part, interdire par des mesures de guerre, l'accès des tribus sauvages de l'Islam, refouler toutes les incursions des peuples parasites violents : Kurdes, Turks, Katchaks, Yésidis, Tcherkesses, Tourcomans, etc., qui infestent le centre de l'Asie. Elle devra refouler aussi, les parasites rusés, par exemple les Israélites, qui chercheront à s'y introduire avec les armes de la flatterie et de la simulation du patriotisme.

Plus cette portion de territoire, l'Arménie et l'Asie Mineure, sous la protection de la gendarmerie chrétienne, accumulera de richesses, grâce à l'admirable fertilité du sol et par le développement du bétail, l'exploitation des mines, le commerce, l'industrie, le savoir, les arts, plus les parasites violents et rusés se fortifieront pour briser, par la perfidie, la corruption, la trahison ou la violence, l'enveloppé protectrice de la gendarmerie, et pour conquérir de nouveau l'Arménie et l'Asie Mineure.

La gendarmerie chrétienne sera donc perpétuellement en lutte avec les hordes parasitaires, et pour qu'elle soit toujours victorieuse, elle sera tenue d'augmenter le contingent de son corps d'armée, au fur et à mesure que la population productive qu'elle protégera s'accroîtra en nombre. Elle créera des écoles stratégiques modèles, des engins destructeurs et des armes incomparables, des œuvres de défense inexpugnables et ses bataillons volants permettront à tous les tempéraments animés du souffle de la hardiesse et de la bravoure, de la témérité et du besoin d'action, d'y exercer leurs talents guerriers en contribuant à une œuvre de civilisation et d'humanité ; comme les Marquis de Morès, les Olivier Pain, etc.

La gendarmerie chrétienne victorieuse s'étendra graduellement, avec prudence et habileté, dans le cœur de l'Asie : elle soumettra lentement, mais sûrement, dans un siècle ou deux, la Perse, l'Afghanistan, le Beloukhistan. et elle réalisera le rêve d'Alexandre le Grand : l'intelligence domine les Animaux ; la Philosophie hellénique commande la Barbarie asiatique ; le Sémitisme obéit au Christianisme.

FIN